

Délivrances

Morrison, Toni

2015-08-19T22 :00 :00+00 :00

Table des matières

1^{RE} PARTIE	4
Sweetness	4
Bride	6
Brooklyn	12
Bride	14
Sweetness	19
Bride	20
Brooklyn	26
Bride	27
Sofia	28
2^E PARTIE	30
Sofia	32
Rain	43
3^E PARTIE	44
4^E PARTIE	54
Brooklyn	54
Sweetness	69
	70



toni
morrison

délivrances

Toni Morrison



chez Christian Bourgois éditeur

HOME

UN DON

LOVE

PARADIS

LE CHANT DE SALOMON

TAR BABY

L'ŒIL LE PLUS BLEU

DISCOURS DE STOCKHOLM

PLAYING IN THE DARK

JAZZ

SULA

BELOVED

du même auteur

dans la collection « Titres »

INVITÉE AU LOUVRE - ÉTRANGER CHEZ SOI

du même auteur

en numérique

HOME

LOVE

PARADIS

LE CHANT DE SALOMON

TAR BABY

L'ŒIL LE PLUS BLEU

JAZZ

SULA

BELOVED

TONI MORRISON

DÉLIVRANCES

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Christine LAFERRIÈRE

www.christianbourgois-editeur.com

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Pour Toi

Laissez venir à moi les petits enfants,

et ne les empêchez point.

Luc 18,16

Sommaire

Présentation

Du même auteur

Titre

Dédicace

Table des matières

1re partie

Sweetness

Bride

Brooklyn

Bride

Sweetness

Bride

Brooklyn

Bride

Sofia

2e partie

Sofia

Rain

3e partie

4e partie

Brooklyn

Sweetness

Copyright

Achevé d'imprimé

1^{RE} PARTIE

Sweetness

Ce n'est pas de ma faute. Donc vous ne pouvez pas vous en prendre à moi. La cause, ce n'est pas moi et je n'ai aucune idée de la façon dont c'est arrivé. Il n'a pas fallu plus d'une heure après qu'ils l'avaient tirée d'entre mes jambes pour se rendre compte que quelque chose n'allait pas. Vraiment pas. Elle m'a fait peur, tellement elle était noire. Noire comme la nuit, noire comme le Soudan. Moi, je suis claire de peau, avec de beaux cheveux, ce qu'on appelle une mulâtre au teint blond, et le père de Lula Ann aussi. Y a personne dans ma famille qui se rapproche de cette couleur. Ce que je peux imaginer de plus ressemblant, c'est le goudron ; pourtant, ses cheveux ne vont pas avec sa peau. Ils sont bizarres : pas crépus, mais bouclés, comme chez ces tribus qui vivent toutes nues en

Australie. Vous pourriez croire qu'elle nous renvoie en arrière, mais à quoi ? Vous auriez dû voir ma grand-mère : elle se faisait passer pour blanche et n'a jamais rien dit d'autre à aucun de ses enfants. Toute lettre qu'elle recevait de ma mère ou de mes tantes, elle la renvoyait sur-le-champ, intacte. Pour finir, elles ont saisi le message comme quoi il n'y avait pas de message et elles l'ont laissée tranquille. Presque tous les types de mulâtres et presque tous les quarterons faisaient ça, dans le temps ; à savoir s'ils avaient les bons cheveux. Vous imaginez combien de Blancs ont dans les veines du sang noir qui circule et qui se cache ? Devinez. Vingt pour cent, à ce que j'ai entendu. Lula Mae, ma propre mère, aurait facilement pu se faire passer pour blanche, mais elle a choisi de s'abstenir. Elle m'a dit le prix que lui avait coûté cette décision. Quand mon père et elle sont allés au tribunal pour se marier, il y avait deux Bibles et il a fallu qu'ils posent la main sur celle réservée aux Noirs. L'autre était pour les mains des Blancs. La Bible ! Incroyable, non ? Ma mère était femme de ménage chez un riche couple de Blancs. Ils mangeaient chacun des repas qu'elle cuisinait et insistaient pour qu'elle leur frictionne le dos pendant qu'ils restaient assis dans la baignoire, et Dieu sait quelles autres choses intimes ils lui faisaient faire, mais hors de question qu'elle touche la même Bible.

Certains d'entre vous croient probablement qu'il n'est pas bon qu'on se regroupe en fonction de notre couleur de peau – plus elle est claire, mieux c'est – dans des clubs, des quartiers, des églises, des sororités, voire des écoles pour enfants de couleur. Mais comment pouvons-nous autrement conserver un peu de dignité ? Comment pouvez-vous autrement éviter de recevoir des crachats au drugstore et des coups de coude à l'arrêt de bus, de marcher dans le caniveau pour laisser tout le trottoir aux Blancs, de devoir payer cinq *cents* un sac en papier gratuit pour la clientèle blanche ? Sans compter les insultes. J'ai entendu parler de tout ça et de beaucoup, beaucoup d'autres choses. Mais grâce à sa couleur de peau, ma mère ne se voyait pas empêchée d'essayer des chapeaux dans les grands magasins, ni d'utiliser leurs toilettes. Et mon père pouvait essayer des chaussures à l'avant de la boutique, pas dans une arrière-salle. Ni l'un ni l'autre ne se serait autorisé à boire à une fontaine « réservée aux gens de couleur », même s'ils mouraient de soif.

Ça m'ennuie beaucoup de le dire, mais dès le tout début à la maternité, Lula Ann, le bébé, m'a mise mal à l'aise. À la naissance, sa peau était pâle comme celle de tous les bébés, mêmes les africains, mais elle a changé à toute vitesse. J'ai cru devenir folle quand Lula Ann a viré au noir bleuté pile sous mes yeux. Je sais que suis devenue folle une minute parce qu'à un moment – juste quelques secondes – je lui ai étalé une couverture sur le visage et j'ai appuyé. Mais je ne pouvais pas faire ça, peu importe à quel point je regrettais qu'elle soit née avec cette couleur terrible. J'ai même pensé l'abandonner à un orphelinat, quelque part. Et puis j'avais peur d'être une de ces mères qui déposent leur bébé sur les marches d'une église. Récemment, j'ai entendu parler d'un couple en Allemagne, blanc comme neige, qui avait eu un bébé à la peau brune, ce que personne n'arrivait à expliquer. Des jumeaux, je crois : un blanc, un de couleur. Mais je ne sais pas si c'est vrai. Tout ce que je sais, c'est que pour moi, la nourrir, c'était comme avoir une négrillonne qui me tétait le mamelon. Je suis passée au biberon dès que je suis rentrée chez moi.

Louis, mon mari, il est porteur, et quand il est rentré de la gare, il m'a regardée comme si j'étais vraiment folle et il l'a regardée comme si elle était tombée de la planète Jupiter. Ce n'était pas le genre d'homme à jurer, donc quand il a dit : « Nom de Dieu ! Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? », j'ai su qu'on était dans le pétrin. Voilà la cause : ce qui a provoqué les bagarres entre lui et moi. Ça a brisé notre mariage. On avait passé trois belles années ensemble, mais quand elle est née il s'en est pris à moi et il a traité Lula Ann comme si ç'avait été une étrangère ; pire que ça : une ennemie.

Il ne l'a jamais touchée. Je n'ai jamais réussi à le convaincre que jamais, jamais je n'avais eu d'aventure avec un autre homme. Il était sûr et certain que je mentais. On se disputait à n'en plus finir, jusqu'à ce que je lui dise que cette couleur noire devait provenir de sa famille à lui et non de la mienne. C'est à ce moment-là que la situation a empiré, au point qu'il est parti comme ça et que j'ai dû chercher un autre logement moins cher. J'avais l'intelligence de ne pas emmener Lula Ann avec moi quand j'allais m'adresser à des propriétaires, donc je la laissais chez une cousine adolescente qui la gardait. Je faisais du mieux que je pouvais et je ne la sortais pas beaucoup, de toute façon, parce que quand je la promenais dans sa poussette, des amis ou des inconnus se penchaient et jetaient un œil pour dire quelque chose de gentil, et ensuite ils sursautaient ou reculaient d'un bond avant de froncer les sourcils. Ça faisait mal. J'aurais pu être la baby-sitter si nos couleurs de

peau avaient été inversées. C'était déjà assez difficile d'être ne serait-ce qu'une femme de couleur – même au teint blond – à la recherche d'une location dans une partie correcte de la ville. Dans les années quatre-vingt-dix, quand Lula Ann est née, la loi condamnait la discrimination envers qui vous pouviez louer, mais les propriétaires n'étaient pas nombreux à en tenir compte. Ils inventaient des raisons de vous exclure. Mais avec M. Leigh, j'ai eu de la chance. Je sais qu'il a augmenté le loyer de sept dollars par rapport à ce qu'il avait annoncé, et il faisait une attaque si vous étiez en retard d'une minute pour le paiement.

Je lui ai dit de m'appeler « Sweetness¹ » au lieu de « Mère » ou « Maman ». C'était plus sûr. Être noire à ce point-là et avoir ces lèvres d'après moi trop épaisses qui m'appelaient « Maman », ça rendrait les gens perplexes. En plus, ses yeux ont une drôle de couleur, noir corbeau avec une nuance bleue, et aussi quelque chose de sorcier.

On est donc restées un bon moment rien que toutes les deux et inutile de vous dire à quel point c'est dur d'être une épouse abandonnée. J'imagine que Louis s'en est un peu voulu, après nous avoir quittées comme ça, parce qu'au bout de quelques mois il a découvert où j'avais déménagé et il a commencé à m'envoyer une somme mensuelle, bien que je ne lui aie jamais demandé de le faire et que je ne sois pas allée au tribunal pour la réclamer. Ses mandats postaux de cinquante dollars et mon travail de nuit à l'hôpital nous ont permis, à Lula Ann et moi, de renoncer aux prestations sociales. Ce qui était une bonne chose. Je voudrais qu'on arrête de parler de prestations et qu'on revienne au terme en vigueur quand ma mère était petite. À l'époque, on disait « les aides ». Ça sonne bien mieux, comme s'il s'agissait juste d'un bref moment de répit, le temps de se ressaisir. En plus, les employés des services sociaux sont radins comme c'est pas permis. Quand j'ai fini par trouver du travail et que j'ai pu me passer d'eux, je gagnais plus d'argent qu'eux n'en avaient jamais gagné. J'imagine que c'est la radinerie qui remplissait leurs maigres chèques de salaire, ce qui explique pourquoi ils nous traitaient comme des mendiants. Encore plus quand ils regardaient Lula Ann et qu'ils me regardaient une nouvelle fois ensuite : comme si je fraudais ou autre. Les choses se sont améliorées, mais je devais continuer à faire attention. Très attention dans ma façon de l'élever. Je devais être stricte, très stricte. Il fallait que Lula Ann apprenne à bien se tenir, à éviter de se faire remarquer et à ne pas causer de problèmes. Je me moque du nombre de fois qu'elle change de nom. Sa couleur est une croix qu'elle portera toujours. Mais ce n'est pas de ma faute. Ce n'est pas de ma faute. Ce n'est pas de ma faute. Ça non.

1.

Mot qui signifie « Douceur ». (Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.)

Bride

J'ai peur. Il m'arrive quelque chose de terrible. J'ai l'impression de me dissoudre. Je ne peux pas vous l'expliquer, mais, en revanche, je sais quand ça a commencé. Ça a débuté après qu'il a dit : « T'es pas la femme que je veux.

— Moi non plus. »

Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai dit ça. C'est sorti tout seul de ma bouche. Mais quand il a entendu ma réponse insolente, il m'a lancé un regard plein de haine avant d'enfiler son jean. Ensuite, il a attrapé ses bottes et son T-shirt, et quand j'ai entendu claquer la porte, je me suis demandé un quart de seconde s'il ne mettait pas fin non seulement à notre dispute idiote, mais aussi à nous, à notre relation. Impossible. D'une minute à l'autre, j'entendrais la clé tourner dans la serrure, la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Mais je n'ai rien entendu de toute la nuit. Rien du tout. Quoi? Je ne suis pas assez excitante? Ni assez jolie? Je ne peux pas avoir de pensées qui m'appartiennent? Faire des choses qu'il n'approuve pas? Le lendemain matin, dès mon réveil, j'étais furieuse. Contentée qu'il soit parti, car il était clair qu'il ne faisait que m'utiliser, puisque j'avais de l'argent et un entrejambe. J'étais tellement en colère; si vous m'aviez vue, vous auriez

cru que j'avais passé ces six mois avec lui en détention provisoire, sans mise en accusation ni avocat, et que le juge avait brusquement tout annulé, classé l'affaire ou refusé de l'entendre. En tout cas, je refusais de gémir, de pleurnicher ou d'accuser. Il a dit une chose ; j'étais d'accord. Qu'il aille se faire foutre. En plus, notre liaison n'était pas si spectaculaire que ça : pas même les jeux sexuels légèrement dangereux que je m'accordais avant. Bref ; en tout cas, elle n'avait rien à voir avec ces photos en double page des magazines de mode, vous savez, les couples à moitié nus, debout dans les vagues, l'air tellement féroce et carrément méchant, avec une sexualité fulgurante et le ciel qui s'assombrit pour faire ressortir le luisant de leur peau. J'adore ces pubs. Mais notre liaison n'était même pas du niveau d'aucune vieille chanson de rhythm and blues : un air à la cadence conçue pour engendrer de la fièvre. Ce n'étaient même pas les paroles sirupeuses d'une chanson de blues des années trente : « *Baby, baby*, pourquoi tu me traites comme ça ? Je fais tout ce que tu dis, je vais partout où tu veux que j'aille. » Pourquoi je n'arrêtais pas de nous comparer aux doubles pages des magazines et à la musique, je n'en sais rien, mais ça me faisait toujours plaisir de choisir d'écouter *I Wanna Dance with Somebody*¹ .

Le lendemain, il pleuvait. De légers tirs de balles aux fenêtres, suivis de filets d'eau cristallins. J'ai résisté à la tentation de regarder par les vitres le trottoir au bas de mon immeuble. En plus, je savais ce qu'il y avait dehors : des palmiers à l'air mauvais le long de la route, des bancs dans le petit parc minable, peu de piétons, si encore il y en avait, un mince ruban de mer loin au-delà. Je me retenais de céder à toute envie qu'il revienne. Quand une minuscule vaguelette signifiant qu'il me manquait faisait surface, je la refoulais. Vers midi, j'ai ouvert une bouteille de pinot gris et je me suis écroulée sur le canapé aux coussins de suède et de soie aussi confortables que les bras de n'importe qui. Presque. Parce que je dois avouer que c'est un homme franchement beau, parfait, même, à l'exception d'une minuscule cicatrice sur la lèvre supérieure et d'une autre, affreuse, à l'épaule : une tache rouge orangé qui se termine par une queue. Autrement, de la tête au pied, c'est un homme franchement superbe. Moi-même, je ne suis pas si mal, donc imaginez notre allure en tant que couple. Après un ou deux verres de vin, comme j'étais un peu éméchée, j'ai décidé d'appeler mon amie Brooklyn, de tout lui raconter. Qu'il m'avait frappée plus durement avec huit mots qu'à coups de poing : T'es pas la femme que je veux. Que ces mots m'avaient tellement secouée que j'étais d'accord avec. C'était si bête. Mais ensuite, j'ai changé d'avis au sujet de ce coup de fil. Vous savez comment c'est. Rien de neuf. Seulement qu'il est parti et que je ne sais pas pourquoi. En plus, il se passait trop de choses au bureau pour que j'aille embêter ma collègue et meilleure amie avec des bavardages à propos d'une autre rupture. Surtout maintenant. Je suis directrice régionale, maintenant, et c'est comme être capitaine, donc je dois entretenir la relation adéquate avec l'équipage. Sylvia, Inc., notre société, est une petite entreprise de cosmétiques, mais elle commence à se développer et à créer des remous, enfin, et à se défaire de son passé vieux jeu. Avant, c'était les Gaines Sylph pour Femmes Exigeantes, dans les années quarante, mais la boîte a changé de nom et de propriétaire pour se transformer en Sylvia Confection, puis en Sylvia, Inc., avant de devenir carrément branchée avec six lignes de cosmétiques géniales, dont une est de moi. Je l'ai baptisée TOI, MA BELLE : Cosmétiques pour Votre Millénaire Personnel. Elle est destinée aux jeunes filles et aux femmes quel que soit leur teint, de l'ébène au lait en passant par la limonade. Et elle est de moi, entièrement de moi : l'idée, la marque, la campagne.

Tout en remuant les orteils sous le coussin de soie, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire face au sourire qu'avait laissé mon rouge à lèvres sur mon verre de vin et j'ai pensé : « Qu'est-ce que tu dis de ça, Lula Ann ? As-tu jamais cru qu'une fois adulte tu aurais autant de succès ou que tu réussirais aussi bien ? » C'était peut-être *elle*, la femme qu'il voulait. Mais Lula Ann Bridewell n'est plus disponible et elle n'a jamais été une femme. Lula Ann, c'était moi à seize ans, qui ai abandonné ce nom campagnard idiot dès que j'ai quitté le lycée. J'ai été Ann Bride deux ans, avant de passer un entretien pour un poste dans la vente chez Sylvia, Inc. et, suivant mon intuition, de raccourcir mon nom en Bride, sans que personne n'ait besoin de dire quoi que ce soit avant ou après cette unique syllabe mémorable². Les clientes et les représentants aiment bien ce nom ; mais lui, il l'ignorait. Il m'appelait « Bébé » la plupart du temps. « Hé, bébé » ; « Viens, bébé ». Et parfois « Toi, ma petite », accent sur le *ma*. La seule fois où il a dit « femme », c'est le jour où il s'est tiré.

Plus je prenais de vin blanc et plus je me disais : bon débarras. Fini de batifoler avec un homme mystérieux qui n'a pas de moyens d'existence connus. Un ancien criminel, s'il en a jamais existé un, même s'il riait quand je le taquinais sur ce à quoi il passait son temps quand j'étais au bureau.

À ne rien faire ? À vagabonder ? Ou bien à voir quelqu'un ? Il disait que ses sorties dans le centre-ville le samedi après-midi n'étaient pas des rendez-vous de suivi avec un agent de probation ni un spécialiste en désintoxication. Pourtant, il ne m'a jamais raconté de quoi il s'agissait. Moi, je lui ai absolument tout dit de ma personne ; lui, il ne confiait rien, donc je me contentais d'inventer des histoires à partir d'intrigues de séries télé : c'était un indicateur avec une nouvelle identité, un avocat radié du barreau. Que sais-je encore. Ça ne m'importait pas vraiment.

En fait, le moment où il a choisi de s'en aller était parfait pour moi. Une fois qu'il était sorti de ma vie et de mon appartement, je pouvais me concentrer sur le lancement de TOI, MA BELLE et, tout aussi important, tenir une promesse que je m'étais faite longtemps avant de le connaître : on s'était bagarrés là-dessus le soir où il a dit : « T'es pas la femme... » D'après prisoninfo.org/paroleboard/calendar, l'heure était venue. Ça faisait un an que j'organisais ce voyage, en choisissant soigneusement ce dont aurait besoin une détenue mise en liberté conditionnelle : j'avais économisé cinq mille dollars en liquide au fil des années et acheté un chèque cadeau de la Continental Airlines d'une valeur de trois mille dollars. J'ai mis un coffret publicitaire de TOI, MA BELLE dans un cabas Louis Vuitton flambant neuf, toutes ces choses pouvant l'emmener partout. La consoler, en tout cas ; l'aider à oublier et à adoucir la malchance, le désespoir et l'ennui. Enfin, peut-être pas l'ennui : aucune prison n'est un couvent. Lui ne comprenait pas pourquoi je tenais tellement à ce voyage et, le soir où on s'est disputés au sujet de ma promesse, il s'est enfui. J'imagine que je menaçais son ego en faisant un geste de bon Samaritain qui ne lui était pas destiné. Sale égoïste. C'était moi qui payais le loyer, pas lui, et aussi la femme de ménage. Quand on allait en boîte ou à des concerts, on prenait ma belle Jaguar ou des voitures que je louais. Je lui achetais de belles chemises – même s'il ne les portait jamais – et je faisais toutes les courses. En plus, une promesse est une promesse, surtout si on se l'est faite à soi-même.

C'est quand je me suis habillée pour prendre le volant que j'ai remarqué la première chose bizarre. Tous mes poils pubiens avaient disparu, jusqu'au dernier. Pas « disparu » comme dans « rasés » ou « épilés », mais « disparu » comme dans « effacés », comme s'ils n'avaient jamais tout d'abord été là. Ça m'a fait peur, donc je me suis passé les doigts dans la toison que j'avais sur la tête pour voir si je la perdais, mais elle était aussi épaisse et aussi glissante qu'elle l'avait toujours été. Allergie ? Maladie de peau, peut-être ? Ça m'inquiétait, mais il n'y avait pas le temps de faire autre chose que d'angoisser et de prévoir de consulter un dermatologue. Il fallait que je me mette en route pour arriver à l'heure.

Je suppose que d'autres pourraient apprécier le paysage qui borde cette autoroute, mais il est tellement encombré de files de voitures, de sorties, de voies parallèles, de ponts, de signaux d'avertissement et de panneaux qu'on a l'impression d'être forcé de lire le journal tout en conduisant. M'énervé. En plus des alertes orange, il en surgissait d'autres, argent et or³. Je suis restée sur la file de droite et j'ai ralenti parce que je savais, du fait de précédents trajets dans cette direction, qu'il était facile de manquer la sortie pour Norristown et que la prison ne possédait aucun indice de son existence au monde sur plus d'un kilomètre au-delà de la bretelle d'accès. J'imagine qu'ils ne voulaient pas que les touristes sachent qu'une partie du désert californien à avoir subi des aménagements est célèbre pour ses prisons de méchantes femmes. Le Centre pénitentiaire pour femmes de Decagon, situé tout juste à l'extérieur de Norristown et détenu par une société privée, est vénéré par les habitants du coin en raison des emplois qu'il fournit : visiteurs de prison, gardiens, agents administratifs, employés de cafétéria, personnel des services de santé et surtout ouvriers du bâtiment qui réparent la route et les clôtures, et ajoutent une aile après l'autre afin que soit hébergée la foule croissante de créatures violentes et dépravées ayant commis des crimes féminins sanglants. Par bonheur pour l'État, le crime paye.

Les deux fois où je m'étais déjà rendue à Decagon, je n'avais jamais essayé d'entrer sous un prétexte ou un autre. À l'époque, je voulais seulement voir où le monstre en jupons – voilà comment on l'appelait – était à l'ombre depuis quinze des vingt-cinq ans de sa condamnation à perpétuité. Cette fois-ci, c'était différent. On lui a accordé la libération conditionnelle et, d'après les annonces des rapports pénitentiaires, Sofia Huxley va franchir d'un pas fier les barreaux derrière lesquels je l'ai poussée.

Vous pourriez croire que, comme Decagon repose entièrement sur des fonds d'entreprise, une Jaguar ne se ferait pas repérer. Pourtant, derrière les cars en bordure des trottoirs, les vieilles

Toyota et les camions d'occase, ma voiture, lisse, gris souris et avec plaque d'immatriculation personnalisée, détonnait à mort. Mais elle n'était pas aussi sinistre que les limousines blanches que j'ai vues garées là-bas : le moteur qui ronronnait, le chauffeur appuyé contre une aile rutilante. Dites-moi, qui aurait besoin d'un chauffeur qui bondit pour ouvrir la portière et démarrer à toute vitesse ? Une mère maquereille prétentieuse, impatiente de retrouver sa lingerie de grande marque dans son bordel raffiné qui s'étend sur plusieurs étages ? Ou peut-être une ado tapineuse qui meurt d'envie de retrouver le patio d'un club privé dégénéré et somptueux, dans lequel elle pourrait fêter sa libération au milieu d'amis en déchirant ses dessous fournis par la prison. Pas de produits Sylvia, Inc. pour elle. Notre ligne est suffisamment sexy, mais pas suffisamment chère. Comme toute la racaille du sexe, la petite tapineuse s'imaginerait que plus le prix est élevé, meilleure est la qualité. Si seulement elle savait. N'empêche qu'elle s'achèterait peut-être du fard à paupières scintillant ou du brillant à lèvres pailleté or TOI, MA BELLE.

Pas de limousines aujourd'hui, à moins de compter la Lincoln citadine. Pour l'essentiel, rien que des Toyota fatiguées et de très vieilles Chevrolet, des adultes qui se taisent et des enfants nerveux. Un vieillard assis à l'arrêt de bus plonge la main dans une boîte de Cheerios en essayant de trouver la dernière rondelle de biscuit au son d'avoine. Il porte de très vieilles chaussures à bout golf et un jean tout neuf. Sa casquette de base-ball et son gilet marron sur sa chemise blanche respirent l'Armée du Salut, mais son attitude est supérieure, délicate, même. Jambes croisées, il examine la miette de céréale desséchée comme si c'était un grain de raisin de premier choix cueilli spécialement pour lui par des gardiens de parc au service du trône.

Quatre heures ; ça ne va plus être long, maintenant. Huxley, Sofia, *alias* 0071140, ne va pas être libérée pendant les heures de visite. À quatre heures et demie exactement, il ne reste plus que la citadine, qui appartient probablement à un avocat muni d'une serviette en alligator pleine de papiers, de cigarettes et d'argent. Les cigarettes pour sa cliente, l'argent pour les témoins, les papiers pour donner l'impression de travailler.

« Est-ce que ça va, Lula Ann ? » Madame le Procureur avait une voix douce, encourageante, mais je l'entendais à peine. « Il n'y a rien à craindre. Elle ne peut pas te faire de mal. »

Non, en effet ; et merde, la voilà. Matricule 0071140. Même au bout de quinze ans, je ne pourrais jamais la prendre pour personne d'autre, ne serait-ce qu'en raison de sa stature, au moins un mètre quatre-vingts. Rien n'a rapetissé la géante dont je me souviens, qui était plus grande que l'huissier, le juge, les avocats, et presque aussi grande que les policiers. Seul son monstre associé de mari arrivait à sa taille. Personne ne doutait qu'elle était la perverse dégoûtante que des parents tremblant de colère disaient qu'elle était. « Regardez ses yeux », murmuraient-ils. Partout dans la salle du tribunal, dans les toilettes pour femmes, sur les bancs le long des couloirs, ils murmuraient : « Froids, comme le serpent qu'elle est. » « À vingt ans ? Comment une personne de vingt ans pourrait-elle faire des choses pareilles à des enfants ? » « Vous plaisantez ? Regardez donc ces yeux. Vieux comme Hérode. » « Mon petit garçon ne s'en remettra jamais. » « Diablesse. » « Salope. »

Maintenant, ces yeux ressemblent plus à ceux d'un lapin qu'à ceux d'un serpent, mais la taille est la même. Tout un tas d'autres choses ont changé. Elle est maigre comme un clou. Slip taille 34 ; soutien-gorge 75-A, et encore. Et, pour sûr, elle pourrait utiliser un peu de Soin Illuminateur. L'Antirides Effet Peau Lisse et le Bronze Succulent donneraient de la couleur à la couleur petit-lait de sa peau.

En sortant de la Jaguar, je ne me demande pas si elle me reconnaît et d'ailleurs je m'en fiche. Je me contente d'avancer jusqu'à elle et de lui dire : « Besoin qu'on vous dépose quelque part ? »

Elle me lance un coup d'œil rapide, indifférent, puis détourne le regard vers la route. « Non. Pas besoin. »

Sa bouche est toute tremblante. Elle était dure, avant : un rasoir aiguisé pour découper des gamins en rondelles. Un peu de Botox et du Tango Mat, pas scintillant, auraient adouci ses lèvres et peut-être influencé le jury en sa faveur, sauf que TOI, MA BELLE n'existait pas à ce moment-là.

« On vient vous chercher ? dis-je en souriant.

— Taxi. »

Amusant. Elle répond consciencieusement à une inconnue, comme si c'était dans ses habitudes.

Pas de : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » ni même de : « Bon sang, vous êtes qui ? », mais elle continue afin d'expliquer davantage : « J'ai appelé un taxi. Je veux dire que l'accueil s'en est chargé. »

Quand je m'approche et que je tends la main pour toucher son bras, le taxi arrive et, rapide comme l'éclair, elle saisit la poignée, balance son petit sac en plastique à l'intérieur et referme violemment la portière. Je cogne à la vitre en criant : « Attendez ! Attendez ! » Trop tard. Le chauffeur fait demi-tour comme un pro du NASCAR.

Je me précipite vers ma voiture. Ce n'est pas difficile de les suivre. Je double même le taxi pour déguiser le fait que je file sa passagère. Il apparaît que c'est une erreur. Alors même que je suis sur le point de m'engager dans la bretelle d'accès, je vois le taxi me passer devant à toute allure pour se diriger vers Norristown. Le gravier tinte bruyamment contre mes roues au moment où je freine, fais marche arrière et les suis. La route de Norristown est bordée de maisons propres et uniformes, construites dans les années cinquante et ajoutées à répétition : une galerie latérale fermée, un garage agrandi pour abriter deux voitures, un patio à l'arrière. Cette route fait penser à un dessin d'enfant de maternelle montrant des maisons bleu clair, blanches ou jaunes, aux portes vert sapin ou rouge betterave, qui siègent, l'air satisfait, sur de vastes pelouses. Tout ce qui manque, c'est un soleil qui ressemble à une crêpe avec, pour rayons, des bâtons tout autour. Au-delà des maisons, près d'une allée aussi pâle et aussi triste que de la bière « light », un panneau annonce le début de la ville. À côté, un autre panneau, plus grand, indique le motel-restaurant Eva Dean. Le taxi tourne et s'arrête près de l'entrée. Elle sort et paie le chauffeur. Je le suis, puis me gare bien à l'écart, non loin du restaurant. Une seule voiture se trouve dans le parking : un utilitaire noir. Je suis sûre qu'elle a un rendez-vous, mais au bout de quelques minutes à la réception, elle va droit au restaurant et s'installe près de la fenêtre. Je la vois clairement ; je la regarde étudier le menu comme une élève qui apprend l'anglais deuxième langue ou qui suit des cours de rattrapage : elle remue les lèvres, passe le doigt sur le nom des plats. Quel changement. Voici l'institutrice qui faisait trancher des pommes en rondelles aux élèves de maternelle pour former la lettre *O*, qui distribuait des bretzels pour faire des *B*, qui découpait des morceaux de melon en *Y*. Tout ça pour écrire *BOY*, les garçons étant ce qu'elle préférait, d'après les femmes qui murmuraient devant les lavabos des toilettes. Les fruits comme appâts représentaient une bonne partie des témoignages au procès.

Regardez-la manger. La serveuse dépose sans arrêt devant elle assiette sur assiette. Logique, plus ou moins, ce premier repas hors de la prison. Elle engloutit comme une réfugiée, comme quelqu'un qui aurait flotté en mer sans nourriture ni eau pendant des semaines et s'apprêterait à se demander quel mal ça ferait à son camarade agonisant s'il goûtait sa chair avant qu'elle se ratatine. Elle ne détourne jamais les yeux de la nourriture, elle plante sa fourchette, joue du couteau, se sert dans n'importe quel ordre parmi les plats. Elle ne boit pas d'eau, ne beurre pas de pain, comme si rien n'avait le droit de retarder son ingurgitation. Le tout est bouclé en dix ou douze minutes. Ensuite, elle paye, elle s'en va et prend l'allée à toute vitesse. Et maintenant ? La clé dans la main, le fourre-tout à l'épaule, elle s'arrête et se tourne vers un intervalle entre deux murs en stuc. Je sors de la voiture et marche-cours derrière elle, jusqu'à ce que j'entende des bruits de gorge typiques de vomissements. Donc je me cache derrière l'utilitaire en attendant qu'elle sorte.

Sur la porte qu'elle ouvre d'un tour de clé est peint 3-A. Je suis prête. Je veille à frapper de manière autoritaire et vigoureuse, mais non menaçante.

« Oui ? » Sa voix est hésitante : le ton humble d'une personne entraînée à obéir machinalement.

« Madame Huxley. Ouvrez, s'il vous plaît. »

Il y a un silence, puis : « Je, heu... Je suis vaguement malade. »

— Je sais », dis-je, une trace de jugement dans la voix, en espérant qu'elle croit que c'est à propos du vomi qu'elle a laissé sur le trottoir. « Ouvrez. »

Elle ouvre et reste là, pieds nus, une serviette à la main. Elle s'essuie la bouche. « Oui ? »

— Il faut qu'on parle.

— Qu'on parle ? » Elle cligne rapidement des yeux mais ne pose pas la vraie question : « Qui êtes-vous ? »

Je la pousse et j'entre, montrant la voie avec le sac Louis Vuitton. « Vous êtes Sofia Huxley, pas vrai ? »

Elle fait oui de la tête. Elle a dans les yeux un minuscule éclair de peur. Je suis noire comme la nuit et habillée tout en blanc, donc elle croit peut-être qu'il s'agit d'un uniforme et que je suis un genre de responsable. Comme je veux l'apaiser, je lève le cabas et dis : « Allez. On s'assied. J'ai quelque chose pour vous. » Elle ne regarde pas le sac ni mon visage : elle fixe mes chaussures aux immenses talons meurtriers et aux extrémités dangereusement pointues.

« Que voulez-vous que je fasse ? » demande-t-elle.

Une voix si douce, si conciliante. Qui sait, au bout de quinze ans derrière les barreaux, que rien n'est gratuit. Personne n'offre rien sans contrepartie à celui qui reçoit. Quoi qu'on donne – des cigarettes, des magazines, des tampons, des timbres, des barres de Mars ou un pot de beurre de cacahuètes –, la chose s'accompagne d'attaches aussi solides qu'une ligne de pêche.

« Rien. Je ne veux pas que vous fassiez quoi que ce soit. »

À présent, son regard passe de mes chaussures à mon visage ; un regard opaque qui ne cherche pas à savoir. Donc je réponds à la question qu'une personne normale aurait posée. « Je vous ai vue quitter Decagon. Il n'y avait personne pour venir vous chercher. J'ai proposé de vous déposer quelque part.

— C'était vous ? » Elle fronce les sourcils.

« Moi. Oui.

— Je vous connais ?

— Je m'appelle Bride. »

Elle plisse les yeux. « C'est censé m'évoquer quelque chose ?

— Non, dis-je, puis je souris. Regardez ce que je vous ai apporté. » Je ne résiste pas : je mets le sac sur le lit. Je plonge la main à l'intérieur ; sur le dessus du paquet cadeau de TOI, MA BELLE, je pose deux enveloppes : la mince, qui contient le chèque de la compagnie aérienne, puis l'épaisse, qui renferme cinq mille dollars. Environ deux cents dollars par année si elle avait entièrement purgé sa peine.

Sofia considère cet arrangement comme si ses composantes pouvaient être infectées. « Tout ça, c'est pour quoi faire ? »

Je me demande si la prison n'a pas perturbé son cerveau. « Pas de problème, dis-je. Juste deux ou trois choses pour vous aider.

— M'aider à quoi ?

— À prendre un bon départ. Vous savez, dans votre vie.

— Ma vie ? » Quelque chose ne va pas. À l'entendre, on dirait qu'elle a besoin d'une introduction au mot.

« Ouais, dis-je sans cesser de sourire. Votre nouvelle vie.

— Pourquoi ? Qui vous a envoyée ? » Elle a l'air intéressé et non plus effrayé, maintenant.

« Je suppose que vous ne vous souvenez pas de moi. » Je hausse les épaules. « D'ailleurs, pourquoi en irait-il autrement ? Lula Ann. Lula Ann Bridewell. Au procès ? J'étais l'une des enfants qui... »

Je cherche avec ma langue à travers le sang. Mes dents sont toutes là, mais je n'arrive pas à me relever. Je sens ma paupière gauche qui se ferme et mon bras droit est mort. La porte s'ouvre et tous les cadeaux que j'ai apportés me sont jetés dessus, un par un, y compris le sac Vuitton. La porte se referme violemment, puis se rouvre. Ma chaussure noire à talon aiguille atterrit sur mon dos avant de rouler tout près de mon bras gauche. Je le tends pour la saisir et suis soulagée de découvrir que, contrairement au droit, celui-ci peut bouger. J'essaie de crier « Au secours », mais ma bouche appartient à quelqu'un d'autre. J'avance d'un mètre à plat ventre et tente de me mettre

debout. Mes jambes fonctionnent, donc je ramasse les cadeaux, je les fourre dans le sac et, une chaussure à un pied et l'autre restée en arrière, je regagne ma voiture clopin-clopant. Je ne ressens rien. Je ne pense rien. Pas avant de voir ma tête dans le rétroviseur latéral. Ma bouche a l'air d'être bourrée de foie cru ; tout le côté de mon visage est écorché ; mon œil droit est un champignon. Tout ce que je veux faire, c'est m'en aller d'ici ; pas d'appel aux urgences : ça prend trop de temps et je ne veux pas de directeur de motel ignorant en train de me regarder. La police. Il faut qu'il y ait des policiers dans cette ville. Mettre le contact, changer de vitesse et tourner le volant de la main gauche, pendant que l'autre repose, morte, près de ma cuisse, requiert de la concentration. De bout en bout. Ce n'est donc pas avant d'avoir pénétré plus loin dans Norristown et vu un panneau avec une flèche indiquant le commissariat que ça fait tilt : les flics vont rédiger un rapport, interroger l'accusée et, en guise de preuve, prendre une photo de mon visage démolí. Et si la gazette locale s'empare de l'histoire en même temps que de ma photo ? L'embarras ne serait rien, comparé aux blagues dirigées contre TOI, MA BELLE. De TOI, MA BELLE à TOI, PAS BELLE.

Des martèlements de douleur font que j'ai du mal à sortir mon portable et à composer le numéro de Brooklyn, la seule personne à qui je puisse faire confiance. Entièrement.

1.

Chanson de Whitney Huston, sortie en 1987.

2.

Bride signifie « future mariée » ou « jeune mariée ».

3.

Alertes diffusées notamment sur des panneaux autoroutiers en cas de disparition d'enfants (orange), de personnes âgées (argent) et d'individus jugés irresponsables ou présentant un handicap (or).

Brooklyn

Elle ment. On est assises dans cette clinique paumée, après que j'ai conduit plus de deux heures pour trouver ce patelin ; ensuite, il faut que je repère sa voiture garée à l'arrière d'un commissariat résolument fermé. Évidemment qu'il est fermé : c'est dimanche, jour où seuls les églises et les Wal-Mart¹ sont ouverts. Elle était hystérique quand je l'ai découverte en sang et qui pleurait d'un seul œil, l'autre étant trop enflé pour laisser couler de l'eau. La pauvre. Quelqu'un a amoché un de ces yeux, ceux qui effrayaient tout le monde par leur étrangeté : immenses, bridés, les paupières légèrement tombantes, et puis d'une drôle de couleur si l'on considère à quel point sa peau est noire. Des yeux d'extraterrestre, je les appelle, mais les mecs les trouvent superbes, évidemment.

Bref, quand je découvre cette petite clinique d'urgence face au parking du supermarché, il faut que je la soutienne pour l'aider à mettre un pied devant l'autre. Elle clopine, puisqu'elle ne porte qu'une seule chaussure. Pour finir, on attire l'attention stupéfaite d'une infirmière. Elle est saisie en nous voyant toutes les deux : une Blanche avec des dreadlocks blondes, une très noire avec des boucles soyeuses. Ça prend une éternité de signer de la paperasse et de montrer des cartes d'assurance santé. Ensuite, on s'assied pour attendre le médecin de garde qui habite, je ne sais pas, très loin dans une autre ville de merde. *Bride* ne dit pas un mot tout le temps que je la conduis là-bas, mais inaugure le mensonge dans la salle d'attente.

« Je suis fichue », murmure-t-elle.

Je dis : « Non, tu n'es pas fichue. Laisse faire le temps. Tu te souviens de quoi elle avait l'air, Grace, après son lifting ? »

— C'est un chirurgien qui lui a refait le portrait, répond-elle. Moi, c'est un malade. »

Je la presse de questions. « Alors dis-moi. Qu'est-ce qui s'est passé, *Bride* ? C'était qui ? »

— Qui était qui ? » Elle se touche délicatement le nez tout en respirant par la bouche.

« Le mec qui t'a à moitié battue à mort. »

Elle tousse un moment et je lui tends un mouchoir en papier. « J'ai dit que c'était un mec ? Je me rappelle pas avoir dit que c'était un mec.

— Es-tu en train de me dire que c'est une femme qui a fait ça ?

— Non. Non, c'était un mec.

— Est-ce qu'il essayait de te violer ?

— Je suppose. Quelqu'un lui a fait peur et il est parti, j'imagine. Il m'a tabassée et il s'est enfui. »

Vous voyez ce que je veux dire ? Même pas un mensonge solide. Je creuse un peu plus. « Il ne t'a pas pris ton sac ton sac à main, ton portefeuille, quoi que ce soit ? »

Elle marmonne : « Boy-scout, j'imagine. » Elle a les lèvres enflées et sa langue n'arrive pas à prononcer les consonnes, mais elle tente de sourire de sa propre blague idiote.

« Celui qui lui a fait peur, quel qu'il soit, pourquoi il n'est pas resté te secourir ?

— Je sais pas ! Je sais pas ! Je sais pas ! »

Elle crie et fait semblant de sangloter, donc j'abandonne. Son unique œil ouvert n'est pas à la hauteur et sa bouche doit faire trop mal pour continuer. Pendant cinq minutes, je ne dis pas un mot, je me contente de feuilleter les pages d'un numéro du *Reader's Digest* ; ensuite, j'essaie de donner à ma voix un ton aussi normal et anodin que possible. Je décide de ne pas lui demander pourquoi elle m'a appelée moi, au lieu de son amoureux.

« Qu'est-ce que tu fabriquais dans le coin, d'ailleurs ?

— Je suis venue voir quelqu'un. » Elle se penche en avant comme si elle avait mal au ventre.

« À Norristown ? Ce quelqu'un habite ici ?

— Non. À côté.

— Donc t'as pu le trouver ?

— La trouver. Non. J'ai pas pu.

— C'est qui ?

— Une personne d'il y a longtemps. Elle était pas là. Probablement morte, à cette heure-ci. »

Elle sait que je sais qu'elle ment. Pourquoi est-ce qu'un agresseur ne lui prendrait pas son argent ? Quelque chose lui a ébranlé la boîte crânienne ; sinon, pourquoi est-ce qu'elle me raconterait des mensonges aussi foireux ? J'imagine qu'elle se fiche pas mal de ce que je pense. Quand j'ai fourré sa jupette blanche et son petit haut blanc dans le cabas, j'ai trouvé des billets de cinq cents dollars entourés d'un élastique, un chèque-cadeau d'une compagnie aérienne et des échantillons de produits TOI, MA BELLE pas encore mis sur le marché. On est d'accord ? Aucune espèce de violeur ne voudrait de Teint Éclatant Effet Peau Nue, mais de l'argent liquide ? Je décide de laisser tomber et d'attendre qu'elle ait vu le médecin.

Après, quand Bride tient mon miroir de poche devant sa figure, je sais que ce qu'elle voit va lui briser le cœur. Un quart de son visage est bien ; le reste est ravagé. D'affreux points de suture noirs, un œil bouffi, des bandages sur le front, les lèvres tellement dignes d'une négresse à plateau qu'elle n'arrive pas à prononcer le *v* de *à vif*, ce qui décrit l'aspect de sa peau : toute rose et noir bleuté. Son nez est pire que tout : les narines aussi larges que celles d'un orang-outan sous de la gaze de la taille d'un demi-bagel. Son bel œil non tuméfié semble rétréci, injecté de sang, quasiment mort.

Je ne devrais pas me dire ça, mais il se pourrait que son poste chez Sylvia, Inc. soit à saisir. Comment peut-elle persuader les femmes d'améliorer leur apparence avec des produits qui ne peuvent pas améliorer la sienne ? Il n'y a pas assez de fond de teint TOI, MA BELLE au monde pour dissimuler des cicatrices à l'œil, un nez cassé et un visage écorché jusqu'à l'hypoderme tout rose. En supposant

que l'essentiel des dégâts s'estompe, il lui faudra quand même de la chirurgie esthétique, ce qui signifie des semaines et des semaines d'inactivité à se cacher derrière des lunettes et des chapeaux à bord flottant. Il se pourrait qu'on me demande de prendre la relève. Provisoirement, bien sûr.

« J'arrive pas à manger. J'arrive pas à parler. J'arrive pas à penser. »

Elle tremble et sa voix est gémissante.

Je passe le bras autour d'elle et murmure : « Hé, ma vieille, pas d'auto-apitoiement. On sort de ce trou à rats. Ils n'ont même pas de chambres individuelles, l'infirmière avait de la laitue entre les dents et je doute qu'elle se soit lavé les mains depuis l'obtention de son diplôme à l'issue de sa formation en ligne. » Bride s'arrête de trembler, rajuste l'écharpe qui soutient son bras droit et me demande : « Tu crois pas que le docteur a fait du bon boulot ?

— Qui sait ? Dans cette clinique d'un village de mobile-homes ? Je t'emmène dans un vrai hôpital, avec toilettes et lavabo dans la chambre.

— Ils doivent pas me donner une autorisation de sortie ? » On dirait une gamine de dix ans.

« Je t'en prie. On s'en va. Tout de suite. Regarde ce que j'ai acheté pendant qu'ils te rafistolaient. Des sweats et des tongs. Pas d'hôpital correct dans ces contrées, mais un Wal-Mart très respectable. Allez. Debout. Appuie-toi sur moi. Où est-ce que Florence Nightingale² a mis tes affaires ? On se prendra des sucettes glacées ou des smoothies en chemin. Ou bien un milk-shake. C'est probablement mieux côté médical ; ou un jus de tomates, du bouillon de poulet, peut-être. »

Je parle pour ne rien dire, je m'agite entre les pilules et les vêtements pendant qu'elle agrippe son affreuse chemise d'hôpital à fleurs. « Ah, Bride, dis-je, mais ma voix se brise. Fais pas cette tête-là ; ça va aller. »

Il faut que je conduise lentement ; chaque bosse ou chaque brusque changement de voie lui arrache une grimace ou un râle. J'essaie de lui faire oublier sa douleur.

« Je ne savais pas que tu avais vingt-trois ans. Je croyais que tu avais mon âge. J'ai vu ça sur ton permis de conduire. Tu sais, quand je cherchais ta carte d'assurance santé. »

Elle ne répond pas, donc je continue à essayer de lui arracher un sourire. « Mais ton œil intact a l'air d'avoir vingt ans. »

Ça ne marche pas. Merde alors. Je pourrais aussi bien parler toute seule. Je décide de me contenter de la ramener chez elle et de l'installer. Je m'occuperai de tout au boulot. Bride va être un bon moment en congé maladie et il faut que quelqu'un assume les responsabilités qu'elle a. Et qui sait comment ça pourrait finir ?

1.

Nom d'une chaîne de supermarchés.

2.

Infirmière britannique (1820-1910), renommée pour son action tant en matière de création d'établissements que de formation du personnel hospitalier.

Bride

C'était vraiment une détraquée. Sofia Huxley. Le changement éclair de l'ex-taularde docile en alligator furieux. Des babines pendantes en crocs. De la chiffe molle en marteau. Je n'ai pas vu le signal : pas de plissement d'yeux ni de mains qui serraient des collets, pas de flexion d'épaule ni de lèvre retroussée qui découvrait des dents. Rien n'annonçait son attaque contre moi. Je ne l'oublierai jamais, cette attaque, et quand bien même j'essaierais, les cicatrices, sans parler de la honte, ne me le permettraient pas.

Ce qu'il y a de pire, dans la guérison, c'est la mémoire. Je reste allongée toute la journée sans rien avoir d'urgent à faire. Brooklyn s'est chargée des explications au personnel du bureau : tentative de viol, déjouée, bla-bla-bla. C'est une véritable amie et elle ne m'embête pas comme ces fausses copines qui viennent ici juste pour zieuter et me plaindre. Je ne peux pas regarder la télévision, elle est tellement barbante : en gros, du sang, du rouge à lèvres et l'arrière-train des présentatrices. Ce qui passe pour des infos, c'est soit des ragots, soit un catalogue de mensonges. Comment est-ce que je peux prendre au sérieux des séries policières dans lesquelles des tueurs sont traqués par des femmes flics perchées sur des talons Louboutin ? Quant à la lecture, les caractères d'imprimerie me donnent le vertige et, pour une raison quelconque, je n'aime plus écouter de musique. Les voix me dépriment, les belles autant que les médiocres ; et les instrumentaux, c'est pire. En plus, on m'a fait quelque chose de terrible à la langue parce que mes papilles ont disparu. Tout a le goût de citron ; sauf le citron, qui a le goût de sel. Le vin, ce n'est plus la peine, puisque le Vicodin me procure un brouillard plus épais et plus confortable.

Cette garce ne m'a même pas écoutée jusqu'au bout. Je n'étais pas le seul témoin, la seule personne à avoir transformé Sofia Huxley en 0071140. Il y avait plein d'autres dépositions concernant ses agressions sexuelles. Au moins quatre autres enfants témoignaient. Je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient, mais ils tremblaient et pleuraient en sortant du tribunal. L'assistante sociale et la psychologue qui nous avaient préparés ont passé les bras autour d'eux en chuchotant : « Ça va aller. Vous avez été très bien. » Moi, ni l'une ni l'autre ne m'a prise dans ses bras, mais elles m'ont souri. Apparemment, Sofia Huxley n'a pas de famille. Certes, elle a un mari, qui est dans une autre prison et n'a toujours pas obtenu de libération conditionnelle après sept tentatives. Il n'y avait personne pour aller la chercher. Personne. Alors pourquoi n'a-t-elle pas tout bonnement accepté de l'aide au lieu de n'importe quel boulot de caissière ou de femme de ménage qu'on pourrait lui donner ? Les riches détenues mises en liberté conditionnelle ne se retrouvent pas à nettoyer les toilettes d'un fast-food.

Je n'avais que huit ans, j'étais encore la petite Lula Ann, lorsque j'ai levé le bras et que j'ai pointé le doigt vers elle.

« La femme que tu as vue est-elle dans cette salle ? » L'avocate sent le tabac.

Je hoche la tête.

« Il faut que tu parles, Lula. Dis "oui" ou "non".

— Oui.

— Peux-tu nous montrer où elle est assise ? »

J'ai peur de renverser le gobelet en carton plein d'eau que l'avocate m'a donné.

« Détends-toi, dit Madame le Procureur. Prends ton temps. »

Et j'ai bel et bien pris mon temps. Ma main est restée fermée en un poing, jusqu'à ce que j'aie le bras raide. J'ai alors déplié l'index. *Pan !* Comme un pistolet à bouchon. Mme Huxley m'a regardée fixement, puis elle a ouvert la bouche comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose. Elle avait l'air scandalisé, incrédule. Mais mon doigt pointait toujours, il a pointé si longtemps que Madame le Procureur a dû me toucher la main et dire : « Merci, Lula » pour me faire baisser le bras. J'ai jeté un coup d'œil à Sweetness ; elle souriait comme je ne l'avais jamais vue sourire auparavant : avec la bouche et avec les yeux. Et ce n'était pas tout. À l'extérieur du tribunal, toutes les mères m'ont souri, et deux m'ont réellement touchée et serrée dans leurs bras. Des pères levaient le pouce pour me féliciter. Le mieux, c'était Sweetness. Le temps qu'on descende les marches du tribunal, elle m'a tenue par la main... par la main. Elle n'avait jamais fait ça avant et ça m'a surpris autant que ça m'a fait plaisir parce que j'avais toujours su qu'elle n'aimait pas me toucher. Je le voyais bien. Le dégoût se lisait partout sur sa figure quand j'étais petite et qu'elle devait me baigner. Me rincer, en fait, après m'avoir timidement frictionnée avec une lingette savonneuse. Je priais afin qu'elle me donne une fessée ou une gifle, rien que pour sentir son toucher. Je faisais des petites bêtises exprès, mais elle avait des façons de me punir sans toucher cette peau qu'elle détestait - au lit sans manger, m'enfermer dans ma chambre ; mais le pire, c'était les fois où elle me criait dessus. Quand la peur gouverne, le seul choix pour survivre, c'est l'obéissance. Et j'étais douée pour obéir. Je restais sage,

et je restais sage, et je restais sage. J'avais beau être effrayée de comparaître au tribunal, j'ai fait ce que les institutrices-psychologues attendaient de moi. Brillamment, je le sais, parce qu'après le procès Sweetness est devenue plus ou moins maternelle.

Je ne sais pas. Je suis peut-être seulement plus furieuse contre moi-même que contre Mme Huxley. Je suis redevenue la Lula Ann qui ne rendait jamais les coups. Jamais. Je suis seulement restée allongée pendant qu'elle me dérouillait. J'aurais pu mourir sur le sol de cette chambre de motel si sa figure n'était pas devenue rouge pomme sous l'effet de la fatigue. Je n'ai pas fait un bruit, je n'ai même pas levé la main pour me protéger quand elle m'a giflée et qu'ensuite elle m'a flanqué des coups dans les côtes avant de me défoncer la mâchoire avec son poing, puis de cogner sa tête contre la mienne. Elle était pantelante quand elle m'a traînée pour me mettre à la porte. Je sens encore son pied sur mon derrière, ses doigts tout durs qui me serrent les cheveux sur la nuque, et j'entends encore le craquement de mes os quand j'ai heurté le béton. Coude, mâchoire. Je sens mes bras qui glissent et tentent de retrouver l'équilibre. Ensuite, ma langue qui cherche à travers le sang pour trouver où sont mes dents. Lorsqu'elle a claqué, puis rouvert la porte pour pouvoir jeter ma chaussure dehors, je me suis juste éloignée à quatre pattes comme un chiot qui aurait reçu le fouet, craignant ne serait-ce que de gémir.

Peut-être qu'il a raison. Je ne suis pas la femme. Quand il est parti, j'ai classé l'affaire et fait comme si elle n'avait aucune importance.

La mousse qui jaillissait d'un aérosol le faisait pouffer de rire, donc il utilisait du savon à barbe et un blaireau, bel objet fait de poils de sanglier qui sortent en s'évasant d'un manche en ivoire. Je crois qu'il est à la poubelle, avec sa brosse à dents, son rasoir à main et le cuir pour la lame. Les choses qu'il a laissées sont trop vivantes. Il est temps de bazarder tout ça. Il a tout laissé : affaires de toilette, vêtements et un sac de toile qui contient deux livres, un en langue étrangère et l'autre, un recueil de poèmes. Je jette l'ensemble, puis je fouille dans la poubelle et en sors son blaireau et son rasoir à manche en os. Je les mets tous les deux dans l'armoire à pharmacie et quand je la referme, je regarde mon visage dans la glace.

« Tu devrais toujours être en blanc, Bride. Rien qu'en blanc et tout en blanc tout le temps », insistait Jeri, qui se disait créateur de « personne totale ». Comme je cherchais à changer de look pour mon deuxième entretien chez Sylvia, Inc., je l'avais consulté.

« Pas seulement à cause de ton nom, me disait-il, mais à cause de ce que ça fait à ta peau réglisse. Et le noir, c'est le nouveau noir. Tu vois ce que je veux dire ? Attends. T'es plus sirop de cacao que réglisse. Ça rappelle la crème fouettée et le soufflé au chocolat à chaque fois qu'on te voit. »

Ça m'a fait rire. « Ou les biscuits Oreo ?

— Jamais. Quelque chose de chic. Des bouchées. Enrobées à la main. »

Au début, c'était barbant d'aller acheter des fringues uniquement blanches, jusqu'à ce que j'apprenne combien de nuances de blanc il y avait : ivoire, nacre, albâtre, blanc papier, neige, crème, écru, champagne, spectre, argile. Faire les boutiques est devenu encore plus intéressant quand j'ai commencé à choisir des couleurs pour les accessoires.

Jeri, qui me conseillait, a dit : « Écoute, Bride, ma mignonne. Si tu dois avoir une touche de couleur, limite-la aux chaussures et aux sacs à main, mais moi, je garderais le noir pour les deux si le blanc ne va vraiment pas. Et n'oublie pas : aucun maquillage. Pas même de rouge à lèvres ni d'eye-liner. Rien. »

Je lui ai posé la question des bijoux. De l'or ? Des diamants ? Une broche en émeraude ?

« Non. Non, a-t-il répondu en levant les mains au ciel. Pas de bijoux du tout. Des perles aux oreilles, peut-être. Non. Même pas. Rien que toi, ma belle. Toute en zibeline et glace. Une panthère dans la neige. Et avec ton corps ? Et ces yeux de gazelle ? Je t'en prie ! »

J'ai suivi ses conseils et ça a marché. Partout où j'allais, on se retournait sur mon passage, mais ce n'étaient plus les regards légèrement dégoûtés que je m'attirais quand j'étais gosse. Ces regards-ci étaient emplis d'adoration, stupéfaits, mais affamés. En plus, à son insu, Jeri m'avait fourni le nom d'une ligne de produits : TOI, MA BELLE.

Mon visage a l'air presque neuf dans la glace. Mes lèvres sont redevenues normales, mon nez et mon œil aussi. Seule la région des côtes est encore sensible et, à ma grande surprise, c'est la peau écorchée de mon visage qui a cicatrisé le plus vite. J'ai presque l'air d'être à nouveau belle, donc pourquoi suis-je encore triste ? Sur un coup de tête, j'ouvre l'armoire à pharmacie et en sors le blaireau. Je passe les doigts dessus. Ses poils soyeux chatouillent et apaisent à la fois. Je porte le blaireau à mon menton, que je caresse comme lui caressait le sien. Je le déplace sous ma mâchoire, puis le remonte jusqu'à mes lobes. Pour une raison quelconque, je me sens prête à défaillir. Du savon. Il me faut de la mousse. Je déchire une boîte luxueuse contenant un tube d'émulsion corporelle « pour la peau dont il raffole ». Ensuite, je presse le tube dans le porte-savon et mouille le blaireau. Pendant que j'applique une épaisse couche de mousse sur ma figure, je suis hors d'haleine. J'en étale sur mes joues, sous mon nez. C'est insensé, j'en suis sûre, mais je contemple mon visage. Mes yeux paraissent émerveillés et plus grands. Mon nez n'est pas seulement guéri, il est parfait, et mes lèvres au beau milieu de la mousse blanche paraissent tellement faites pour être embrassées que je les touche du bout de mon petit doigt. Je ne veux pas m'arrêter, mais il le faut. Je referme le rasoir. Comment le tenait-il ? Par une disposition des doigts dont je ne me souviens pas. Il faudra que je m'exerce. En attendant, j'utilise le côté non tranchant de la lame pour creuser des lignes chocolat foncé dans des volutes de mousse blanche. J'éclabousse et rince mon visage. La satisfaction qui suit est tellement, tellement douce.

Cette façon de travailler à domicile n'est pas aussi mauvaise que je l'avais cru. J'ai encore de l'autorité, bien que Brooklyn critique mes choix après coup, voire annule quelques-unes de mes décisions. Cela ne me dérange pas. J'ai de la chance de pouvoir m'appuyer sur elle. En plus, quand je me sens déprimée, le remède est rangé dans une petite trousse contenant le matériel de rasage. Pendant que je me passe de l'eau savonneuse juste chaude sur le visage, je suis impatiente d'utiliser le blaireau, puis le rasoir, combinaison qui m'excite et m'apaise à la fois. Me permet d'imaginer sans chagrin les moments où l'on se moquait de moi et où l'on me faisait du mal.

« Elle est assez jolie sous tout ce noir. » Les voisins et leurs filles étaient d'accord. Sweetness n'assistait jamais aux réunions parents-professeurs ni aux matchs de volley-ball. On m'a encouragée à suivre des cours de gestion, pas la voie universitaire : un centre de premier cycle au lieu d'une université d'État où l'on reste quatre ans. Je n'ai rien fait de tout cela. Après je ne sais combien de refus, j'ai fini par obtenir un emploi dans lequel je m'occupais des stocks : jamais de la vente, où les clients m'auraient vue. Je voulais le comptoir des cosmétiques mais je n'osais pas le demander. J'ai fini par devenir responsable des achats seulement après que des jeunes Blanches complètement idiotes ont obtenu de l'avancement ou tellement merdé qu'ils ont dû se contenter de quelqu'un qui, en fait, connaissait les stocks. Même l'entretien chez Sylvia, Inc. avait mal démarré. Ils avaient mis en doute mon style, mes vêtements, et m'avaient dit de revenir plus tard. C'est à ce moment-là que j'ai consulté Jeri. Ensuite, quand j'ai longé le couloir pour aller au bureau de la personne chargée des entretiens, j'ai bien vu l'effet que je produisais : des yeux écarquillés et admiratifs, des grands sourires et des chuchotements : « Ouah ! » « Ah, chérie ! » En un rien de temps, j'ai été propulsée au poste de directrice régionale. « Tu vois, a dit Jeri. Le noir fait vendre. C'est la matière première la plus en vogue du monde civilisé. Les Blanches, et même les filles café au lait, il faut qu'elles se mettent à poil pour obtenir ce genre d'attention. »

Vrai ou pas, ça m'a créée, recréée. J'ai commencé à bouger différemment : pas une démarche fière, pas de déhanchements rapides comme sur les podiums, mais de grandes enjambées, maîtrisées et lentes. Les hommes affluaient et je me suis laissé prendre. Un certain temps, en tout cas, jusqu'à ce que ma vie sexuelle devienne un peu comme du Coca Light : sans nutriments et d'un goût sucré trompeur. Plus comme un jeu vidéo imitant la jubilation sans risque de la violence virtuelle, et tout aussi brève. Tous mes petits amis étaient enfermés dans un rôle : des gens qui voulaient devenir acteurs, des chanteurs de rap, des athlètes professionnels, des joueurs qui attendaient mon entrejambe ou mon chèque de salaire comme de l'argent de poche ; d'autres, qui avaient déjà réussi, me traitaient comme une médaille, un témoignage reluisant et silencieux de leurs prouesses. Pas un d'entre eux n'était généreux, serviable ; aucun ne s'intéressait à ce que je pensais : seulement à mon apparence. Ils plaisantaient ou me parlaient comme à un bébé tout au long de ce que je prenais pour des conversations sérieuses, jusqu'à ce qu'ils trouvent ailleurs de meilleurs soutiens à leur ego. Je me rappelle particulièrement un homme avec qui je sortais, un étudiant en médecine qui m'avait persuadée de l'accompagner pour aller rendre visite à ses parents dans le nord. Dès

qu'il m'a présentée, il était évident que j'étais là pour terroriser sa famille, un moyen de menacer ce gentil couple de Blancs plus tout jeunes.

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? répétait-il sans arrêt. Regarde-la, Maman ? Papa ? » Ses yeux brillaient de méchanceté.

Mais ils l'ont surclassé par leur chaleur – aussi feinte qu'elle ait été – et leur charme. Sa déception était flagrante ; sa colère, à peine réprimée. Ses parents m'ont même reconduite à la gare, probablement pour que je n'aie plus à supporter la blague raciste qu'il leur jouait et qui ne prenait pas. J'étais soulagée, même en sachant ce que la mère ferait de la tasse à thé dans laquelle j'avais bue.

Tel était le paysage, côté hommes.

Ensuite, lui. Booker. Booker Starbern.

Je ne veux pas penser à lui maintenant. Ni à quel point tout semble vide, insignifiant et sans vie maintenant. Je ne veux pas me rappeler combien il est beau, parfait, à l'exception de cette affreuse cicatrice de brûlure à l'épaule. J'ai caressé chaque centimètre de sa peau dorée, sucé les lobes de ses oreilles. Je connais la qualité des poils de ses aisselles, j'ai passé le doigt dans le petit creux de sa lèvre supérieure ; j'ai versé du vin rouge dans son nombril et bu ce qui débordait. Il n'y a aucun endroit de mon corps qui n'ait été transformé en éclair par ses lèvres. Ah, mon Dieu. Il faut que j'arrête de revivre nos parties de jambes en l'air. Il faut que j'oublie l'effet qu'elles produisaient chaque fois, sans exception : en même temps neuf et, d'une certaine manière, éternel. Je n'ai pas d'oreille, mais baiser avec lui, ça me faisait chanter et ensuite, et ensuite, sans prévenir : « T'es pas la femme... » avant qu'il s'évanouisse comme un fantôme.

Renvoyée.

Effacée.

Même Sofia Huxley, entre tous, m'a effacée. Une taularde. Une taularde ! Elle aurait pu dire : « Non, merci » ou même : « Sortez ! » Non. Elle a pété les plombs. Peut-être que le langage de la prison, ce sont les bagarres à coups de poing. La conversation entre détenus, ce sont des fractures et des effusions de sang, au lieu des mots. Je ne sais pas très bien ce qu'il y a de pire : être jeté comme un déchet ou fouetté comme un esclave.

On avait déjeuné dans mon bureau, la veille du jour où il s'est tiré : salade de langouste, eau minérale, tranches de pêches au cognac. Ah, stop. Je ne peux pas m'empêcher de penser à lui. Et je deviens dingue à force de rester avachie entre ces murs. Trop de lumière, trop d'espace, trop seule. Il faut que je m'habille et que je sorte d'ici. Que je fasse ce à propos de quoi Brooklyn me harcèle sans arrêt : oublier les lunettes de soleil et les chapeaux à bord flottant, me montrer, vivre la vie comme si c'était vraiment la vie. Elle s'y connaît : elle est en train de s'approprier Sylvia, Inc.

Je choisis avec soin : short blanc argile et dos nu, espadrilles à talon compensé, fourre-tout en toile beige dans lequel je glisse le blaireau au cas où j'en aurais besoin. Un numéro de *Elle* et des lunettes de soleil également. Brooklyn approuverait, même si je ne vais qu'à deux rues d'ici, dans un parc essentiellement fréquenté par des personnes du troisième âge et des gens qui promènent leur chien, à cette heure de la journée. Plus tard, il y aura des joggers et des amateurs de skateboard, mais pas de mères et enfants un samedi. Leur week-end est réservé aux jeux organisés par les voisins, aux salles de jeux, aux aires de jeux et aux jeux de dînette, tous sous la surveillance de nourrices aimantes à l'accent délicieux.

J'opte pour un banc près d'un étang artificiel sur lequel voguent de vrais canards. Et même si je bloque très vite un souvenir de lui en train de me décrire la différence entre les canards sauvages et les oiseaux de basse-cour, mes muscles se rappellent le massage de ses doigts frais. Pendant que je tourne les pages de *Elle* et scrute des photos de jeunes gens appétissants, j'entends des pas lents sur le gravier. Je lève les yeux. Ces pas sont ceux de deux époux aux cheveux gris, qui se promènent sans rien dire en se tenant par la main. Leurs bedaines sont exactement de la même taille, bien que celle de l'homme soit plus affaissée. Tous deux portent un pantalon terne et un T-shirt ample sur lequel figurent, devant et derrière, des signes délavés évoquant la paix. Les ados qui promènent leur chien ricanent et tirent brusquement sur la laisse sans raison, sauf peut-être le désir d'une longue

vie d'intimité. L'homme et la femme se déplacent avec prudence, comme dans un rêve. Avancant d'un même pas, ils regardent droit devant eux comme des gens appelés à rejoindre un vaisseau spatial duquel va s'ouvrir une porte coulissante et se dérouler un tapis rouge. Ils vont monter, main dans la main, entre les bras d'une Présence bienveillante. Ils vont entendre une musique si belle que vous en aurez les larmes aux yeux.

Ça fait effet. Les époux qui se tiennent par la main, leur musique silencieuse. Je ne peux plus arrêter le souvenir, maintenant : je suis de retour dans le stade bondé. Les hurlements du public ne font pas le poids face à la musique sexy et endiablée. La foule danse dans les allées ; des gens se mettent debout sur les gradins et frappent des mains au rythme des percussions. Mes bras remuent en l'air au gré de la musique. Mes hanches et ma tête se balancent toutes seules. Avant que j'aperçoive son visage, ses bras sont autour de ma taille, mon dos contre son torse, son menton dans mes cheveux. Ensuite, ses mains sur mon ventre, et je baisse les miennes pour m'accrocher aux siennes pendant qu'on danse, mon dos tout contre lui. Quand la musique s'arrête, je me retourne pour le regarder. Il sourit. Je suis toute moite et je frissonne.

Avant de quitter le parc, je passe les doigts sur les poils du blaireau. Ils sont souples et tièdes.

Sweetness

Ah, ça oui, je m'en veux parfois de la façon dont j'ai traité Lula Ann quand elle était petite. Mais vous devez comprendre : il fallait que je la protège. Elle ne savait rien du monde. Ce n'était pas la peine d'être opiniâtre ou insolent même quand vous aviez raison. Pas dans un monde où l'on pouvait vous envoyer en maison de redressement si vous répondiez ou vous bagarriez à l'école ; un monde où vous étiez le dernier embauché et le premier viré. Elle ne pouvait rien savoir de tout ça, ni à quel point sa peau noire ferait peur aux Blancs ou les inciterait à rire et à lui jouer des tours. Un jour, j'ai vu une fillette bien loin d'être aussi foncée que Lula Ann et qui ne pouvait pas avoir plus de dix ans, à qui un garçon d'un groupe de petits Blancs a fait un croche-pied, et quand elle est tombée et qu'elle a essayé de se relever tant bien que mal, un autre lui a mis le pied sur le derrière et l'a refait chuter à plat ventre. Ces garçons se tordaient de rire en se tenant les côtes. Longtemps après qu'elle est partie, ils pouffaient encore, tellement ils étaient fiers d'eux. Si je n'avais pas été en train de regarder par la vitre de l'autobus, je l'aurais aidée, je l'aurais éloignée de cette racaille blanche. Vous voyez, si je n'avais pas correctement éduqué Lula Ann, elle n'aurait pas su toujours traverser la rue pour éviter les petits Blancs. Mais les leçons que je lui ai données ont été payantes, parce qu'au bout du compte elle m'a rendu fière comme un paon. C'est dans l'affaire de cette bande d'instituteurs pervers – ils étaient trois, un homme et deux femmes – qu'elle a fait des étincelles. Elle avait beau être jeune, elle s'est comportée comme une adulte à la barre des témoins : tellement calme et tellement sûre d'elle. Coiffer ses cheveux rebelles était toujours une épreuve, mais je lui ai fait une tresse bien serrée pour la comparution au tribunal et je lui ai acheté une robe bleu et blanc de style marin. J'étais nerveuse à l'idée qu'elle trébuche en allant à la barre, ou qu'elle bégaye, ou qu'elle me fasse honte en oubliant ce que les psychologues avaient dit. Mais non, Dieu merci, elle a passé la corde au cou, pour ainsi dire, d'au moins une personne parmi tous ces instituteurs dépravés. Les choses dont on les accusait vous feraient gerber. Comment ils avaient forcé des petits mômes à faire des choses dégoûtantes. C'était dans les journaux et à la télévision. Pendant des semaines, des foules de gens avec ou sans enfants dans l'école ont hurlé devant le tribunal. Certains avaient des pancartes faites maison qui disaient À MORT LES PERVERS et PAS DE PITIÉ POUR LES DIABLES.

J'ai assisté entièrement à la plupart des journées du procès, pas toutes, seulement celles où il était prévu que Lula Ann comparaisse, parce que beaucoup de témoins ont été renvoyés à plus tard ou ne sont jamais venus. Ils tombaient malades ou bien changeaient d'avis. Elle avait l'air effrayé, mais elle est restée calme, pas comme les autres enfants témoins qui gigotaient et gémissaient. Il y en avait même qui pleuraient. Après la performance de Lula Ann dans ce tribunal et à la barre, j'étais vraiment fière d'elle ; on a marché par les rues main dans la main. Ce n'est pas souvent qu'on voit une petite fille noire démolir de méchants Blancs. Je voulais qu'elle sache à quel point j'étais contente, donc je lui ai fait percer les oreilles et je lui ai acheté une paire de boucles : de minuscules anneaux

d'or. Même le propriétaire a souri quand il nous a vues. Il n'y avait pas de photos dans les journaux à cause des lois sur la protection de la vie privée des enfants, mais la nouvelle s'était répandue. Le patron du drugstore, qui prenait toujours un air écœuré quand il nous voyait ensemble, a tendu à Lula Ann une barre chocolatée après avoir entendu parler de son courage.

Je n'étais pas une mauvaise mère, il faut que vous le sachiez, mais il se peut que j'aie fait à mon unique enfant des choses qui l'ont blessée, parce qu'il fallait que je la protège. Obligé. Tout ça à cause des privilèges liés à la couleur de peau. Au début, je n'arrivais pas à voir plus loin que toute cette noirceur afin de savoir qui elle était et simplement de l'aimer. Mais je l'aime. Je l'aime vraiment. Je crois qu'elle comprend, maintenant. Je crois.

Les deux dernières fois que je l'ai vue, elle était, disons, saisissante. Plutôt effrontée et sûre d'elle. À chaque fois qu'elle venait, j'oubliais à quel point en réalité elle était noire, parce qu'elle usait de sa couleur à son avantage, dans de beaux vêtements blancs.

Ça m'a donné une leçon que j'aurais dû savoir tout ce temps-là : ce qu'on fait aux enfants, ça compte. Et ils pourraient ne jamais oublier. Elle a un boulot du tonnerre en Californie, mais elle n'appelle plus ni ne vient plus me voir. Elle m'envoie de l'argent et des trucs de temps à autre, mais ça fait je ne sais combien de temps que je ne l'ai pas vue.

Bride

C'est Brooklyn qui choisit le restaurant. *Pirate*, il s'appelle ; un endroit à moitié chic, autrefois en vogue et qui survit à peine aujourd'hui, destiné aux touristes et aux gens résolument ringards. La soirée est trop fraîche pour la robe droite blanche sans manches que je porte, mais je veux impressionner Brooklyn par mes progrès, mes cicatrices à peine visibles. Elle m'arrache à ce qui est, selon elle, une dépression classique après un viol. Son remède, c'est ce bar hypersophistiqué dans lequel des serveurs aux bretelles rouges qui soulignent leur torse dénudé font sûrement l'affaire. C'est une bonne copine. Pas de pression, dit-elle. Juste un dîner tranquille dans un restaurant essentiellement vide, avec étalage de biscoteaux ravissants, mais inoffensifs. Je sais pourquoi cet endroit lui plaît : elle adore frimer en présence d'hommes. Il y a longtemps, avant que je la connaisse, elle a entortillé ses cheveux blonds pour en faire des dreadlocks et, aussi jolie soit-elle, ces dreads ajoutent un charme qu'elle n'aurait pas autrement. Du moins, c'est ce que pensent les Noirs avec qui elle sort.

Tout le temps de l'apéritif, on bavarde sur ce qui se passe au bureau, mais les petits rires s'arrêtent quand arrive le mahi-mahi. C'est la recette habituelle qui va trop loin : il nage dans du lait de coco, couvert de gingembre, de graines de sésame, d'ail et de minuscules lamelles d'oignon vert. Agacée par les efforts du chef pour rendre époustouflant un poisson insipide, je gratte tout ce qu'il y a sur le filet et lance sans réfléchir : « Je veux des vacances, partir quelque part. Sur un bateau de croisière. »

Brooklyn fait un grand sourire. « Aaaah. Où ça ? Enfin une bonne nouvelle.

— Mais pas de gosses, dis-je.

— Ça, c'est facile. Fidji, peut-être ?

— Et pas de soirées. Je veux être avec des gens rangés et ventripotents. Et jouer au palet sur le pont. Au bingo, aussi.

— Bride, tu me fais peur. » Elle tapote un coin de sa bouche avec sa serviette et écarquille les yeux.

Je pose ma fourchette. « Non, vraiment. Du calme, c'est tout. Rien de plus bruyant que le clapotis des vagues ou la glace qui fond dans des verres en cristal. »

Brooklyn met le coude sur la table et pose sa main sur la mienne. « Ah, ma fille, tu es encore sous le choc. Je ne vais pas te laisser faire de projets avant que cette histoire de viol se soit estompée. Tu ne sauras pas ce que tu veux avant ce moment-là. Fais-moi confiance, d'accord ? »

J'en ai tellement assez de tout ça. Ensuite, elle va insister pour que je voie un thérapeute spécialiste des femmes violées ou que j'assiste à des réunions de victimes. J'en ai vraiment marre, parce qu'il faut que je puisse avoir une conversation sincère avec mon amie la plus proche. Je mords la pointe d'une asperge, puis croise lentement mes couverts.

« Écoute, je t'ai menti. » Je repousse si fort mon assiette qu'elle renverse mon reste de Martini pomme. Je l'essuie soigneusement avec ma serviette, tout en essayant de me calmer et de faire en sorte que ce que je m'apprête à dire ait l'air normal. « J'ai menti, ma vieille. Je t'ai menti. Personne n'a tenté de me violer et c'est une femme qui m'a dérouillée. Quelqu'un que j'essayais d'aider, bon Dieu. J'ai essayé de l'aider et elle m'aurait tuée si elle avait pu. »

Brooklyn me regarde fixement, bouche bée, puis elle plisse les yeux. « Une femme ? Quelle femme ? Qui ?

— Tu ne la connais pas.

— Toi non plus, visiblement.

— Je l'ai connue, dans le temps.

— Bride, ne me donne pas de miettes. Sers-moi l'intégrale, s'il te plaît » Elle repousse ses dreadlocks derrière ses oreilles et me fixe d'un regard intense et furibond.

Il a fallu peut-être trois minutes pour le dire. Que quand j'étais une petite fille du cours élémentaire, une institutrice du bâtiment de la maternelle voisin de l'édifice principal tripotait ses élèves.

« J'peux pas entendre ça », dit Brooklyn. Elle ferme les yeux comme une bonne sœur face à du porno.

« T'as demandé l'intégrale, dis-je.

— OK, OK.

— Eh bien, ils l'ont attrapée, jugée et écrouée.

— Compris. Alors quel est le problème ?

— J'ai témoigné contre elle.

— Encore mieux. Donc ?

— Je l'ai désignée. J'étais assise dans le fauteuil des témoins et je l'ai montrée du doigt. J'ai dit que je l'avais vue faire.

— Et ?

— Ils l'ont mise en prison. Ils lui ont collé une peine de vingt-cinq ans.

— Bon. Fin de l'histoire, non ?

— Eh bien, non ; pas vraiment. » Je m'agite, je rectifie mon encolure ainsi que mon expression. « J'ai pensé à elle de temps en temps, tu sais ?

— Hé ! Hé ! Raconte.

— Eh bien, elle n'avait que vingt ans.

— Les filles Manson¹ aussi.

— Dans quelques années, elle en aura quarante et je me suis dit qu'elle n'a probablement pas d'amis.

— La pauvre. Pas de gosses à violer en cabane. Quelle barbe.

— Tu n'entends pas ce que je dis.

— Forcément, je t'écoute pas. » Brooklyn frappe la table du plat de la main. « T'es cinglée ? C'est qui, cette femelle alligator, en plus d'être une ordure, je veux dire. Elle a un lien avec toi ? Lequel ?

— Non.

— Alors ?

— J'ai juste pensé qu'elle serait triste et seule après toutes ces années.

— Elle respire. C'est pas assez bien pour elle ? »

Cette conversation ne mène à rien. Comment puis-je m'attendre à ce qu'elle comprenne ? Je fais signe au serveur. « La même chose », dis-je en désignant du menton mon verre vide.

Le serveur hausse les sourcils et regarde Brooklyn. « Rien pour moi, mon chou. J'ai besoin de froide sobriété. »

Il lui décoche un sourire ravageur, plein de dents refaites et éclatantes.

« Écoute, Brooklyn. Je ne sais pas pourquoi j'y suis allée. Ce que je sais, en revanche, c'est que je n'arrêtais pas de penser à elle. Toutes ces années à Decagon.

— Tu lui écris ? Tu lui rends visite ?

— Non. Je l'ai vue deux fois seulement. Une fois au procès et ensuite quand c'est arrivé. » Je pointe le doigt vers mon visage.

« Espèce de conne ! » J'ai vraiment l'air de la dégoûter. « Tu l'as foutue derrière les barreaux ! Évidemment qu'elle a envie de te casser la gueule.

— Elle n'était pas comme ça avant. Elle était douce, amusante, même, et gentille.

— Avant ? Avant quoi ? Tu dis que tu l'as vue deux fois : au procès et quand elle t'a démolie. Mais est-ce que tu l'as vue s'envoyer des gosses ? T'as dit... »

Le serveur se penche avec ma boisson.

« OK. » Je suis irritable et ça se voit. « Trois fois »

Brooklyn se passe la langue dans le coin de la bouche. « Dis, Bride, est-ce qu'elle a abusé de toi également ? Tu peux me le dire. »

Bon Dieu. Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que je suis une lesbienne planquée ? Dans une boîte quasiment dirigée par des bis, des hétéros, des travelos, des gays et quiconque prend son look trop au sérieux. À quoi bon les placards, ces temps-ci ?

« Oh, ma vieille, sois pas idiote. » Je lui lance le regard que Sweetness affichait toujours quand je renversais la limonade ou que je trébuchais sur le tapis.

« OK, OK. » Elle agite la main : « Garçon, trésor, j'ai changé d'avis. Une Belvedere. Double. Des glaçons. »

Le garçon lui fait un clin d'œil. « Ça roule », dit-il, avec une insistance sur le *l* qui a dû lui valoir un numéro de téléphone prometteur dans le Dakota du Sud.

« Regarde-moi, ma fille. Réfléchis. Qu'est-ce qui t'a fait avoir tellement pitié d'elle ? Réellement, je veux dire.

— Je ne sais pas. » Je secoue la tête. « Je suppose que je voulais me sentir bien dans ma peau. Pas aussi remplaçable. Sofia Huxley - c'est son nom -, c'était tout ce à quoi je pouvais penser, quelqu'un qui apprécierait un... un geste amical qui ne l'engage à rien.

— Maintenant, je comprends. » Elle paraît soulagée et me fait un sourire.

« Ah bon ? Vraiment ?

— Absolument. Le type se barre, t'as l'impression d'être une bouse de vache, t'essaye de retrouver ton sex-appeal, mais c'est un fiasco, exact ?

— Exact. Plus ou moins. Je suppose.

— Donc on règle ça.

- Comment ? » S'il y a quelqu'un qui sait quoi faire, c'est Brooklyn. Elle dit toujours que, pour toucher le sol, il faut faire un choix : s'y allonger ou rebondir. « Comment on règle ça ? »
- Eh bien, pas sans bingo. » Elle est tout excitée.
- « Avec quoi, alors ? »
- Blingo ! s'écrie-t-elle.
- Vous avez appelé ? » demande le garçon.

Deux semaines plus tard, exactement comme promis, Brooklyn organise une fête : une soirée pour annoncer le lancement de la gamme et dont je suis la principale attraction, celle qui a inventé TOI, MA BELLE et contribué à créer toute l'effervescence autour de la marque. Le lieu est un hôtel de luxe, je pense. Non, un musée de gens qui se croient malins. Une foule entière attend, une limousine aussi. Ma coiffure, ma tenue et mon maquillage sont parfaits : des bijoux semblables à des diamants parsèment la dentelle blanche de ma robe, qui est moulante au-dessus des volants évasés à mes chevilles. Elle est transparente à certains endroits intéressants, mais opaque à d'autres : les mamelons et le triangle nu, bien en dessous de mon nombril.

Il ne reste plus qu'à choisir les boucles d'oreilles. J'ai égaré mes perles, donc je choisis des diamants à un carat. Modestes, rien de clinquant, rien qui détourne l'attention de ce que Jeri appelle ma palette café-noir-et-crème-fouettée. Une panthère dans la neige.

Bon Dieu. Qu'est-ce qui se passe ? Mes boucles d'oreilles. Elles ne veulent pas rentrer. La tige en platine n'arrête pas de glisser sur mon lobe. J'examine les boucles d'oreilles : rien qui cloche. Je regarde mes lobes de près et découvre que les minuscules trous ont disparu. C'est ridicule. J'ai les oreilles percées depuis l'âge de huit ans. Sweetness m'a offert des petits anneaux imitation or comme cadeau après mon témoignage contre le Monstre. Depuis, je n'ai jamais porté de clips. Jamais. Des perles d'oreilles, en général, au mépris des conseils de mon créateur de « personne totale », et parfois des diamants, comme aujourd'hui. Attendez. C'est impossible. Après toutes ces années, j'ai des lobes vierges, non marqués par l'aiguille, lisses comme des pouces de bébé ? C'est peut-être dû à la chirurgie esthétique ou aux effets secondaires des antibiotiques ? Mais ça, c'était il y a des semaines. Je tremble. J'ai besoin du blaireau mais je ne peux pas abîmer mon maquillage. Le téléphone sonne. Je sors le blaireau et caresse légèrement mon décolleté avec. J'en ai la tête qui tourne. Le téléphone continue de sonner. D'accord, pas de bijoux, pas de boucles d'oreilles. Je décroche le téléphone.

« Mademoiselle Bride, votre chauffeur est là. »

Si je fais semblant de dormir, peut-être qu'il va ficher le camp. Quel qu'il soit, je ne peux pas lui faire face pour papoter ou simuler le câlin qui suit les galipettes, surtout qu'elles ne m'ont laissé aucun souvenir. Il m'embrasse légèrement sur l'épaule, puis me touche les cheveux. Je murmure comme si je rêvais. Je souris, mais garde les yeux fermés. Il écarte les draps et va dans la salle de bains. Je tâte mes lobes en cachette. Lisses. Toujours lisses. À la soirée, on me complimente en permanence : comme tu es belle, comme tu es jolie, tellement sexy, tellement adorable, disent-ils tous, mais personne ne s'interroge sur l'absence de boucles d'oreilles. Je trouve ça bizarre, parce que tout au long des discours, de la remise du prix, du dîner, tout le temps qu'on danse, mes lobes lisses comme des pouces de bébé me tracassent au point que je n'arrive pas à me concentrer. Donc je prononce un discours de remerciements incohérent, je ris trop longtemps quand on raconte des blagues obscènes, je bafouille dans les conversations avec les collègues, je bois trois, quatre fois plus que ce que je peux supporter avec élégance. Je me fais une seule ligne, après quoi je flirte comme une lycéenne arrogante qui fait campagne pour être élue reine du bal de fin d'année, ce qui explique comment je le laisse entrer dans mon lit, quel qu'il soit. Je passe ma langue sur mes dents en espérant que ce film est à moi seule. Mon Dieu. Merci. Pas de menottes qui se balancent aux montants du lit.

Il a fini de se doucher et il m'appelle tout en remettant son smoking. Je ne réponds pas ; je ne regarde

pas ; je ne fais que ramener l'oreiller sur ma tête. Ça l'amuse et je l'entends qui glousse. J'écoute les bruits de cuisine au moment où il prépare du café. Non, pas du café : je sentirais l'odeur. Il verse quelque chose ; du jus d'orange, un cocktail de jus de légumes, du champagne éventé ? C'est tout ce qu'il y a dans le réfrigérateur. Un silence, puis des pas. Je t'en supplie, je t'en supplie, va-t'en. J'entends un petit coup sec sur la table de nuit, suivi du bruit de ma porte d'entrée qui s'ouvre, puis se referme. Quand je jette un coup d'œil de sous l'oreiller, je vois un papier plié en carré tout près du réveil. Numéro de téléphone. FABULEUX. Puis son nom. Soulagée, je me laisse retomber en arrière. Ce n'est pas un employé.

Je me précipite à la salle de bains et regarde dans la corbeille. Jésus, merci. Un préservatif usagé. Il y a des traces de vapeur sur la vitre de la douche près de l'armoire à pharmacie, dont le miroir limpide et étincelant me montre ce que j'ai vu hier soir : des lobes d'oreilles aussi chastes que le jour de ma naissance. C'est donc ça, la folie. Pas un comportement de toqué, mais le fait d'observer un changement brutal dans le monde que vous connaissiez auparavant. J'ai besoin du blaireau, du savon. Il n'y a pas un seul poil sous mon aisselle, mais j'y applique quand même de la mousse. Maintenant, l'autre. L'étalage de la mousse, le rasage, ça me calme, et je suis si contente que je me mets à penser à d'autres endroits qui pourraient avoir besoin de ce petit plaisir. Mes parties intimes, peut-être. Elles sont déjà glabres. Est-il trop risqué d'utiliser le rasoir en bas ? Risqué. Oui.

Une fois calmée, je retourne au lit et me glisse sous le drap. Quelques minutes plus tard, ma tête explose sous l'effet d'une douleur lancinante. Je me lève et trouve deux Vicodin à avaler. En attendant que les cachets agissent, il n'y a rien à faire, hormis laisser mes pensées se pourchasser, se traquer et se mordre entre elles.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Ma vie s'écroule. Je couche avec des hommes dont je ne connais pas le nom et ça ne me laisse aucun souvenir. Qu'est-ce qui se passe ? Je suis jeune, je réussis et je suis jolie. Vraiment jolie, Sweetness, un point c'est tout ! Alors pourquoi suis-je si malheureuse ? Parce qu'il m'a quittée ? J'ai ce pour quoi j'ai travaillé et je suis douée dans ce que je fais. Je suis fière de moi, vraiment, mais c'est le Vicodin et la gueule de bois qui me font sans cesse me souvenir de sales histoires du passé, dont je ne suis pas si fière. J'ai surmonté tout ça et j'ai tourné la page. Même Booker le croyait, pas vrai ? Je lui ai déballé ma vie, je lui ai tout raconté : chaque peur, chaque blessure, chaque réussite, aussi infimes soient-elles. Pendant que je lui parlais, certaines choses que j'avais enfouies remontaient, neuves comme si je les voyais pour la première fois : la chambre de Sweetness qui semblait toujours ne pas être éclairée. J'ouvre la fenêtre près de sa coiffeuse. Cette petite table est encombrée par ses accessoires de femme adulte : pince à épiler, boules de coton, la boîte ronde de poudre Lucky Lady, le flacon bleu d'eau de Cologne « Midnight in Paris », des épingles à cheveux dans une minuscule soucoupe, des mouchoirs en papier, des crayons à sourcils, du mascara Maybelline, du rouge à lèvres Tabou. Il est d'une couleur profonde et je l'essaye. Pas étonnant que je sois dans le secteur des cosmétiques. Ça devait être la description de tous ces accessoires sur la coiffeuse de Sweetness qui m'a fait raconter à Booker cette autre chose. Entièrement. Moi qui entendais des miaulements de chat par la fenêtre ouverte, combien ce chat semblait avoir mal, avoir peur, même. J'ai regardé. En bas, dans la zone délimitée par un mur et qui conduisait au sous-sol de l'immeuble, j'ai vu non pas un chat, mais un homme. Il était penché au-dessus des jambes courtes et potelées d'un enfant placé entre ses cuisses velues et blanches. Les menottes du petit garçon étaient des poings qui s'ouvraient et se refermaient. Ses sanglots étaient faibles, aigus et chargés de douleur. L'homme avait le pantalon baissé autour des chevilles. Je me suis penchée sur le rebord de la fenêtre et j'ai longuement regardé. L'homme avait les mêmes cheveux roux que M. Leigh, le propriétaire, mais je savais que ça ne pouvait pas être lui parce qu'il était sévère mais pas vicieux. Il exigeait que le loyer soit réglé en liquide avant midi le premier jour du mois et vous faisait payer des pénalités de retard si vous frappiez à sa porte cinq minutes après l'heure. Sweetness avait tellement peur de lui qu'elle veillait à ce que je lui remette l'argent dès que j'étais levée. Maintenant, je sais ce que j'ignorais à l'époque : que se confronter à M. Leigh signifiait devoir chercher un autre appartement. Et qu'il serait difficile de trouver un endroit dans un autre quartier sûr, à savoir mixte. Donc quand j'ai raconté à Sweetness ce que j'avais vu, elle était furieuse. Pas à l'idée d'un petit garçon en larmes, mais à l'idée que l'histoire s'ébruite. Ce n'étaient pas les poings minuscules ni les énormes cuisses velues qui l'intéressaient : ce qui l'intéressait, c'était de conserver notre appartement. Elle a dit :

« Tu n'en touches pas un mot. À qui que soit, tu m'entends, Lula ? Laisse tomber. Pas un seul mot. » Donc j'ai eu peur de lui raconter le reste : que même si je n'avais pas fait de bruit, que j'étais seulement penchée sur le rebord de la fenêtre à regarder, quelque chose avait fait lever la tête à cet homme. Et c'était M. Leigh. Il remontait la fermeture éclair de son pantalon pendant que le petit garçon restait allongé à gémir entre ses bottes. L'expression de son visage m'a effrayée, mais j'étais incapable de bouger. C'est à ce moment-là que je l'ai entendu crier : « Hé, salope de petite négresse ! Ferme cette fenêtre et fous le camp de là ! »

Quand j'en ai parlé à Booker, au début j'ai ri en faisant comme si tout cela n'était qu'une histoire idiote. Ensuite, j'ai senti mes yeux me brûler. Avant même que les larmes ne montent, il a pris ma tête dans le creux de son bras et enfoncé son menton dans mes cheveux.

« Tu n'en as jamais parlé à personne ? m'a-t-il demandé.

— Jamais. Seulement à toi.

— Maintenant, il y a cinq personnes qui savent. Le petit garçon, le pervers, ta mère, toi et maintenant moi. Cinq, c'est mieux que deux, mais ça devrait être cinq mille. »

Il a tourné mon visage vers le sien et m'a embrassée. « Ce petit garçon, tu l'as revu ? »

J'ai dit que je ne pensais pas, qu'il était par terre et que je n'avais pas pu voir son visage. « Tout ce que je sais, c'est que c'était un gamin blanc aux cheveux bruns. » Ensuite, en repensant à la façon dont ses petits doigts s'écartaient, puis se repliaient, se déployaient, puis se recroquevillaient, je n'ai pas pu m'empêcher de sangloter.

« Voyons, bébé, tu n'es pas responsable du mal que font les autres.

— Je sais, mais...

— Pas de "mais". Corrige ce que tu peux et tire les leçons du reste.

— Je ne sais pas toujours quoi corriger.

— Mais si. Réfléchis. Quels que soient nos efforts pour ignorer la vérité, l'esprit la reconnaît toujours et veut de la clarté. »

C'est l'une des meilleures conversations qu'on ait eues. J'éprouvais un tel soulagement. Non. Plus que ça. J'avais le sentiment d'être choyée, d'être en sécurité, d'être à quelqu'un.

Pas comme maintenant, pendant que je reste à me tortiller et me retourner entre les draps en coton les plus chers du monde. À avoir mal, à attendre qu'un autre Vicodin commence à agir, tout en me rongant les sangs dans ma superbe chambre à coucher, incapable d'arrêter des pensées effroyables. Vérité. Clarté. Et si c'était le propriétaire que mon index avait réellement désigné au tribunal ? Ce dont on accusait l'institutrice ressemblait un peu à ce qu'avait fait M. Leigh. Était-ce la pensée de M. Leigh que je montrais du doigt ? Sa cruauté ou l'insulte qu'il m'avait lancée ? J'avais six ans et je n'avais encore jamais entendu les mots « négresse » ni « salope », mais la haine et la répugnance qu'ils contenaient se passaient de définition. Exactement comme par la suite, à l'école, quand on me soufflait ou me criait d'autres insultes, aux définitions mystérieuses mais au sens limpide. Noiraude. Topsy2. Face de charbon. Sambo3. *Ooga booga*. Ils faisaient des bruits de primates et se grattaient les côtes en imitant les singes du zoo. Ils me traitaient comme un phénomène de foire, étrange, salissant comme de l'encre renversée sur du papier blanc. Je ne me plaignais pas à l'institutrice pour cette même raison qu'avait eue Sweetness de me mettre en garde au sujet de M. Leigh : je pouvais être temporairement exclue, voire renvoyée. Donc je laissais les injures et les brimades circuler dans mes veines comme du poison, comme des virus mortels, sans antibiotiques à ma disposition. Ce qui, en fait, était une bonne chose maintenant que j'y pense, parce que j'ai développé une immunité tellement forte que la seule victoire qu'il me fallait remporter, c'était de ne plus être une « petite négresse ». Je suis devenue une beauté profondément ténébreuse qui n'a pas besoin de Botox pour avoir des lèvres faites pour être embrassées, ni de cures de bronzage pour dissimuler une pâleur de mort. Et je n'ai pas besoin de silicone dans le derrière. J'ai vendu mon élégante noirceur à tous ces fantômes de mon enfance et maintenant ils me la payent. Je dois admettre que forcer ces bourreaux – les vrais et d'autres comme eux – à baver d'envie quand ils me voient, c'est plus qu'une revanche. C'est la gloire.

On est lundi ou mardi aujourd'hui ? En tout cas, je passe mon temps à me lever et me recoucher depuis deux jours. J'ai cessé de m'inquiéter au sujet de mes lobes ; je peux toujours me les refaire percer. Brooklyn téléphone pour me tenir au courant de ce qui se passe au bureau. J'ai demandé et obtenu une prolongation de mon congé. Elle « fait office » de directrice régionale, maintenant. C'est bon pour elle. Elle le mérite, rien que pour m'avoir sortie de la catastrophe à Decagon, s'être occupée de moi pendant plusieurs jours, avoir fait en sorte qu'on me ramène ma Jaguar, avoir embauché une équipe de nettoyage, choisi le chirurgien esthétique. Elle a même congédié Rose, ma femme de ménage, à ma place quand je ne pouvais plus la voir en peinture : énorme, avec des seins comme des melons et des fesses comme des pastèques. Je n'aurais pas pu guérir sans Brooklyn. N'empêche que ses coups de fil sont de plus en plus rares.

1.

Charles Manson, criminel américain dont la victime la plus célèbre est Sharon Tate, est aussi connu pour ses abus sexuels sur les membres de sa « Famille », communauté sectaire qu'il avait fondée dans les années 1960.

2.

Toute jeune esclave noire, dans le roman de Harriet Beecher Stowe, *La Case de l'oncle Tom* (1852).

3.

Héros du livre pour enfants écrit par Helen Brodie Bannerman, *Sambo le petit Noir* (1889).

Brooklyn

J'ai cru que c'était un prédateur sexuel. Peu m'importe à quel point se déchaîne une foule qui danse ; ça ne se fait pas d'attraper quelqu'un comme ça par derrière, à moins que vous le connaissiez. Mais elle, ça ne la dérangeait pas du tout. Elle l'a laissé la serrer, se frotter contre elle sans rien savoir de lui, et elle ne sait toujours rien. Moi, si. Je l'ai vu avec une bande de losers en haillons à l'entrée du métro. En train de faire la manche, nom de Dieu. Et une fois, je suis quasiment sûre de l'avoir vu affalé sur les marches de la bibliothèque, à faire semblant de lire un bouquin pour que les flics ne lui disent pas de circuler. Une autre fois, je l'ai vu assis à la table d'une cafétéria, qui écrivait dans un carnet en essayant d'avoir l'air sérieux, comme s'il avait quelque chose d'important à faire. C'est sûrement lui que j'ai vu errer dans des quartiers éloignés de l'appartement de Bride. Qu'est-ce qu'il fabriquait là-bas ? Il fréquentait une autre femme ? Bride ne parlait jamais de ce qu'il faisait, de son travail, s'il en avait un. Elle disait qu'elle aimait ce mystère. Menteuse. C'était le sexe, qu'elle aimait. Elle y était accro et croyez-moi, je m'y connais. Pour une raison quelconque, elle était différente quand on était tous les trois ensemble. Pleine d'assurance, pas autant en manque d'affection ni à solliciter des louanges sans arrêt et de manière flagrante. En sa compagnie, elle scintillait, mais plutôt discrètement. Je ne sais pas. Oui, il était franchement bel homme. Et alors ? Qu'est-ce qu'il proposait à part le rut entre les draps ? Il n'avait pas un rond.

J'aurais pu la prévenir. Je ne suis pas du tout surprise qu'il l'ait larguée comme un putois large une odeur. Si elle avait su ce que je savais, elle l'aurait fichu dehors. Un jour, rien que pour m'amuser, j'ai flirté avec lui, j'ai tenté de le séduire. Dans sa chambre à elle, attention. J'apportais quelque chose à Bride, des maquettes d'emballage. J'ai sa clé, donc j'ai tout bonnement ouvert et poussé la porte. Quand je l'ai appelée, c'est lui qui a répondu en disant : « Elle n'est pas là. » Je suis allée dans sa chambre : il y était, allongé dans son lit, en train de lire. Nu également, sous un drap qui lui arrivait à la taille. Sur un coup de tête, et c'était vraiment un coup de tête, j'ai laissé tomber le paquet, j'ai envoyé valser mes chaussures et ensuite, comme dans un film porno, le reste de mes fringues a suivi lentement. Il m'observait de près pendant que je me déshabillais, mais sans dire un mot, donc je savais qu'il voulait que je reste. Je ne porte jamais de dessous, donc quand j'ai baissé la fermeture de mon jean et que je l'ai balancé d'un coup de pied, je suis juste restée debout, nue comme un nouveau-né. Il s'est contenté de regarder fixement, mais seulement ma figure, et si

intensément que j'ai cligné des yeux. Je me suis touché les cheveux et puis je l'ai rejoint : je me suis glissée entre les draps ; j'ai passé mon bras autour de son torse, où j'ai déposé des petits baisers. Il a rangé son livre.

Entre deux baisers, j'ai murmuré : « Ne veux-tu pas une autre fleur dans ton jardin ? »

Il a dit : « Es-tu sûre de savoir ce qui fait pousser un jardin ? »

— Évidemment. La tendresse.

— Et le fumier », il a répondu.

Je me suis redressée sur les coudes et je l'ai bien regardé. Salaud. Il ne souriait pas, mais il ne me repoussait pas non plus. J'ai bondi du lit et j'ai ramassé mes fringues aussi vite que possible. Il ne m'a même pas regardée me rhabiller, ce trou du cul. Il s'est remis à lire son bouquin. Si j'avais voulu, j'aurais pu le forcer à me faire l'amour. J'aurais vraiment pu. Je n'aurais probablement pas dû m'y prendre de manière aussi brutale. Peut-être que si j'avais un peu mis la pédale douce, si j'avais ralenti. Évité de m'emballer.

Bref, quoi qu'il en soit, Bride ne sait rien de son amoureux d'antan. Mais moi, si.

Bride

Je n'y comprends rien. Qui est-il, bon sang ? Son sac de marin, que je suis bien décidée à mettre aux ordures comme l'autre, est lui aussi bourré de livres, un en allemand, deux recueils de poésie, un bouquin écrit par un dénommé Hass et des livres de poche d'autres auteurs dont je n'ai jamais entendu parler.

Bon Dieu. Je croyais le connaître. Je sais qu'il a des diplômes d'une université quelconque. Il possède des T-shirts qui le disent, mais je ne pensais jamais à cette partie de sa vie parce que l'important, dans notre relation, hormis nos galipettes et sa compréhension totale de ma personne, c'était qu'on s'amusait : on dansait dans des clubs, sous le regard envieux d'autres couples, on faisait des promenades en bateau avec des amis, on traînait sur la plage. La découverte de ces livres prouve à quel point j'en sais peu sur lui, qu'il était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui croyait des choses dont il ne parlait jamais. Certes, nos conversations tournaient surtout autour de moi, mais ce n'étaient pas les échanges sarcastiques et truffés de plaisanteries que j'avais généralement avec d'autres hommes. Pour eux, tout ce qui n'était pas mon badinage ou leurs déclarations catégoriques entraînait des désaccords, des disputes, des ruptures. Je n'aurais jamais pu leur décrire mon enfance comme je l'ai décrite à Booker. Enfin il y avait des fois où il me parlait longuement, mais rien de ce qu'il disait n'était intime : ça ressemblait plus à un cours. Un jour qu'on était au bord de la mer, étendus sur des chaises longues, il s'est mis à me parler de l'histoire de l'eau en Californie. Un peu ennuyeux, oui, et ça m'intéressait plus ou moins. N'empêche que je me suis endormie.

Je n'ai aucune idée de ce qui l'occupait quand j'étais au bureau et je n'ai jamais posé la question. Je croyais qu'il m'aimait bien surtout parce que jamais je n'investiguais, ne le harcelais ni ne l'interrogeais sur son passé. Je lui laissais sa vie privée. Je pensais que ça montrait à quel point je lui faisais confiance, que c'était lui qui m'attirait et non ce qu'il faisait. Toutes les filles que je connais présentent leur petit ami en disant qu'il est avocat, artiste, propriétaire de night-club, courtier ou autre. C'est le métier et non le bonhomme que la copine adore. « Bride, viens faire la connaissance de Steve. Il est avocat chez... » « Je sors avec ce producteur fabuleux... » « Joey est directeur financier chez... » « Mon petit ami a décroché un rôle dans telle émission de télé... »

Je n'aurais pas dû. Lui faire confiance, j'entends. Je lui ai ouvert mon cœur ; lui, il ne me disait rien de sa personne. Je causais ; il écoutait. Ensuite, il s'est tiré, il est parti sans un mot. En me ridiculisant, en me laissant tomber comme Sofia Huxley. Ni lui ni moi n'avions parlé mariage, mais je croyais vraiment avoir trouvé le bon mec. « T'es pas la femme » est bien la dernière chose que je m'attendais à entendre.

Des jours, des semaines de courrier emplissent la corbeille sur la table près de ma porte. Après avoir cherché quelque chose à grignoter dans le réfrigérateur, je décide d'examiner la pile : je balance les demandes d'argent en provenance de toutes les associations caritatives du monde, les promesses de cadeaux de la part de banques, de magasins, d'entreprises en faillite. Il n'y a que deux lettres au tarif prioritaire. L'une est de Sweetness. « Salut ma chérie », puis des histoires sur les conseils de ses médecins avant l'allusion habituelle pour me demander de l'argent. L'autre est adressée à Booker Starbern par Salvatore Ponti, 17^e rue. Je déchire l'enveloppe et découvre une facture de rappel. Soixante-huit dollars d'arriéré. Je ne sais pas si je dois jeter cette facture ou aller voir ce qu'a fait M. Ponti pour soixante-huit dollars. Avant que j'aie le temps de me décider, le téléphone sonne.

« Alors, c'était comment ? Hier soir. Génial, hein ? T'as été épatante, comme d'habitude. » Brooklyn sirote bruyamment quelque chose entre deux mots. Un breuvage sans calories, énergisant, bon pour le régime, aux arômes artificiels, crémeux et plein de colorants. « Il était pas fantastique, l'after ? »

— Ouais, réponds-je.

— T'as pas l'air sûr. Le type avec qui t'es partie, en fin de compte, c'était M. Rogers ou Superman ? C'est qui, d'ailleurs ? »

Je vais à ma table de nuit et regarde le mot une nouvelle fois. « Phil quelque chose.

— Il était comment ? Moi, je suis allée chez Rocco avec Billy et on a...

— Brooklyn, il faut que je m'en aille d'ici. Quelque part, loin.

— Quoi ? Tu veux dire maintenant ?

— On n'avait pas parlé d'une croisière quelque part ? » Ma voix est gémissante, je sais.

« Si, bien sûr, mais une fois que TOI, MA BELLE commencera à être mis en vente. Les pochettes d'échantillons gratuits sont arrivées et les gars de la pub ont plusieurs idées vraiment super pour... »

Elle continue à déblatérer jusqu'à ce que je l'interrompe. « Écoute, je te rappelle plus tard. J'ai un peu la gueule de bois.

— Sans blague. » Brooklyn pouffe de rire.

Quand je raccroche, j'ai déjà décidé d'aller jeter un œil chez M. Ponti.

Sofia

Il m'est interdit de me trouver à proximité d'enfants. Mon premier métier après ma libération conditionnelle, c'était aide à domicile. Ça m'allait parce que la dame dont je m'occupais était gentille. Reconnaisante, même, pour mes services. Et puis j'aimais bien être à l'écart du bruit et de la foule. Decagon, c'est bruyant, bourré de femmes maltraitées et de gardiennes qui ne rigolent pas. Pendant ma première semaine à Brookhaven, avant d'être transférée à Decagon, j'ai vu une détenue prendre un coup de ceinture à l'arrière de la tête juste parce qu'elle avait renversé son assiette de nourriture par terre. La gardienne l'a fait se mettre à quatre pattes et manger. Elle a essayé, mais elle a commencé à vomir, donc on l'a emmenée à l'infirmerie. La nourriture n'était pas si mauvaise : flan au maïs et pâté de jambon. Je crois qu'elle souffrait probablement de la grippe ou autre. Decagon, c'est mieux que Brookhaven, où ils adoraient nous faire subir des fouilles au corps à chaque sortie et à chaque entrée, ou juste parce que. Mais pourtant, au deuxième endroit, il y avait toujours un drame entre gardiennes et prisonnières, et quand il n'y en avait pas, quand on vaquait à nos travaux, le bruit, les disputes, les bagarres, les rires, les cris n'en finissaient jamais. Même l'extinction des feux ne faisait que les atténuer, réduire les rugissements à des aboiements. Du moins, je le croyais. Ce que j'aimais surtout dans le métier d'aide à domicile, c'était le calme. Mais au bout d'un mois, j'ai dû démissionner parce que les petits-enfants de ma patiente lui rendaient visite le week-end. Mon contrôleur judiciaire m'a trouvé quelque chose d'analogue, mais sans enfants : une maison de retraite qui ne s'appelait pas un hospice, mais voilà pour l'essentiel ce que c'était. Au début, ça ne me

plaisait pas d'être avec autant de gens dans un autre établissement, surtout des gens à qui il fallait que je rende des comptes. Mais je m'y suis faite, puisque mes supérieurs ne me menaçaient pas, même s'ils portaient un uniforme. Tout ce qui avait l'air ou faisait l'effet d'une prison me conférait une attitude négative.

D'une manière ou d'une autre, j'ai survécu à ces quinze ans. Sans les parties de basket-ball le week-end et Julie, ma compagne de cellule et unique amie, je me demande si j'y serais arrivée. Pendant les deux premières années, comme nous étions condamnées pour mauvais traitements infligés à des enfants, on nous évitait toutes les deux à la cafétéria. On nous injurait et on nous crachait dessus, et de temps en temps les gardiennes chamboulaient notre cellule. Au bout d'un moment, pour l'essentiel, elles nous ont oubliées. On était tout en bas de la pile d'assassins, d'incendiaires, de dealers, de malades mentaux et de révolutionnaires lanceurs de bombes. Faire du mal à des petits enfants, c'était l'idée qu'ils avaient du dernier des derniers ; ce qui est à mourir de rire, puisque les dealers se moquaient bien de savoir qui ils empoisonnaient ou son âge, et que les incendiaires ne séparaient pas les enfants des familles chez qui ils mettaient le feu. Quant aux lanceurs de bombes, ils ne sont pas sélectifs ni réputés pour leur précision. Si quiconque doutait de leur haine envers Julie et moi, il lui suffisait de remarquer combien leur amour des enfants s'affichait partout : les murs des cellules étaient couverts de photos de bébés et de gamins. Le gamin de n'importe qui faisait l'affaire.

Julie purgeait une peine pour avoir étouffé sa fille handicapée. La photographie de la petite était affichée au mur au-dessus de son lit. Molly. Grosse tête, bouche molle, les yeux bleus les plus ravissants du monde. Julie parlait tout bas à la photo de Molly le soir ou dès qu'elle pouvait. Pas pour demander pardon, mais pour lui raconter des histoires d'enfants mortes ; des contes de fées, surtout, qui parlaient tous de princesses. Je ne le lui ai jamais dit, mais moi aussi j'aimais bien ces histoires : elles m'aidaient à m'endormir. On travaillait dans l'atelier de couture, à fabriquer des uniformes pour une entreprise médicale qui nous payait douze *cents* de l'heure. Quand mes doigts sont devenus trop raides pour faire fonctionner la machine correctement, on m'a transférée à la cuisine, où je renversais toute la nourriture que je ne laissais pas brûler, donc on m'a renvoyée aux machines à coudre. Mais Julie n'était plus là. Elle était à l'infirmerie après avoir tenté de se pendre. Elle ne savait pas comment faire. Quelques-unes des détenues les plus cruelles avaient proposé de lui montrer. Quand elle s'est retrouvée à l'air libre, elle n'était plus la même : silencieuse, triste et pas de très bonne compagnie. J'imagine que c'est à cause du viol en réunion par quatre femmes, puis, plus tard, de l'asservissement amoureux dans lequel elle s'est retrouvée avec l'une des femmes d'un certain âge : une matrone du nom de Lover¹ que personne ne traitait à la légère. Moi, personne, gardiennes ou détenues, ne m'aimait assez pour vouloir plus que tirer un coup à l'occasion. J'étais une bagarreuse, et trop grande, j'imagine, presque une géante dans cet endroit. Très bien, me disais-je, moins y a de baston et mieux ça vaut.

Durant toutes ces années, j'ai reçu exactement deux lettres de Jack, mon mari. La première était une lettre affectueuse au début et qui virait à des plaintes du genre : « Ici, on me [mot censuré]. » Tabasse ? Viole ? Torture ? Quel autre mot le censeur du courrier de la prison aurait-il refusé ? La seconde lettre commençait par : « Mais qu'est-ce que tu croyais, salope ? » Pas de mot censuré ici. Je n'ai pas répondu. Mes parents m'envoyaient des colis à Noël et pour mon anniversaire : des barres nutritives sucrées, des tampons, des brochures religieuses et des chaussettes. Mais jamais ils n'écrivaient, n'appelaient ni ne me rendaient visite. Je n'étais pas surprise. Ils avaient toujours été difficiles à satisfaire. La Bible familiale était placée sur un pupitre juste à côté du piano, où ma mère jouait des hymnes après dîner. Ils ne l'ont jamais dit, mais je soupçonne qu'ils étaient contents d'être débarrassés de moi. Dans leur monde de Dieu et du Diable, aucun innocent n'est condamné à la prison.

Je faisais surtout ce qu'on me disait. Et je lisais beaucoup. Voilà une chose que Decagon avait de bien : sa bibliothèque. Puisque les vraies bibliothèques publiques n'ont plus besoin de livres ou n'en veulent plus, elles les envoient aux prisons et aux asiles de vieillards. Dans la maison où vivait ma famille, tout ce qui n'était pas la Bible ou des tracts religieux était banni. En tant qu'institutrice, je me croyais cultivée, même si, à l'université, quand je me préparais à l'enseignement, on n'exigeait pas que je lise de littérature. Avant d'être en prison, je n'avais jamais lu l'*Odyssée* ni Jane Austin. Rien de tout cela ne m'a appris grand-chose, mais le fait de me concentrer sur des évasions, des

tromperies et sur qui épouserait qui était une distraction bienvenue.

Dans le taxi, le jour de ma libération conditionnelle, j'avais l'impression d'être une petite gosse qui voyait le monde pour la première fois : des maisons entourées d'une herbe si verte que j'en avais mal aux yeux. Les fleurs avaient l'air d'être peintes, parce que je ne me souvenais pas de roses ayant cette nuance lavande, ni de tournesols à l'éclat aussi aveuglant. Tout paraissait non seulement remodelé, mais flambant neuf. Quand j'ai baissé la vitre pour humer l'air frais, le vent s'est précipité dans mes cheveux ; il les rejetait en arrière et sur le côté. C'est à ce moment-là que j'ai su que j'étais libre. Le vent. Le vent qui touchait, caressait, embrassait mes cheveux.

Le même jour, l'une des élèves qui avaient témoigné contre moi - tous sont adultes, maintenant - a frappé à la porte. J'étais dans une chambre de motel sordide et n'avais qu'une envie : manger et dormir en solitaire, pour une fois. Pas de disputes mesquines ni de râles de gens qui baisent, de sanglots bruyants ni de ronflements en provenance de cellules voisines. Je ne crois pas que beaucoup de gens apprécient le silence ni ne se rendent compte que c'est ce qui se rapproche le plus de la musique. Il y en a certains que le calme rend nerveux ou fait se sentir trop seuls. Après quinze ans de bruit, j'avais faim de silence plus que de nourriture. Donc j'ai tout avalé, tout dégoûté et j'étais pile sur le point de jouir d'une profonde solitude quand j'ai entendu cogner à la porte.

Je ne savais pas qui c'était, même si ses yeux avaient quelque chose qui semblait familier. Dans un autre monde, sa peau noire aurait été remarquable, mais pour moi qui avais vécu toutes ces années à Decagon, elle ne l'était pas. Après avoir porté d'affreux souliers plats pendant quinze ans, ses chaussures à la mode m'intéressaient davantage : alligator ou peau de serpent, bouts pointus et talons tellement hauts qu'on aurait dit les échasses des clowns de cirque. Elle s'adressait à moi comme si on avait été amies, mais je ne savais pas de quoi elle parlait ni ce qu'elle voulait, jusqu'à ce qu'elle me balance de l'argent. C'était l'une des élèves qui avaient témoigné contre moi, l'une de ceux qui avaient contribué à me tuer, à emporter ma vie. Comment pouvait-elle s'imaginer que de l'argent liquide effacerait quinze ans d'une vie identique à la mort ? J'ai eu un passage à vide. Mes poings ont pris le dessus pendant que je croyais combattre le Diable. Exactement celui dont ma mère parlait tout le temps : séduisant, mais mauvais. Dès que je l'ai flanquée dehors et que je me suis débarrassée de sa panoplie de Satan, je me suis roulée en boule sur le lit et j'ai attendu la police. Attendu, attendu. Aucun policier n'est venu. S'ils avaient défoncé la porte, ils auraient vu une femme brisée, au bout du compte, après être restée forte pendant quinze ans. Pour la première fois après toutes ces années, j'ai pleuré. Pleuré, pleuré, pleuré jusqu'à ce que je m'endorme. Quand je me suis réveillée, je me suis rappelé que la liberté n'est jamais gratuite. Il faut lutter pour l'obtenir. Travailler pour l'obtenir et s'assurer qu'on est capable d'en faire usage.

Maintenant que j'y pense, cette jeune Noire m'a vraiment rendu service. Pas le service imbécile qu'elle avait en tête, pas l'argent qu'elle proposait, mais le don qu'aucune de nous deux n'avait envisagé : la délivrance des larmes non versées pendant quinze ans. Fini, le refoulement. Fini, la crasse. Maintenant, je suis propre et capable.

1.

Nom qui signifie « amant » ou « amoureux ».

2^E PARTIE

Mieux valait prendre un taxi, parce que garer une Jaguar dans ce quartier-là était aussi crétin que risqué. Bride était étonnée que Booker ait fréquenté cette partie de la ville. Pourquoi ici ? se demanda-t-elle. Il existait des magasins de musique dans des quartiers paisibles, des endroits où l'on ne trouvait pas d'hommes tatoués ni de jeunes filles habillées comme des goules blottis au coin des rues ou accroupis sur les trottoirs.

Une fois que le chauffeur se fut arrêté à l'adresse qu'elle lui avait fournie, et après qu'il lui eut dit : « Désolé, ma petite dame, j'ai peur de rester ici à vous attendre », Bride se dirigea rapidement vers la porte du Palais du Crédit et des Réparations de Salvatore Ponti. À l'intérieur, il était évident que

le mot « Palais » n'était pas tant une erreur qu'une aberration. Dans des vitrines poussiéreuses se serraient rangée sur rangée de bijoux et de montres. Un homme, beau comme peuvent l'être les hommes d'un certain âge, longea le comptoir pour aller à sa rencontre. De son regard de bijoutier, il balaya tout ce qu'il pouvait percevoir de sa cliente.

« Monsieur Ponti ?

— Appelez-moi Sally, ma mignonne. Qu'est-ce que pour vous j'peux faire ? »

Bride agita l'avis de retard, puis expliqua qu'elle était venue régler la facture et reprendre ce qui avait été réparé. Sally examina l'avis. « Ah oui, dit-il. Anneau du pouce. Embouchure. Ils sont revenus. Suivez-moi. »

Ensemble, ils pénétrèrent dans une arrière-boutique aux murs de laquelle étaient suspendus des guitares et des cuivres, et où toutes sortes de pièces en métal recouvraient une table protégée par une nappe. L'homme qui travaillait là leva les yeux de sa loupe afin d'examiner Bride, puis l'avis de retard. Il alla jusqu'à un placard et en sortit une trompette enveloppée d'un tissu pourpre.

« Il n'a pas mentionné l'anneau du petit doigt, dit le réparateur, mais je lui en ai donné un quand même. Un client difficile, vraiment difficile. »

Bride prit la trompette en se disant qu'elle ne savait même pas que Booker en possédait une, ni qu'il en jouait. Si cela l'avait intéressée, elle aurait su que c'était ce qui avait créé le petit creux sombre dans sa lèvre supérieure. Elle remit à Sally la somme due.

« Gentil, pourtant, et futé pour un gars de la campagne, dit le réparateur.

— Gars de la campagne ? demanda Bride en fronçant les sourcils. Il n'est pas de la campagne. Il habite ici.

— Ah ouais ? Il m'a dit qu'il venait d'un patelin situé au nord, rétorqua Sally.

— Whiskey, dit le réparateur.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Bride.

— Rigolo, hein ? Qui pourrait oublier une ville du nom de Whiskey ? Personne, voilà. »

Les deux hommes se mirent à pouffer de rire et commencèrent à énumérer d'autres noms de villes mémorables : Intercourse, Pennsylvanie ; No Name, Colorado ; Hell, Michigan ; Elephant Butte, Nouveau-Mexique ; Pig, Kentucky ; Tightwad, Missouri¹. Pour finir, épuisés par leur amusement à tous les deux, ils tournèrent de nouveau leur attention vers la cliente.

« Écoutez-moi bien, dit Sally. Il nous a donné une autre adresse. De réexpédition. » Il feuilleta son fichier rotatif. « Ah. Quelqu'un du nom d'Olive. Q. Olive. Whiskey, Californie.

— Pas d'indication de rue ?

— Voyons, ma jolie. Qui dit qu'ils ont des rues dans une ville qui s'appelle Whiskey ? » Sally prenait plaisir à entretenir la plaisanterie, en plus de retenir cette jolie Noire dans son magasin. « Des pistes de cerfs, peut-être », ajouta-t-il.

Bride quitta rapidement la boutique, mais s'aperçut tout aussi rapidement qu'aucun taxi ne circulait dans les parages. Elle fut contrainte de revenir sur ses pas et de demander à Sally d'en appeler un pour elle.

1.

Noms qui signifient respectivement « Rapports (sexuels) », « Pas de nom », « Enfer », « Butte de l'éléphant » (mais surtout, à l'oreille, « Cul d'éléphant »), « Cochon » et « Grippe-sou ».

Je devrais être triste. Papa a appelé mon responsable judiciaire pour dire que Maman était morte. J'ai demandé une avance pour m'acheter un billet d'avion afin d'aller aux obsèques, en supposant que mon contrôleur judiciaire m'y autoriserait. Je me rappelle les moindres détails de l'église dans laquelle les obsèques devraient avoir lieu. Les porte-bible en bois au dos des prie-Dieu, la lumière verdâtre qui filtrait par la fenêtre derrière la tête du révérend Walker. Et puis l'odeur : parfum, tabac et quelque chose d'autre. La piété, peut-être. Propre, droite et très bonne pour vous, comme le coin salle à manger de la maison de Maman. Le papier peint bleu et blanc que j'ai fini par mieux connaître que mon propre visage. Des roses, des lilas, des clématites de toutes les nuances de bleu sur un fond blanc comme neige. C'est là que je restais debout, parfois pendant deux heures : une remontrance silencieuse, une punition pour quelque chose dont je ne me souviens pas aujourd'hui ou dont je ne me souvenais pas même à l'époque. J'avais mouillé mes sous-vêtements ? J'avais joué à la « lutte » avec le fils d'un voisin ? J'étais impatiente de partir de chez ma mère et d'épouser le premier qui me demanderait en mariage. Deux ans avec lui, c'était la même chose : obéissance, silence, un coin bleu et blanc plus grand. Mon seul plaisir, c'était d'enseigner.

Je dois avouer, tout de même, que les règles imposées par ma mère et sa discipline stricte m'ont aidée à survivre à Decagon. Jusqu'au jour de mon élargissement, j'entends, quand j'ai explosé. Vraiment explosé. J'ai tabassé cette Noire qui avait témoigné contre moi. Le fait de la battre, de lui flanquer des coups de pied et des coups de poing m'a plus libérée que le placement en conditionnelle. J'avais l'impression de lacérer du papier peint bleu et blanc, de rendre des gifles et de chasser de ma vie le diable que Maman connaissait si bien.

Je me demande ce qui lui est arrivé. Pourquoi elle n'a pas appelé la police. Ses yeux, pétrifiés de peur, m'ont enchantée à ce moment-là. Le lendemain matin, le visage bouffi après des heures passées à sangloter, j'ai ouvert la porte. Il y avait de minces filets de sang sur le trottoir et une perle d'oreille à côté. Peut-être qu'elle lui appartenait, peut-être que non. En tout cas, je l'ai gardée. Elle est toujours dans mon porte-monnaie, comme quoi ? Un genre de souvenir ? Quand je m'occupe de mes patients – que je leur remets leur dentier dans la bouche, leur frictionne le derrière et les cuisses pour limiter les escarres, ou quand je passe une éponge sur leur peau qui fait comme de la dentelle, avant de la lotionner –, dans mon esprit, je remets sur pied la jeune Noire, je la guéris, je la remercie. Pour cette délivrance.

Désolée, Maman.

Le soleil et la lune se partageaient l'horizon dans une amitié distante, aucun n'étant décontenancé par l'autre. Bride ne remarquait pas la lumière, l'air de carnaval qu'elle donnait au ciel. Le blaireau et le rasoir étaient rangés dans l'étui de la trompette, lui-même déposé dans le coffre. Elle songea à l'ensemble, jusqu'à ce qu'elle soit distraite par la musique que diffusait la radio de la Jaguar. Nina Simone, trop agressive, lui faisait penser à autre chose qu'à soi-même. Bride passa à du jazz léger, davantage en harmonie avec l'intérieur en cuir de la voiture et qui constituait aussi un fond sonore apaisant à l'inquiétude qu'il lui fallait réprimer. Elle n'avait jamais rien fait d'aussi imprudent. La raison de cette poursuite n'était pas l'amour, elle le savait : c'était plus la blessure que la colère qui la poussait à se rendre en territoire inconnu afin de découvrir où se trouvait la seule personne à qui elle avait jadis fait confiance, qui l'avait fait se sentir en sécurité, colonisée, d'une certaine façon. Sans Booker, le monde était plus que déroutant : superficiel, froid, délibérément hostile. Comme l'ambiance qui régnait dans la maison de sa mère, où elle ne savait jamais ce qu'il fallait faire ou dire, ni se rappeler quelles étaient les règles. Laisser la cuiller dans le bol de céréales ou la poser à côté du bol ; attacher ses lacets en faisant une boucle ou un double nœud ; faire un revers à ses socquettes ou les remonter jusqu'au mollet ? Quelles étaient les règles et quand changeaient-elles ? Lorsqu'elle souilla le drap de son premier sang menstruel, Sweetness lui donna une gifle, puis la fit entrer dans une bassine d'eau froide. Le choc fut adouci par la satisfaction d'être touchée, manipulée par une mère qui évitait le contact physique chaque fois que c'était possible.

Comment avait-il pu ? Pourquoi l'aurait-il laissée privée de tout confort, de toute sécurité affective ? Oui, sa réaction précipitée à ce départ était idiote, stupide. Comme les sarcasmes d'une gamine de

primaire qui n'avait aucune idée de la vie.

Il faisait partie de la douleur – ce n'était pas un sauveur du tout – et, à présent, elle voyait son existence sens dessus dessous à cause de lui. Les fragments qu'elle en avait recollés : le charme personnel, le contrôle dans un métier passionnant, voire créatif, la liberté sexuelle et, surtout, un bouclier qui la protégeait de tout sentiment par trop intense, que ce soit la rage, l'embarras ou l'amour. Sa réaction à l'agression physique n'avait pas été moins lâche que celle qu'elle avait eue face à une rupture soudaine et inexpliquée. La première avait engendré des larmes ; la seconde, un « Ouais, et alors ? » désinvolte. Être rouée de coups par Sofia, c'était comme être giflée par Sweetness, sans le plaisir d'être touchée. Ces deux réactions confirmaient son incapacité en présence d'une cruauté déconcertante.

Trop faible, trop effrayée pour tenir tête à Sweetness, au propriétaire ou à Sofia Huxley, il ne lui restait plus rien à faire au monde hormis se défendre elle-même, pour finir, et affronter le premier homme à qui elle avait ouvert son cœur sans savoir qu'il se moquait d'elle. Mais cela nécessiterait du courage, chose que, puisqu'elle réussissait dans son métier, elle croyait posséder en abondance. Ça et une beauté exotique.

D'après les employés de Sally, il venait d'un endroit dénommé Whiskey. Peut-être qu'il y était retourné. Peut-être que non. Il pouvait vivre chez Mlle Q. Olive, une autre femme dont il ne voulait pas, ou peut-être avait-il poursuivi sa route. Dans tous les cas, Bride retrouverait sa trace, le forcerait à expliquer pourquoi elle n'avait pas mérité un meilleur traitement de sa part et, ensuite, qu'entendait-il par « pas la femme » ? Qui ? Cette femme ici présente ? Celle qui roulait en Jaguar, vêtue d'une robe en cachemire blanc nacré et de bottes en fourrure de lapin brossée couleur de lune ? La belle femme, d'après quiconque avait deux yeux, qui dirigeait un département majeur dans une compagnie valant des milliards de dollars ? Celle qui imaginait déjà des lignes de produits plus nouvelles ; pour les cils, par exemple. En plus des seins, toutes les femmes (du genre qu'il aimait ou non) voulaient des cils plus longs et plus épais. Une femme pouvait être fine comme un cobra et s'affamer, mais pour peu qu'elle ait des nibards comme des pamplemousses et des yeux de raton laveur, elle était folle de joie. Parfait. Elle s'y mettrait tout de suite après ce voyage.

L'autoroute devenait de moins en moins encombrée à mesure que Bride se dirigeait vers l'est, puis vers le nord. Elle imaginait que, bientôt, la voie serait bordée de forêts qui la regarderaient, comme les arbres le faisaient toujours. Dans quelques heures, elle serait dans la région des vallées du nord : chantiers d'exploitation forestière, des hameaux pas plus vieux qu'elle, des routes en terre battue aussi vieilles que les douze tribus d'Israël. Tant qu'elle était sur une autoroute, elle décida de chercher un restaurant, de manger et de se rafraîchir avant de s'engager dans un territoire trop dépouillé pour offrir du confort. Une série de signes sur un unique panneau vantait une marque d'essence, quatre de nourriture et deux de logements. Cinq kilomètres plus loin, Bride quitta l'autoroute et prit un virage en direction de l'oasis. Le restaurant qu'elle choisit était impeccable et vide. L'odeur de bière et de tabac n'était pas récente, le drapeau de la Confédération mis sous cadre et dans lequel se nichait le drapeau américain officiel ne l'était pas non plus.

« Oui ? » La serveuse avait des yeux immenses et vagabonds. Bride avait l'habitude de ce regard, ainsi que de la bouche ouverte qui l'accompagnait. Il lui rappelait l'accueil qu'elle avait reçu lors de ses premiers jours d'école. Un choc, comme si elle avait eu trois yeux.

« Je peux avoir une omelette blanche, sans fromage ? »

— Blanche ? Vous voulez dire sans œufs ?

— Non. Sans jaunes. »

Bride mangea autant qu'elle put de cette version rustique d'une nourriture digeste, puis demanda où étaient les toilettes. Elle laissa un billet de cinq dollars sur le comptoir, au cas où la serveuse penserait qu'elle partait sans payer. Aux toilettes, elle eut confirmation qu'il y avait encore motif de s'alarmer de l'absence de pilosité sur ses parties génitales. Puis, penchée au-dessus du lavabo, face au miroir, elle remarqua que l'encolure de sa robe en cachemire était de travers et tombait tellement que son épaule gauche était à nu. En la rajustant, elle vit que ce glissement à l'épaule n'était dû ni à une mauvaise position de sa part, ni à un vice de fabrication. Le haut de la robe s'affaissait comme si, au lieu d'une taille 2, elle avait acheté du 4 et ne s'apercevait de la différence

que maintenant. Mais quand elle avait débuté ce trajet, la robe lui allait à la perfection. Elle se dit qu'il y avait peut-être un défaut dans le tissu ou le modèle ; sinon, elle perdait du poids, et à toute vitesse. Pas de problème. Dans son métier, on n'était jamais trop maigre. Elle ferait juste plus attention en choisissant ses vêtements. Un souvenir effroyable de lobes régénérés l'ébranla, mais elle n'osa pas le rapprocher d'autres changements advenus à son corps.

Pendant qu'elle ramassait sa monnaie et se décidait sur le montant du pourboire, Bride demanda comment se rendre à Whiskey.

« C'est pas si loin que ça du tout, dit d'un air suffisant la serveuse aux yeux exorbités. Deux cents kilomètres, peut-être deux cent cinquante. Vous y serez avant la nuit. »

C'est ça que les péquenauds appellent « pas loin » ? se demanda Bride. Deux cent cinquante kilomètres ? Elle fit le plein d'essence, fit vérifier les pneus, s'éloigna de l'oasis en reprenant la bretelle d'accès et regagna l'autoroute. Contrairement aux certitudes de la serveuse, il faisait largement nuit au moment où elle aperçut la sortie signalée non par un numéro, mais par un nom : Whiskey Road.

Au moins, cette route était goudronnée ; étroite et sinueuse, mais goudronnée tout de même. Ce fut peut-être pour cette raison qu'elle se fia à la lumière des phares et accéléra. Elle ne vit rien venir. L'automobile dépassa un virage serré et alla s'écraser dans ce qui devait être le tout premier et le plus gros arbre du monde, entouré de broussailles dissimulant la base de son tronc. Bride repoussa l'airbag en s'agitant si vite et dans une telle panique qu'elle n'eut pas conscience d'avoir le pied emprisonné et tordu dans l'espace entre la pédale de frein et la portière cabossée, jusqu'à ce que ses tentatives pour le libérer l'accablent de douleur. Elle parvint à détacher sa ceinture, mais rien d'autre ne s'avéra utile. Elle resta inconfortablement étendue sur le siège du conducteur, tout en essayant de dégager son pied gauche de son élégante botte en fourrure de lapin. Ses efforts se révélèrent à la fois douloureux et impossibles. À force d'étirements et de contorsions, elle parvint à atteindre son téléphone portable, mais l'écran était vide, à l'exception du message indiquant : « Pas de réseau ». Comme l'hypothèse du passage d'une voiture était faible, dans le noir, mais possible, elle appuya sur le klaxon, voulant à tout prix que ce signal fasse davantage qu'effrayer les chouettes. Il n'effraya rien parce qu'il n'émit pas un son. Elle ne pouvait rien faire, sinon passer le restant de la nuit allongée là, tour à tour apeurée, furieuse, endolorie, larmoyante. La lune était un sourire édenté et même les étoiles, vues entre les rameaux de la branche qui s'était abattue sur le pare-brise comme un bras étrangleur, lui inspiraient de l'épouvante. La partie de ciel qu'elle entrevoyait était un tapis sombre fait de couteaux étincelants pointés vers elle et brûlant d'être lancés. Elle avait le sentiment d'être blessée par l'univers : une conscience de forces malignes qui la transformaient d'aventurière courageuse en fugitive.

Le soleil ne donna qu'un aperçu de son lever : une tranche d'abricot qui taquinait le ciel en promettant de révéler tout son être. Vaincue par des crampes et des douleurs aux jambes, Bride eut un frisson d'espoir quand vint l'aurore. Un motocycliste sans casque, un camion plein de bûcherons, un violeur en série, un garçon à bicyclette, un chasseur d'ours ; n'y avait-il donc personne pour lui donner un coup de main ? Tandis qu'elle s'imaginait ce ou celui qui la secourrait peut-être, une petite frimousse blanc argile apparut face à la vitre du côté passager. Une fillette, très jeune, qui portait un chaton noir, la contemplait avec les yeux les plus verts que Bride avait jamais vus.

« Aide-moi. Je t'en supplie. Aide-moi. » Bride aurait voulu hurler, mais elle n'en avait pas la force.

La fillette la regarda pendant un long, long moment, puis s'éloigna et disparut.

« Ah, mon Dieu », murmura Bride. Avait-elle des hallucinations ? Si elle n'hallucinait pas, la fillette était sûrement partie chercher de l'aide. Personne, pas même les handicapés mentaux ni les génétiquement violents, ne la laisserait là. Si ? Soudain, alors que rien de tel ne s'était produit dans le noir, les arbres environnants qui prenaient vie à l'aube l'effrayèrent pour de bon et le silence fut terrifiant. Elle décida de mettre le contact, de faire marche arrière et de vite sortir sa Jaguar de là, pied coincé ou non. À l'instant même où elle tournait la clé de contact au son du gémissement d'une batterie à plat apparut un homme. Barbu, avec de longs cheveux blonds et des yeux noirs bridés. Viol ? Meurtre ? Toute tremblante, Bride le regarda qui l'observait par la vitre. Puis il s'en alla. Ce

qui lui sembla des heures ne dura que quelques minutes avant qu'il ne revienne muni d'une scie et d'un levier. Avalant sa salive et paralysée de peur, elle le regarda scier la branche pour l'ôter du capot, puis, après avoir pris un étau dans sa poche arrière, faire céder la portière et l'ouvrir d'un coup sec. Le hurlement de douleur que poussa Bride fit sursauter la fillette aux yeux verts qui se tenait tout près et regardait la scène, bouche bée. Avec précaution, l'homme dégagea le pied de Bride coincé sous la pédale de frein et l'écarta de la portière défoncée de la voiture. Ses cheveux pendaient vers l'avant tandis qu'il la soulevait du siège. En silence, sans poser de questions ni offrir de paroles de réconfort, il la cala entre ses bras. Suivi de la fillette aux yeux émeraude, il porta Bride sur une distance de huit cents mètres le long d'un chemin sablonneux menant à une structure aux allures d'entrepôt, qui aurait pu servir de maison à un assassin. Entourée de ses bras et assaillie par des douleurs incessantes, elle dit : « Ne me faites pas de mal, je vous en supplie, ne me faites pas de mal » maintes et maintes fois avant de s'évanouir.

« Pourquoi sa peau est-elle si noire ?

— Pour la même raison que la tienne est si blanche.

— Ah. Tu veux dire comme mon chaton ?

— Exact. C'est de naissance. »

Bride se passa la langue sur les dents. Quelle conversation détendue entre mère et fille. Elle feignait le sommeil et tendait l'oreille en cachette, allongée sous une couverture navajo, la cheville soutenue par un coussin et en proie à une douleur lancinante dans sa botte fourrée. L'homme venu à son secours l'avait emmenée jusqu'à cette espèce de maison et, au lieu de la violer et de la torturer, il avait demandé à sa femme de s'occuper d'elle pendant qu'il prenait le camion. Il n'en était pas sûr, disait-il, mais il y avait une chance qu'il ne soit pas trop tôt pour aller voir le seul médecin qui se trouvait dans la région. Le barbu ajouta que, d'après lui, ce n'était pas juste une entorse. La cheville était peut-être cassée. Sans liaison téléphonique, il n'avait d'autre choix que de monter dans son camion pour aller chercher le médecin au village.

« Je m'appelle Evelyn, dit sa femme. Mon mari, c'est Steve. Et vous ?

— Bride. Bride tout court. » Pour la première fois, le nom qu'elle s'était choisi ne faisait pas branché : il semblait trop hollywoodien, trop adolescent. À savoir jusqu'à ce qu'Evelyn fasse un geste en direction de la fillette aux yeux émeraude. « Bride, voici Raisin. En fait, on l'a appelée Rain, vu les circonstances où on l'a trouvée, mais elle préfère se faire appeler Raisin1.

— Merci, Raisin, tu m'as sauvé la vie. Vraiment. » Bien contente de découvrir un autre nom personnalisé, Bride laissa une larme brûlante couler sur sa joue. Evelyn lui donna l'un des plaid de son mari et des chemises de bûcheron après l'avoir aidée à se déshabiller.

« Je peux vous préparer un petit déjeuner ? Des flocons d'avoine ? demanda-t-elle. Ou des tartines de beurre bien chaudes ? Vous avez dû être coincée là-bas toute la nuit. »

Bride déclina son offre, avec douceur, espérait-elle. Elle voulait seulement faire un petit somme.

Evelyn borda la couverture tout autour de son hôte en faisant bien attention à sa jambe surélevée et, comme elle se dirigeait vers l'évier, elle ne se donna pas la peine de faire tout bas la conversation au chaton noir ou blanc. C'était une grande femme aux hanches peu à la mode, avec une longue tresse châtain qui se balançait dans son dos. Elle rappelait à Bride quelqu'un qu'elle avait vu dans les films, pas un film récent, mais tourné dans les années quarante ou cinquante, à l'époque où les stars de cinéma avaient des visages caractéristiques, contrairement à aujourd'hui où seule la coiffure distinguait une star d'une autre. Mais elle n'arrivait pas à mettre un nom sur ce souvenir, qu'il s'agisse de l'actrice ou du film. La petite Raisin, en revanche, ne ressemblait à personne que Bride avait jamais vu : une peau blanche comme lait, les cheveux ébène, des yeux phosphorescents, un âge indéterminé. Qu'avait dit Evelyn ? « Vu les circonstances où on l'a trouvée » ? Sous la pluie.

La maison de Steve et Evelyn semblait être un atelier d'artiste aménagé, sinon un atelier d'usinage : un vaste espace contenant une table, des chaises, un évier, un fourneau à bois et le canapé rêche sur lequel Bride était allongée. Contre un mur se dressait un métier à tisser, auprès duquel se

trouvaient des petites corbeilles de fil. Au-dessus, une lucarne qui avait bien besoin d'être passée au jet. Partout dans la pièce, la lumière, à laquelle ne contribuait pas l'électricité, se déplaçait comme de l'eau : une ombre ici pouvait disparaître en un instant, un rayon atteignant une marmite en cuivre pouvait mettre plusieurs minutes à disparaître. Une porte ouverte sur l'arrière de la maison laissait entrevoir une chambre comprenant deux lits, un de corde et un autre en fer. Quelque chose ressemblant à de la viande, comme du poulet, rôtissait au four pendant qu'Evelyn et la fillette coupaient des champignons et des poivrons verts à la table rudimentaire fabriquée maison. Tout à coup, elles se mirent à chanter une vieille chanson hippie idiote.

*This land is your land, this land is my land*² ...

Bride réprima à toute vitesse un souvenir éclatant de Sweetness en train de fredonner un air de blues tout en lavant des collants dans le lavabo, la petite Lula Ann s'étant cachée derrière la porte pour l'entendre. Comme ç'aurait été bien si mère et fille avaient pu chanter ensemble. Étreignant ce rêve, elle sombra dans un profond sommeil, seulement pour être réveillée vers midi par des voix d'hommes tonitruantes. Accompagné d'un vieux médecin tout ébouriffé, Steve entra à pas lourds dans la maison.

« Voici Walt », dit Steve. Il s'arrêta près du canapé, arborant une expression proche d'un sourire.

« Docteur Muskie, dit l'homme. Walter Muskie, docteur, médecin, praticien, docteur en médecine et médecin en pratique. »

Steve éclata de rire. « Il plaisante.

— Bonjour, dit Bride, regardant tour à tour son pied et le visage du médecin. J'espère que ce n'est pas trop grave.

— Nous allons voir », répondit le Dr Muskie.

Bride aspira de l'air à travers ses mâchoires serrées pendant que le médecin découpait son élégante botte blanche. De manière experte et sans empathie, il examina sa cheville et la déclara pour le moins fracturée et impossible à soigner sur place, dans la maison de Steve : Bride devait se rendre à la clinique pour passer une radio, se faire poser un plâtre, etc. Tout ce qu'il pouvait, ou voulait faire, c'était lui nettoyer et lui bander la cheville de sorte que l'œdème ne s'aggrave pas.

Bride refusait d'y aller. Elle avait soudain tellement faim qu'elle en devenait furieuse. Elle voulait prendre un bain, puis manger avant d'être conduite à une autre clinique de campagne minable. En attendant, elle demanda des antalgiques au Dr Muskie.

« Non, dit Steve. Hors de question. L'important d'abord. En plus, on n'a pas toute la journée. »

Steve la transporta jusqu'à son camion, lui fit une petite place entre le docteur et lui-même, puis il démarra. Deux heures plus tard, alors que Steve et elle rentraient de la clinique, Bride dut admettre que l'attelle avait soulagé sa douleur, tout comme les cachets. La clinique de Whiskey se trouvait en face d'un bureau de poste, au premier étage d'une charmante maison en bardeaux couleur bleu de mer, qui comprenait aussi un salon de coiffure pour hommes. Aux fenêtres du second étage s'exhibaient des vêtements d'occasion signalés par un écriteau. Curieux, s'était dit Bride, qui s'attendait à être introduite dans un cabinet de consultation tout aussi curieux. À sa grande surprise, l'équipement y était autant d'avant-garde que celui de son chirurgien esthétique.

Le Dr Muskie sourit face à son étonnement. « Les bûcherons, c'est comme les soldats, dit-il. Ce sont eux qui ont les pires blessures et qu'il faut soigner au mieux et au plus vite. »

Après avoir examiné un cliché d'échographie, le Dr Muskie lui dit que sa vie n'était pas en danger, mais qu'il lui faudrait probablement au moins un mois pour guérir ; peut-être six semaines. « Syndesmose³, dit-il à sa patiente, qui ne comprit pas. Entre le tibia et le péroné. Peut-être une opération ; probablement pas, si vous faites ce que je dis. »

Il lui plaça la cheville dans une attelle en disant que quand l'œdème aurait dégonflé, il lui poserait un plâtre. Et que, pour ce faire, il faudrait qu'elle repasse à son cabinet.

Une heure plus tard, elle était de retour dans le camion, assise au côté d'un Steve silencieux, la jambe gauche aussi peu inclinée sous le tableau de bord que le permettait l'attelle. Après qu'elle

fut ramenée à la maison, Bride découvrit que sa précédente faim s'était dissipée au moment où l'avait envahie la conscience de n'être pas lavée et de dégager une odeur âcre.

« J'aimerais prendre un bain, s'il vous plaît, dit-elle.

— On n'a pas de salle de bains, répondit Evelyn. Dans l'immédiat, je peux vous laver à l'éponge. Quand votre cheville sera guérie, je ferai chauffer de l'eau pour la baignoire. »

Seau hygiénique, toilettes à l'extérieur, canapé rêche et tout défoncé, baignoire en métal pendant un mois ? Bride se mit à pleurer et ils la laissèrent, tandis que Rain et Evelyn continuaient à préparer le repas.

Plus tard, après que la famille eut fini de manger, Bride tenta de surmonter sa gêne et accepta une baignoire d'eau froide pour se rincer le visage et les aisselles. Puis elle se ragaillardit suffisamment pour sourire et prendre l'assiette qu'Evelyn lui présentait. Il s'avéra que ce n'était pas du poulet, mais une caille, avec une sauce aux champignons bien épaisse. Après le repas, Bride se sentait plus que gênée, elle avait honte : pleurant à chaque instant, irascible, puérile et non désireuse de s'aider elle-même ni d'accepter gracieusement l'aide des autres. Ici, elle était parmi des gens qui vivaient dans le plus grand dénuement, se mettaient en quatre pour elle sans hésiter et ne demandaient rien en retour. Pourtant, comme tel était souvent le cas, sa gratitude et sa gêne furent de courte durée. Steve et Evelyn la traitaient comme un chat errant ou un chien à la patte cassée, et dont ils avaient pitié. L'air maussade, tout en se grattant les ongles, elle demanda à Evelyn si elle n'avait pas une lime ou bien du vernis. Evelyn sourit largement et, sans parler, leva les mains. Message reçu : celles-ci n'étaient pas tant faites pour tenir le pied d'un verre de vin que pour tailler du petit bois et tordre le cou des poulets. Qui sont ces gens, se demanda Bride, et d'où viennent-ils ? Eux ne lui avaient pas demandé d'où elle était ni où elle allait. Ils se contentaient de la soigner, de la nourrir, de faire en sorte que sa voiture soit emmenée à réparer. Il était pour elle trop difficile, trop étrange de comprendre le genre de soins qu'ils prodiguaient : gratuits, sans jugement ni même un intérêt fugitif pour qui elle était ou bien l'endroit où elle allait. Elle se demandait à l'occasion s'ils ne mijotaient pas quelque chose. Quelque chose de mauvais. Mais les jours s'écoulaient sans que l'ennui soit rompu. Parfois, Steve et Evelyn passaient du temps assis dehors, après dîner, à chanter des chansons des Beatles ou de Simon et Garfunkel : Steve grattait sa guitare, Evelyn l'accompagnait de sa voix de soprano discordante. Leur rire tintait entre les paroles fausses et les notes manquées.

Au cours des semaines qui suivirent, durant lesquelles elle repassa plusieurs fois à la clinique, fit des exercices pour les jambes et attendit que la Jaguar soit réparée, Bride apprit que ses hôtes avaient entre cinquante et soixante ans. Steve était diplômé de Reed College et Evelyn, de l'université d'État de l'Ohio. Sans cesser d'éclater de rire, ils décrivirent la façon dont ils s'étaient rencontrés. D'abord en Inde (Bride vit l'éclat de souvenirs agréables briller dans les regards qu'ils échangèrent), puis à Londres, une autre fois à Berlin. Pour finir, au Mexique, ils convinrent d'arrêter de se retrouver d'une telle façon (de sa phalange, Steve toucha la joue d'Evelyn), si bien qu'ils se marièrent à Tijuana avant de « déménager en Californie pour vivre une vraie vie ».

La jalousie qu'éprouvait Bride en les regardant était infantile, mais c'était plus fort qu'elle.

« Par "vraie", vous voulez dire pauvre ? » Elle sourit afin de dissimuler son sarcasme.

« Qu'est-ce que ça veut dire, "pauvre" ? Pas de télévision ? » Steve haussa les sourcils.

« Ça veut dire pas d'argent, dit Bride.

— Même chose, répondit-il. Pas d'argent, pas de télévision.

— Ça veut dire pas de machine à laver, pas de réfrigérateur, pas de salle de bains, pas d'argent !

— C'est l'argent qui t'a sortie de ta Jaguar ? C'est l'argent qu'a sauvé ton cul ? »

Bride cligna des yeux, mais eut l'intelligence de ne rien dire. D'ailleurs, que savait-elle du bien pour lui-même ou de l'amour sans les choses matérielles ?

Elle resta chez eux pendant six semaines difficiles, en attendant de pouvoir remarcher et de récupérer sa voiture. Apparemment, l'unique atelier de réparation automobile avait dû commander

des charnières ou une portière entièrement neuve pour la Jaguar. Dormir dans une maison d'une obscurité si profonde, la nuit, donnait à Bride l'impression d'être dans un cercueil. Dehors, le ciel était chargé de plus d'étoiles qu'elle n'en avait jamais vu auparavant. Mais à l'intérieur, sans électricité et sous une lucarne toute crasseuse, elle avait du mal à trouver le sommeil.

Enfin le Dr Muskie revint pour lui ôter son plâtre et lui donner une chevillère, amovible, afin qu'elle puisse aller clopin-clopat. En apercevant la peau répugnante jusqu'alors dissimulée sous le plâtre, elle tressaillit. Plus encore que le retrait de celui-ci, le mieux, c'était Evelyn : fidèle à sa promesse, elle versa un seau d'eau chaude après l'autre dans une baignoire en zinc. Puis elle tendit à Bride une éponge, une serviette et un pain de savon noir difficile à faire mousser. Après des semaines à ne pouvoir faire qu'une toilette de chat, Bride s'enfonça dans l'eau avec gratitude et prolongea le savonnage jusqu'à ce que le bain ait entièrement refroidi. Ce fut en se relevant pour se sécher qu'elle découvrit que son buste était plat. Complètement plat, avec seulement les mamelons pour prouver que ce n'était pas son dos. Son choc fut si grand qu'elle se laissa retomber dans l'eau sale, tenant la serviette sur son buste tel un bouclier.

Je dois être malade, en train de mourir, se dit-elle. Elle plaqua la serviette humide au-dessus de l'endroit où ses seins s'étaient annoncés un beau jour, puis dressés jusqu'aux lèvres d'amants gémissants. Luttant contre la panique, elle appela Evelyn.

« S'il vous plaît, vous n'avez pas quelque chose que je peux mettre ? »

— Bien sûr », répondit Evelyn et, quelques minutes plus tard, elle apporta à Bride un T-shirt et un de ses propres jeans. Elle ne dit rien au sujet de la serviette trempée ni de la poitrine de Bride. Elle laissa simplement son hôte s'habiller en toute intimité. Lorsque Bride la rappela en disant que le jean était trop grand pour tenir sur ses hanches, Evelyn l'échangea contre un jean de Rain, qui lui alla à la perfection. Quand est-ce que je suis devenue si petite ? se demanda-t-elle.

Elle comptait ne s'allonger qu'une minute afin d'apaiser la terreur, de rassembler ses esprits et de comprendre ce qui arrivait à ce corps qui ne cessait de rétrécir, mais sans somnolence ni aucun signe avant-coureur, elle s'endormit. De ce vide sombre surgit alors un rêve vivace et ressenti pleinement. Booker passait la main entre ses cuisses et, quand elle lançait les bras en l'air, puis les refermait sur son dos, il retirait ses doigts et glissait entre ses jambes ce qu'on appelait la fierté et richesse des nations. Elle commençait à murmurer ou à gémir, mais Booker collait ses lèvres contre les siennes. De ses jambes, elle entourait ses hanches qui se balançaient, comme pour les faire ralentir, les aider ou les maintenir en place. Bride se réveilla, toute moite, en fredonnant. Cependant, lorsqu'elle toucha l'endroit où ses seins s'étaient précédemment trouvés, les fredonnements se muèrent en sanglots. C'est alors qu'elle comprit que les changements corporels n'avaient pas seulement débuté après qu'il était parti, mais parce qu'il était parti.

Reste tranquille, se dit-elle ; son cerveau vacillait, mais elle le remettrait d'aplomb, elle ferait comme si tout était normal. Personne ne devait savoir et personne ne devait voir. Sa conversation et ses activités devaient être machinales, comme un shampoing qui suit un bain. Après avoir claudiqué jusqu'à l'évier de la cuisine, elle versa de l'eau de la cruche dans un bol, puis se savonna et se rinça les cheveux. Tandis qu'elle cherchait du regard une serviette, Evelyn entra.

« Ah, Bride, dit-elle en souriant. Tu as trop de cheveux pour un torchon à vaisselle. Viens, allons nous asseoir dehors et on pourra les sécher au soleil et à l'air frais.

— D'accord, bien sûr », répondit Bride. Elle songea qu'il était essentiel d'agir normalement. Cela pourrait même inverser les changements corporels ou les faire cesser. Elle suivit Evelyn jusqu'à un banc de métal rouillé qui se trouvait dans le jardin baigné d'une éclatante lumière platine. Il y avait à côté une desserte sur laquelle étaient posées une boîte en fer-blanc contenant de la marijuana et une bouteille d'alcool sans étiquette. Tout en séchant les cheveux de Bride avec une serviette, Evelyn bavardait à la manière typique des dames d'un institut de beauté. Combien ça la rendait heureuse de vivre ici sous les étoiles avec un homme parfait ; combien elle avait appris en voyageant, en faisant les tâches ménagères sans équipements modernes, qu'elle appelait de la camelote bonne à foutre en l'air puisque aucun ne durait, et combien Rain avait amélioré leur vie.

Quand Bride lui demanda d'où venait Rain et quand elle l'avait connue, Evelyn s'assit et versa un peu d'alcool dans une tasse.

« Il a fallu un moment pour découvrir toute l'histoire », dit-elle. Bride écoutait avec attention. N'importe quoi. N'importe quoi pour arrêter de penser premièrement à la façon dont son corps changeait et deuxièmement à la façon de s'assurer que personne ne s'en apercevait. Lorsque Evelyn lui avait tendu le T-shirt alors qu'elle sortait de la baignoire, elle ne s'en était pas aperçue, ni n'avait dit mot. Bride avait des seins spectaculaires quand on l'avait sortie de la Jaguar ; elle les avait à la clinique de Whiskey. Maintenant, ils n'étaient plus là, comme après une mastectomie bâclée qui aurait laissé les mamelons intacts. Elle n'avait mal nulle part ; ses organes fonctionnaient normalement, si l'on exceptait un étrange retard de règles. Alors de quel genre de maladie souffrait-elle ? D'une maladie à la fois visible et invisible. Lui, se dit-elle. Sa malédiction.

« T'en veux ? » Evelyn désignait la boîte en fer-blanc.

« Ouais, d'accord. » Elle observa les gestes experts d'Evelyn et en prit le résultat avec gratitude. Elle toussa à la première bouffée, mais plus du tout ensuite.

Elles fumaient en silence depuis un moment lorsque Bride demanda : « Dites-moi ce que vous entendiez par le fait de l'avoir trouvée sous la pluie.

— C'est bien ce qui s'est passé. Steve et moi, on rentrait en voiture d'une manif, j'oublie laquelle, et on a vu cette petite fille toute trempée sur un pas-de-porte en brique. On avait une vieille Volkswagen, à l'époque ; Steve a ralenti, ensuite il a freiné. On pensait tous les deux qu'elle s'était perdue, ou bien qu'elle avait perdu la clé de sa porte. Il s'est garé et il est sorti voir ce qui se passait. Il lui a d'abord demandé son nom.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien. Pas un mot. Elle avait beau être trempée, elle a tourné la tête quand Steve s'est accroupi devant elle, mais waouh ! Quand il lui a touché l'épaule, elle a bondi en l'air et s'est enfuie à toute vitesse dans ses tennnis humides en faisant des éclaboussures partout. Donc il est remonté dans la voiture pour qu'on puisse continuer le trajet jusqu'à chez nous. Mais ensuite la pluie s'est vraiment mise à tomber, si dru qu'on avait du mal à voir à travers le pare-brise. Donc on a abandonné et on s'est garés près d'un restaurant. *Chez Bruno*, ça s'appelait. Bref, au lieu d'attendre dans la voiture, on est entrés, plus pour être à l'abri que pour le café qu'on a commandé.

— Donc vous l'avez perdue ?

— À ce moment-là, oui. » Ayant fini tout le joint, Evelyn remplit de nouveau la tasse et sirota un peu d'alcool.

« Elle est revenue ?

— Non, mais quand la pluie a diminué et qu'on a quitté le restaurant, je l'ai aperçue toute recroquevillée près d'une benne à ordures dans la ruelle derrière l'immeuble.

— Mon Dieu, dit Bride en frissonnant comme s'il s'était agi d'elle-même dans cette ruelle.

— C'est Steve qui a décidé de ne pas la laisser là-bas. Moi, je n'étais pas très sûre que ce soient nos affaires, mais il est tout bonnement allé vers elle, il l'a attrapée et flanquée sur son épaule. Elle hurlait : "Enlèvement ! Enlèvement !", mais pas trop fort. Je ne crois pas qu'elle ait voulu attirer l'attention, surtout pas celle de la volaille, je veux dire des flics. On l'a fait s'asseoir sur la banquette arrière, on est remontés et on a verrouillé les portières.

— Elle s'est calmée ?

— Oh que non. Elle n'arrêtait pas de hurler : "Laissez-moi sortir" et de donner des coups de pied dans l'arrière de nos sièges. J'ai essayé de lui parler d'une voix douce pour qu'elle n'ait pas peur de nous. J'ai dit : "T'es toute mouillée, ma puce." Elle a répondu : " Il pleut, connasse." Je lui ai demandé si sa mère savait qu'elle restait assise dehors sous la pluie et elle a dit : "Ouais, et alors ?" Je ne savais pas quoi faire de cette réponse. Ensuite, elle s'est mise à jurer : impossible d'imaginer des mots plus grossiers dans la bouche d'une petite môme.

— Vraiment ?

— Steve et moi, on s'est regardés et sans se parler on a décidé quoi faire : la sécher, la laver et la nourrir, et ensuite essayer de découvrir où elle habitait.

— Vous avez dit qu'elle avait environ six ans quand vous l'avez trouvée ? demanda Bride.

— Je suppose. Je ne sais pas vraiment. Elle ne l'a jamais dit et je doute qu'elle le sache. Elle n'avait plus ses dents de lait quand on l'a emmenée. Et jusqu'à maintenant, elle n'a jamais eu de règles et son buste est plat comme un skateboard. »

Bride eut un haut-le-corps. La seule mention d'un buste plat l'avait brusquement ramenée à son problème. Si sa cheville ne le lui avait interdit, elle aurait couru, elle serait partie en flèche loin de l'effroyable soupçon qu'elle redevenait une petite fille noire.

Une nuit et un jour plus tard, Bride s'était un peu calmée, puisque personne n'avait remarqué ni commenté les changements survenus à son corps, la raideur avec laquelle le T-shirt tombait sur son buste. Elle seule savait, concernant les poils non rasés et néanmoins absents de son pubis et de ses aisselles, l'absence de trous aux oreilles. Tout cela pouvait donc être une hallucination, comme les rêves vivaces qu'elle faisait lorsqu'elle parvenait à s'endormir. Ou si ce n'en étaient pas ? Deux fois, la nuit, elle s'était réveillée et avait trouvé Rain penchée au-dessus d'elle ou accroupie tout près ; pas menaçante : elle ne faisait que regarder. Mais quand Bride lui avait parlé, la fillette avait semblé disparaître.

Impuissante, désœuvrée, Bride finit par comprendre les raisons pour lesquelles on luttait tant contre l'ennui. En l'absence de distraction ou d'activité physique, l'esprit s'agitait inutilement, éparpillait des souvenirs autour de lui, encore et toujours. Une inquiétude ciblée aurait été un progrès par rapport aux pensées disjointes, en lambeaux. Sans la cohérence limitée du rêve, son esprit passait de l'aspect de ses ongles à la fois où elle était rentrée dans un lampadaire, du jugement de la robe d'une célébrité à l'état de sa propre dentition. Elle était coincée dans un endroit si primitif qu'il ne s'y trouvait même pas de radio pour les moments où elle regardait le couple s'acquitter de ses corvées quotidiennes : jardinage, ménage, cuisine, tissage, tonte de la pelouse, coupe du bois, conserves. Il n'y avait personne à qui parler, du moins pas de quoi que ce soit qui l'intéressait. Son refus déterminé de penser à Booker succombait invariablement. Et si elle n'arrivait pas à le retrouver ? Et s'il n'était pas chez M., Mme ou Mlle Olive ? Rien n'irait plus si la poursuite qu'elle avait entreprise échouait. Et si cette poursuite aboutissait, que ferait-elle ou que dirait-elle ? À l'exception de Sylvia, Inc. et de Brooklyn, elle avait le sentiment d'avoir été toute sa vie méprisée et rejetée par tout le monde. Booker était la seule personne qu'elle était capable d'affronter, ce qui revenait à s'affronter soi-même, à se défendre soi-même. Ne valait-elle pas quelque chose ? Quoi que ce soit ?

Elle regrettait Brooklyn, qu'elle considérait comme sa seule véritable amie : loyale, drôle, généreuse. Qui d'autre aurait parcouru des kilomètres en voiture après cette scène d'horreur sanglante dans un motel bas de gamme et se serait aussi bien occupé d'elle ensuite ? Bride se dit qu'il n'était pas juste de la laisser dans l'ignorance de l'endroit où elle se trouvait. Évidemment, elle ne pouvait pas expliquer à son amie la raison de sa fuite. Brooklyn aurait tenté de la dissuader ou, pire, de la ridiculiser et de se moquer d'elle. De la persuader à quel point l'idée était mal avisée et imprudente. Néanmoins, la chose à faire était de la contacter.

Faute de pouvoir téléphoner, elle décida de lui envoyer un mot. Quand Bride lui posa la question, Evelyn répondit qu'elle n'avait pas de papier à lettres, mais lui proposa une feuille du bloc-notes qu'elle utilisait pour apprendre à écrire à Rain. Evelyn promit de faire poster le mot par Steve.

Bride était experte dans l'art de rédiger des notes de service, mais non des missives personnelles. Que devait-elle dire ?

Jusqu'ici, je vais bien... ?

Désolée d'être partie sans prévenir... ?

Il faut que je fasse ça toute seule parce que... ?

Quand elle posa le crayon, elle examina ses ongles.

D'habitude, le bruit du métier à tisser d'Evelyn l'apaisait ; mais, ce jour-là, le clic, toc, clic, toc de la navette et de la pédale était extrêmement agaçant. Quelques chemins qu'empruntaient ses pensées,

l'hypothèse de la honte attendait au bout. À supposer que Booker n'habite pas dans une ville du nom de Whiskey. Et s'il y habitait, et après ? Et s'il était avec une autre femme ? Qu'avait-elle à lui dire, de toute façon, à part : « Je te déteste à cause de ce que tu as fait » ou : « Je t'en supplie, reviens-moi » ? Elle pouvait peut-être trouver une façon de le blesser, de le blesser vraiment. Ses pensées avaient beau être confuses, elles s'unissaient autour d'une seule nécessité : un besoin continu de l'affronter, sans considération du résultat. Contrariée et agacée par les « Et si », en plus du bruit du métier à tisser d'Evelyn, elle décida de sortir, clopin-clopant. Elle ouvrit la porte et appela : « Rain, Rain. »

Allongée dans l'herbe, la fillette regardait un défilé de fourmis vaquant à leurs occupations civilisées.

« Quoi ? dit Rain en levant les yeux.

— Envie d'aller te balader ?

— Pour quoi faire ? » Au ton de sa voix, il était clair que les fourmis étaient bien plus intéressantes que la compagnie de Bride.

« Je ne sais pas », dit-elle.

Cette réponse parut satisfaisante. Rain se leva d'un bond et frotta son short. « D'accord, si vous voulez. »

Le silence entre elles fut tout d'abord paisible, chacune semblant profondément absorbée dans ses pensées. Bride boitait, Rain sautillait ou flânait le long de la bordure d'herbe et de broussailles. Au bout de huit cents mètres sur la route, Rain brisa le silence de sa voix rauque.

« Ils m'ont volée.

— Qui ça ? Tu veux dire Steve et Evelyn ? » Bride s'interrompit et regarda Rain se gratter l'arrière du mollet. « Ils ont dit qu'ils t'avaient trouvée, assise sous la pluie.

— Ouais.

— Alors pourquoi t'as dit "volée" ?

— Parce que je leur ai pas demandé de m'emmener et qu'ils m'ont pas demandé si je voulais venir.

— Alors pourquoi t'as accepté ?

— J'étais trempée, et puis je caillais. Evelynne m'a donné une couverture, et aussi une boîte de raisins secs à manger.

— Tu regrettes qu'ils t'aient emmenée ? » Je suppose que non, se dit Bride, autrement tu te serais enfuie.

« Oh non. Jamais. Ici, c'est le meilleur endroit. En plus, y en a pas d'autre où aller. » Rain bâilla et se frotta le nez.

« Tu veux dire que t'as pas de maison ?

— J'en avais une, mais ma mère y habite.

— Donc tu t'es enfuie.

— Non. Elle m'a jetée dehors. Elle a dit : "Fous-moi le camp." Donc j'ai foutu le camp.

— Pourquoi ? Pourquoi elle aurait fait ça ? » Pourquoi est-ce que n'importe qui ferait ça à un enfant ? se demanda Bride. Même Sweetness, qui, pendant des années, n'avait pas pu supporter de la regarder ni de la toucher, ne l'avait jamais mise à la porte.

« Parce que j'en ai mordu un.

— Mordu qui ?

— Un type. Un régulier. Un de ceux qu'elle autorisait à me le faire. Oh, regarde ! Des myrtilles ! » Rain fouillait à travers les buissons en bordure de la route.

« Attends une minute, dit Bride. Te faire quoi ?

— Il m’a enfoncé son zizi dans la bouche et je l’ai mordu. Donc elle s’est excusée, elle lui a rendu son billet de vingt dollars et elle m’a fait rester dehors. » Les myrtilles étaient amères : rien des fruits sauvages sucrés auxquels elle s’était attendue. « Elle voulait plus me laisser rentrer. J’ai pas arrêté de frapper du poing à la porte. Elle a ouvert une seule fois, pour me balancer mon sweater. » Rain cracha dans la terre le dernier bout de myrtille.

En s’imaginant la scène, Bride sentit son estomac se soulever. Comment quiconque pouvait-il faire ça à un enfant, n’importe quel enfant, et plus encore au sien ? « Si tu revoyais ta mère, qu’est-ce que tu lui dirais ? »

Rain eut un grand sourire. « Rien. Je lui couperais la tête.

— Oh, Rain. Tu ne parles pas sérieusement.

— Mais si. J’y pensais des tonnes, avant. À quoi ça ressemblerait : ses yeux, sa bouche, le sang qui giclerait de son cou. Ça me faisait du bien rien que d’y penser. »

Une crête rocheuse toute lisse s’étendait parallèlement à la route. Bride prit Rain par la main et la guida doucement vers la pierre. Elles s’assirent toutes les deux. Aucune ne vit la biche et son faon debout parmi les arbres de l’autre côté de la route. La biche qui regardait ce couple d’humains était aussi immobile que l’arbre auprès duquel elle se tenait. Son petit se blottissait contre son flanc.

« Raconte-moi, dit Bride. Raconte-moi. »

Au son de la voix de Bride, mère et enfant s’enfuirent.

« Allez, Rain. » Bride posa la main sur le genou de la fillette. « Raconte-moi. »

Et elle raconta, ses yeux émeraude tantôt écarquillés et étincelants, tantôt plissés pour ne plus former que deux fentes olive sombre, à mesure qu’elle décrivait le bon sens, la parfaite mémoire, le courage nécessaires pour vivre dans la rue. Il fallait découvrir où étaient les toilettes publiques, dit-elle ; comment éviter les services d’aide à l’enfance, la police, comment échapper aux camés, aux ivrognes. Mais la chose la plus importante, c’était de savoir où dormir en sécurité. Ça demandait du temps, et elle avait dû apprendre quels genres de personnes vous donnaient de l’argent et pour quoi faire, et se rappeler quelles banques alimentaires et quels restaurants avaient à leur porte de service du personnel aimable et généreux. Le plus gros problème, c’était de trouver de la nourriture et de la garder en réserve pour plus tard. Elle ne s’était fait aucun genre d’amis, exprès : pas de nazes, jeunes ou vieux, stables ou vagabonds. N’importe qui pouvait vous dénoncer ou vous faire du mal. Les plus gentilles, c’étaient les filles qui faisaient le trottoir et celles qui la mettaient en garde contre les dangers du métier : les types qui ne payaient pas, les flics qui payaient avant de les arrêter, les hommes qui leur faisaient mal histoire de s’amuser. Rain dit qu’elle n’avait pas besoin qu’on le lui rappelle, parce qu’un jour un type vraiment vieux lui avait fait tellement mal qu’elle avait saigné ; sa mère l’avait giflé en hurlant : « Dehors ! » avant de faire une douche vaginale à Rain, avec une poudre jaune. Rain avoua que les hommes l’effrayaient et lui donnaient envie de vomir. Elle attendait sur des marches, à l’arrêt du camion de l’Armée du Salut quand il s’était mis à pleuvoir. Une dame du camion lui donnerait peut-être un manteau ou des chaussures cette fois-ci comme d’autres fois où elle lui avait passé de la nourriture en douce. C’était à ce moment-là qu’Evelyn et Steve étaient arrivés, et quand Steve l’avait touchée, elle avait pensé aux hommes qui venaient chez sa mère, donc elle avait dû partir en courant, manquer la dame qui apportait la nourriture et se cacher.

Rain pouffait de rire, à l’occasion, tandis qu’elle décrivait sa vie de sans-abri en se délectant de sa jugeot, de ses échappées, pendant que Bride luttait contre le risque de verser des larmes pour n’importe qui d’autre que soi-même. En écoutant cette fillette endurcie qui ne perdait pas de temps à s’apitoyer sur son sort, elle eut le sentiment d’une camaraderie dont, étonnamment, l’envie était absente. Comme la complicité des écolières.

Rain signifie « pluie » et *raisin*, « raisin sec ».

2.

« Ce pays est ton pays, ce pays est mon pays... » Chanson composée par Woody Guthrie dans les années 1940 et qui fut largement reprise une vingtaine d'année plus tard.

3.

Union de deux os par des tissus fibreux.

Rain

Elle est partie, ma dame noire. La fois où je l'ai vue coincée dans la voiture, ses yeux m'ont fait peur au début. Silky¹, mon chat, il a des yeux comme ça. Mais il a pas fallu longtemps avant que je commence à l'aimer beaucoup. Elle est tellement jolie. Des fois, je faisais rien que la regarder quand elle dormait. Aujourd'hui, sa voiture est revenue avec une portière déglinguée d'une autre couleur. Avant de s'en aller, elle m'a donné un blaireau. Steve, il en veut pas, il porte la barbe, donc je m'en sers pour brosser la fourrure de mon chat. Je me sens triste maintenant qu'elle est partie. Je sais pas à qui je peux parler. Evelyn est vraiment bonne avec moi et Steve aussi, mais ils froncent les sourcils ou regardent ailleurs si je dis des trucs pour expliquer comment c'était chez ma mère ou si je commence à leur raconter à quel point j'ai été maligne quand on m'a jetée dehors. En tout cas, j'ai plus envie de les tuer comme avant, la première fois que je suis venue ici. Mais à l'époque j'avais envie de tuer tout le monde, jusqu'à ce qu'ils m'apportent un chaton. C'est un chat maintenant et je lui dis tout. Ma dame noire m'écoute raconter comment c'était. Steve, il refuse de me laisser en parler. Evelyn aussi. Ils croient que je sais lire mais c'est faux, enfin peut-être un peu ; des panneaux et autres. Evelyn essaye de m'apprendre. Elle appelle ça « faire l'école à la maison ». Moi, j'appelle ça « faire les connes à la maison » ou « faire les folles à la maison ». On est une fausse famille : correcte, mais fausse. Evelyn est une bonne mère de substitution mais je préférerais avoir une sœur comme ma dame noire. J'ai pas de père. Je veux dire que je sais pas qui c'est parce qu'il habitait pas chez ma mère mais Steve est toujours là à moins qu'il fasse une journée de travail quelque part. Ma dame noire, elle est gentille, mais coriace également. Quand on a commencé à rentrer à la maison, après que je lui avais tout raconté sur ma vie avant Evelyn et Steve, on a croisé un camion rempli de grands gaillards. L'un d'entre eux a hurlé : « Hé, Rain. C'est qui, ta mère ? » Ma dame noire, elle s'est pas retournée mais moi, je lui ai fait un pied de nez en lui tirant la langue. L'un d'entre eux, c'était Regis, un garçon que je connais parce qu'il vient parfois chez nous avec son père pour nous donner du bois de chauffage ou des paniers de maïs. Le chauffeur, un gars plus âgé, a fait faire demi-tour au camion pour qu'ils puissent nous suivre. Regis a pointé vers nous une carabine exactement comme celle de Steve. Ma dame noire l'a vu et elle a lancé son bras devant ma figure. La grenaille lui a amoché le bras et la main. On est tombées, toutes les deux, elle sur moi. J'ai vu Regis se baisser d'un coup pendant que le camion accélérât à fond et repartait en trombe. Qu'est-ce que je pouvais faire à part l'aider à se relever et m'accrocher à son bras en sang pendant qu'on se dépêchait de rentrer chez nous aussi vite que sa cheville le lui permettait. Steve a retiré de sa main et de son bras les tout petits grains de plomb en disant qu'il allait prévenir le père de Regis. Evelyn a lavé le sang sur la peau de ma dame noire et elle a versé de la teinture d'iode sur toute sa main. Ma dame noire faisait la tête de quelqu'un qui souffre mais elle a pas pleuré. Moi, mon cœur battait à toute vitesse parce que personne avait jamais fait ça avant. Je veux dire que Steve et Evelyn m'ont recueillie et tout, mais personne s'est jamais mis soi-même en danger pour me sauver. Me sauver la vie. Mais c'est ce qu'a fait ma dame noire sans même y penser.

Elle est partie maintenant mais qui sait je la reverrai peut-être un jour.

Ma dame noire me manque.

1.

Adjectif signifant « soyeux ».

3^E PARTIE

Le sang maculait ses phalanges et ses doigts commençaient à enfler. L'inconnu qu'il avait frappé ne bougeait plus ni ne grognait, mais il savait qu'il ferait mieux de déguerpir avant qu'un élève ou un surveillant de l'établissement ne s'imaginent que c'était lui, l'individu sans loi, et non l'homme étendu dans l'herbe. Il avait laissé ouvert le jean de l'homme qu'il avait battu, et sa verge, exposée aux regards, exactement comme elle l'était la première fois qu'il avait vu cet individu en bordure de la cour de récréation. Seuls quelques enfants du personnel étaient près du toboggan et un se trouvait sur la balançoire. Aucun n'avait apparemment remarqué l'homme qui se léchait les lèvres et agitait son petit engin tout blanc dans leur direction. C'était ce léchage qui l'avait énervé : la langue qui effleurait la lèvre supérieure, la salive qu'il avalait avant que la langue ne reprenne ses effleurements. Manifestement, la vue des enfants était aussi agréable à cet homme que le fait de les toucher parce que, tout aussi manifestement, dans son esprit tordu, c'étaient eux qui l'appelaient, et lui, il répondait à leurs cuisses replètes et à leurs petites fesses bien fermes, qui lui faisaient signe dans leur culotte ou dans leur short tandis qu'ils grimpaient sur le toboggan ou aspiraient de l'air sur la balançoire.

Booker avait mis son poing dans la bouche de l'homme avant même d'y penser. De fines gouttelettes de sang tachetaient son sweat-shirt et, quand l'homme perdit conscience, Booker ramassa son sac de livres et s'éloigna ; pas trop vite, mais suffisamment pour traverser la rue, retourner son sweat-shirt et espérer être à l'heure en cours. Il n'y parvint pas, mais il y avait quelques autres étudiants qui rentraient discrètement dans l'amphithéâtre lorsqu'il arriva. Les retardataires s'installèrent aux derniers rangs et déposèrent lourdement sur leur bureau sacs à dos, attachés-cases et ordinateurs portables. Seul un d'entre eux sortit un bloc-notes. Booker préférait lui aussi le papier et le crayon, mais ses doigts enflés rendaient l'écriture difficile. Il écouta donc un peu, rêvassa un peu et se couvrit la bouche pour dissimuler ses bâillements.

Le professeur dissertait à n'en plus finir sur Adam Smith et son obstination dans l'erreur, comme il le faisait quasiment à tous les cours, comme si l'histoire de l'économie n'avait eu qu'un seul spécialiste qui valait la peine d'être éreinté. Et Milton Friedman, ou bien ce caméléon de Karl Marx ? Que Booker ait été obsédé par Mammon était récent. Quatre ans plus tôt, en première année, il avait grappillé des cours de divers cursus : psychologie, sciences politiques, lettres et philosophie, et suivi de multiples conférences en Études afro-américaines, où les meilleurs professeurs étaient très forts pour ce qui était de décrire, mais incapables de lui fournir de réponse satisfaisante à toute question débutant par : « Pourquoi ? » Il soupçonnait que la plupart des vraies réponses concernant l'esclavage, le lynchage, le travail forcé, le métabolisme, le racisme, la Reconstruction, la ségrégation, le travail pénitentiaire, les migrations, les droits civiques et les mouvements de révolution des Noirs avaient toutes trait à l'argent. Argent retenu, argent volé, argent comme pouvoir, comme guerre. Où avait lieu la conférence sur la façon dont l'esclavage seul avait propulsé le pays tout entier du stade de l'agriculture à celui de l'âge industriel en deux décennies ? La haine qu'éprouvaient les Blancs, leur violence, était le carburant qui faisait tourner les moteurs du profit. Ainsi, après sa licence, il s'était tourné vers l'économie – son histoire, ses théories – afin d'apprendre comment l'argent avait déterminé chacune des formes d'oppression dans le monde et créé tous les empires, toutes les nations, toutes les colonies, en se servant de Dieu et de Ses ennemis pour récolter, puis masquer les richesses. Il opposait habituellement le Roi des Juifs fustigé, sans le sou et à moitié nu, qui hurlait à la trahison sur une croix, au pape paré de bijoux et vêtu avec faste, qui chuchotait des homélies au-dessus de la voûte du Vatican. *La Croix et la Voûte*, de Booker Starbern. Tel serait le titre de son livre.

Non convaincu par le cours, il laissa ses pensées dériver vers l'homme étendu à la vue de tous près de la cour de récréation. Chauve. L'air normal. Probablement un homme par ailleurs sympathique : ils l'étaient toujours. « L'homme le plus sympathique du monde, disaient toujours les voisins. Il ne ferait pas de mal à une mouche. » D'où venait ce cliché ? Pourquoi ne pas faire de mal à une mouche ? Cela signifiait-il qu'il était trop sensible pour ôter la vie à un insecte porteur de maladies, mais qu'il pouvait allègrement anéantir la vie d'un enfant ?

Booker avait été élevé dans une famille nombreuse et soudée, sans télévision à portée de vue. À l'université, en première année, il avait vécu entouré d'un monde dominé par la télévision/Internet,

dans lequel tant les méthodes de la communication de masse que la substance de la communication de masse lui paraissaient abonder en divertissements, mais surtout dénuées de pénétration ou de savoir. Les seules sources d'information instructives, c'étaient les chaînes météo, mais elles étaient la plupart du temps hystériques et à côté de la plaque. Quant aux jeux vidéo : fascinants d'inutilité. Ayant grandi dans une famille qui lisait des livres, avec uniquement la radio et les journaux pour s'informer au quotidien, et des vinyles pour se distraire, il lui fallait simuler l'enthousiasme de ses camarades pour les sons d'écran produits par des jeux qu'on entendait brailler dans chaque chambre de la résidence universitaire, chaque salle commune et chaque bar accueillant surtout des étudiants. Il savait qu'il était loin, très loin d'être dans le coup : un ennemi du progrès incapable de prendre part au monde passionnant de la technologie, ce qui l'avait parfois mis mal à l'aise en première année. Il avait été formé par le texte sur papier et la conversation de vive voix. Tous les samedis matin, avant même le petit déjeuner, ses parents avaient des discussions avec leurs enfants et exigeaient qu'ils répondent à deux questions, posées à chacun d'entre eux : 1. Qu'as-tu appris qui soit vrai (et comment sais-tu que c'est vrai) ? 2. Quel problème as-tu ? Au fil des années, les réponses à la première question allaient de : « Les vers de terre ne volent pas », « La glace brûle », « Il n'y a que trois comtés dans cet État » à : « Le pion est plus fort que la reine. » Les sujets relatifs à la seconde pouvaient être : « Une fille m'a giflé », « Mon acné est revenue », « L'algèbre », « La conjugaison des verbes latins ». Des questions touchant à des problèmes personnels faisaient naître des solutions de la part de n'importe qui à la table, et une fois qu'elles étaient résolues ou laissées en suspens, on envoyait les enfants prendre un bain et s'habiller, les aînés aidant les plus jeunes. Booker adorait ces discussions du samedi matin, récompensées par le grand moment du week-end : les énormes petits déjeuners de fête que préparait sa mère. Des banquets, vraiment. Des biscuits chauds, feuilletés et riches en beurre ; du gruau de maïs, blanc comme neige et épicé au point de brûler la langue ; des œufs battus en une mousse crémeuse safran pâle ; des tranches de saucisses grésillantes, des rondelles de tomates, de la confiture de fraises, du jus d'oranges fraîchement pressées, du lait froid dans des bocaux en verre. Elle mettait de la nourriture en réserve pour ces festins du week-end car, pendant le reste de la semaine, on mangeait de manière frugale : des flocons d'avoine, des fruits de saison, du riz, des haricots secs et toute feuille de verdure que l'on pouvait trouver : feuilles de chou, de chou frisé, de chou fourrager, de moutarde, d'épinards ou de navets. Ces menus du petit déjeuner étaient délibérément copieux le week-end parce qu'ils faisaient suite à des jours de pénurie.

Les discussions en famille et les petits déjeuners somptueux ne s'interrompirent que durant les longs mois au cours desquels personne ne savait où était Adam. Durant cette période, le silence faisait tic-tac dans toute la maison comme une bombe à retardement qui explosait souvent en disputes, idiotes et inutilement mesquines.

« M'man, il me regarde !

— Arrête de la regarder !

— Il se retourne pour me regarder !

— Arrête de te retourner pour la regarder !

— M'man ! »

Quand la police réagit à leur demande d'aide afin de retrouver Adam, elle fouilla immédiatement la maison des Starbern, comme si les parents angoissés avaient pu être fautifs. Elle vérifia si le père avait un casier judiciaire. Il n'en avait pas. « On vous recontactera », dit-elle. Ensuite, elle abandonna l'affaire. Un autre petit garçon noir avait disparu. Et alors ?

Le père de Booker refusait de passer ne fût-ce qu'un seul de ses bien-aimés disques de ragtime, de jazz ou de musique d'autrefois, dont Booker pouvait se dispenser, pour certains, mais pas de Satchmo. C'était une chose que de perdre un frère – cela lui brisait le cœur –, mais un monde sans la trompette de Louis Armstrong réduisait son cœur en miettes.

Puis, au début du printemps, quand les arbres des jardins commencèrent à se faire tout beaux, Adam fut retrouvé. Dans un égoût.

Booker alla avec son père identifier la dépouille. Crasseuse, rongée par les rats, avec une seule orbite, béante. Les vers, trop bien nourris et débordant d'allégresse, étaient rentrés chez eux en laissant des os d'une propreté méticuleuse sous les lambeaux du T-shirt jaune couvert de boue séchée. Le cadavre ne portait pas de pantalon ni de chaussures. La mère de Booker n'avait pas réussi à venir. Elle refusait d'avoir, gravé dans son cerveau, quoi que ce soit d'autre que son image à elle de la beauté jeune et scandaleuse de son premier-né.

Les funérailles à cercueil fermé parurent solitaires et bas de gamme à Booker, malgré l'éloquence sonore du pasteur, la foule de voisins présents, toute la série de plats soigneusement préparés qu'on livrait dans leur cuisine. L'excès même le faisait se sentir plus seul. C'était comme si son frère aîné, aussi proche qu'un jumeau, avait été enterré une nouvelle fois, suffoquant sous les chants, les sermons, les larmes, la foule et les fleurs. Booker voulait réorienter le deuil : le rendre intime, particulier et, surtout, faire qu'il soit à lui seul. Adam était le frère qu'il vénérât ; il avait deux ans de plus que lui et était gentil comme tout. Un remplaçant parfait du frère avec lequel il s'était trouvé blotti dans le ventre de sa mère. Un frère, lui avait-on dit, qui n'avait pas respiré une seule fois. Booker avait trois ans quand on lui avait fait savoir qu'il était le jumeau de celui qui n'avait pas survécu à l'accouchement ; mais d'une certaine manière il l'avait toujours su : il avait toujours senti le vide tout chaud cheminer à côté de lui, ou bien attendre sur les marches de la galerie devant la maison pendant qu'il jouait dans le jardin. Une présence qui partageait la courtepoinTE sous laquelle Booker dormait. À mesure qu'il grandissait, la forme de ce vide s'évanouit, se transforma en une sorte de compagnon intérieur, aux réactions et aux instincts duquel il se fiait. Quand il débuta sa première année de maternelle et qu'il allait tous les jours à l'école à pied avec Adam, le remplacement était complet. Ainsi, après le meurtre d'Adam, Booker n'avait plus de compagnon. Tous deux étaient morts.

La dernière fois que Booker l'avait vu, Adam faisait du skateboard sur le trottoir à la tombée du jour ; son T-shirt jaune, fluorescent sous les frênes du Nord. On était début septembre et rien nulle part n'avait commencé à périr. Les feuilles d'érable se comportaient comme si leur vert avait été immortel. Les frênes s'élevaient toujours vers un ciel sans nuages. Le soleil se mit à prendre vie de manière agressive tandis qu'il se couchait. Sur le trottoir, entre des haies et de très hauts arbres, Adam flottait, tache d'or passant dans un tunnel d'ombre en direction de la gueule d'un soleil vivant.

Adam était plus qu'un frère pour Booker, plus que le « A » de parents qui avaient prénommé leurs enfants par ordre alphabétique. Il était celui qui savait ce que Booker pensait, ressentait, celui dont l'humour était à la fois tapageur et instructif, mais jamais cruel ; le plus intelligent, qui aimait chacun de ses frères et sœurs, mais Booker tout particulièrement.

Incapable d'oublier cette ultime lueur de jaune passant dans la rue à vive allure, Booker déposa une unique rose jaune sur le couvercle du cercueil, puis une autre, plus tard, sur la tombe. Des membres de la famille avaient parcouru de longues distances afin d'enterrer le mort et de consoler les Starbern. Parmi eux, il y avait M. Drew, le père de sa mère. C'était l'homme qui avait réussi, le grand-père ouvertement hostile à tous ceux qui n'étaient pas aussi riches que lui, l'homme que même sa fille appelait « M. Drew », et non « Père » ou « Papa ». Pourtant, ce vieillard qui avait gagné son argent en œuvrant comme marchand de sommeil impitoyable surveillait ce qu'il lui restait de bonnes manières et ne montrait pas le dédain que lui inspirait cette famille qui tirait le diable par la queue.

Après les funérailles, la famille retourna timidement à sa routine, non sans les mélodies encourageantes de Louis, Ella, Sidney Bechet, Jelly Roll, King Oliver et Bunk Johnson, que le tourne-disque laissait flotter en arrière-plan. Et puis les discussions et les petits déjeuners de fête reprirent, Booker et ses frères et sœurs - Carole, Donovan, Ellie, Favor et Goodman - tâchant tous d'imaginer des réponses intéressantes aux questions habituelles. Au fil du temps, toute la famille retrouva son entrain comme les marionnettes de *1, rue Sésame*, espérant que la gaieté, si l'on y travaillait suffisamment, pourrait adoucir les vivants et apaiser les morts. Booker trouvait leurs plaisanteries forcées et leurs problèmes, inventés de toutes pièces, à la fois peu judicieux et insultants. Lors des funérailles et durant les quelques jours qui suivirent, la visite d'une parente, une tante qu'ils appelaient Queen, fut l'exception à ce que Booker tenait pour une routine idiote. Elle avait un nom de famille dont personne ne se souvenait puisque, d'après la rumeur, elle avait eu de nombreux maris : un Mexicain, puis deux Blancs, quatre Noirs, un Asiatique, mais dans

un ordre que personne ne se rappelait. Solidement bâtie, le cheveu roux flamboyant, elle surprit la famille endeuillée en faisant tout le trajet depuis la Californie pour assister aux funérailles. Elle seule sentait la douleur mêlée de colère qu'éprouvait son neveu ; elle le prit à part :

« Ne le laisse pas s'en aller, dit-elle. Pas avant qu'il soit prêt. D'ici-là, raccroche-toi à lui bec et ongles. Adam te fera savoir quand ce sera l'heure. »

Elle le consola, le fortifia et valida l'injustice de la désapprobation qu'il ressentait de la part de sa famille.

Redoutant une autre crise susceptible d'éliminer la musique que passait son père et qui étirait l'âme, sur laquelle Booker comptait pour adoucir et remettre en ordre ses sentiments mêlés, il demanda à son père s'il pouvait prendre des cours de trompette. Bien sûr, répondit M. Starbern, à condition que son fils gagne la moitié du prix que réclamait le professeur. Booker harcela ses voisins pour qu'ils lui confient des tâches ménagères et gagna suffisamment pour manquer les discussions du samedi et suivre des leçons de trompette, qui réprimaient son intolérance naissante envers ses frères et sœurs. Comment pouvaient-ils prétendre que c'était fini ? Comment pouvaient-ils oublier et continuer comme si de rien n'était ? Qui et où était l'assassin ?

Son professeur de trompette, déjà légèrement ivre en début de matinée, était néanmoins excellent musicien, et meilleur maître encore.

« T'as les poumons, les doigts, maintenant il te faut la lèvre. Quand tu les auras tous les trois ensemble, tu pourras les oublier et laisser sortir la musique. »

Ce que, non sans persévérance, il fit.

Six ans plus tard, alors que Booker avait quatorze ans et s'avérait un trompettiste médiocrement doué, l'homme le plus sympathique du monde fut capturé, jugé et reconnu coupable de meurtres en série à caractère sexuel sur six garçons, dont chacun des noms, y compris celui d'Adam, était tatoué en travers de ses épaules. Boise. Lenny. Adam. Matthew. Kevin. Roland. Manifestement un criminel partisan de l'égalité des chances : ses victimes semblaient représentatives d'une vidéo de *We Are The World*¹. Le tatoueur dit qu'il croyait que c'étaient les noms des enfants de son client, pas ceux d'autres personnes.

L'homme le plus sympathique du monde était un mécanicien automobile débonnaire, retraité et qui sollicitait des travaux de dépannage à domicile. Il était particulièrement efficace en matière de vieux réfrigérateurs – les Philco et les General Electric des années cinquante construits pour durer – et d'anciens poêles et fourneaux à gaz. « La crasse, disait-il. Le gros de la machine est mort parce qu'elle n'a jamais été nettoyée. » Tous ceux qui avaient eu recours à lui se rappelaient ce conseil. Une autre caractéristique dont certains se souvenaient était son sourire : combien il était accueillant, séduisant, même. À part cela, l'homme était méticuleux, compétent et, disons, sympathique. L'unique autre chose dont les gens se souvenaient le plus à son propos, c'était qu'il se déplaçait toujours avec un adorable petit chien dans sa camionnette, un terrier qu'il appelait « Boy ». La police tut autant de détails que possible, mais on ne pouvait empêcher les familles des garçons assassinés d'intervenir, ni les réduire au silence. Les cauchemars sur ce qu'on avait pu faire à leurs enfants n'étaient pas plus horribles que les faits. Six années de chagrin et de questions restées sans réponse se rassemblaient autour de leurs souvenirs du temps passé à la morgue, en proie à des nausées, des sanglots, le visage de marbre, ou bien sur le dos, lors d'évanouissements désespérés.

Il ne restait plus grand-chose d'Adam lorsqu'on l'avait retrouvé, mais les détails des enlèvements les plus récents étaient gothiques. Apparemment, les enfants avaient été maintenus ligotés pendant qu'ils subissaient des sévices sexuels, des tortures, et il y avait eu des amputations. L'homme le plus sympathique du monde avait dû utiliser son petit terrier blanc comme appât. Un témoin essentiel, une veuve d'un certain âge, se rappelait avoir vu sur le siège passager de la camionnette un enfant qui riait et tenait face à lui un petit chien. Plus tard, après avoir vu des portraits de l'enfant disparu affichés dans les vitrines des magasins, sur des poteaux télégraphiques et des troncs d'arbres, elle crut reconnaître un visage semblable à celui du garçon qui riait. Elle appela la police. Bien sûr qu'ils connaissaient la camionnette. Elle vantait sa promesse en lettres bleues et rouges : PROBLÈME ? RÉGLÉ ! WM2 V. HUMBOLDT. DÉPANNAGE À DOMICILE. Lorsqu'on fouilla

la maison de M. Humboldt, on découvrit au sous-sol un matelas crasseux exhibant du sang tout sec, ainsi qu'une boîte à bonbons en fer-blanc, décorée avec minutie et contenant des morceaux de chair desséchée soigneusement enveloppés qui, sans être examinés de très près, se révélèrent être de tout petits pénis.

Les revendications du public et les appels à la vengeance déguisée en justice allaient bon train et étaient déchirants. Pancartes, rassemblements devant le tribunal, éditoriaux : il semblait ne falloir rien de moins que la tête du coupable pour tous les faire taire. Booker se joignit au chœur, mais n'était pas convaincu par une solution aussi facile. Ce qu'il voulait, ce n'était pas la mort de l'homme : il voulait sa vie, et il passait du temps à inventer des scénarios comprenant de la douleur et du désespoir sans fin. N'y avait-il pas une tribu d'Afrique dans laquelle on attachait le cadavre de la victime au dos de celui qui l'avait assassinée ? Voilà qui serait certainement justice : porter le cadavre en décomposition comme fardeau concret ainsi que comme marque d'opprobre et de damnation. La rage, la clameur publique lorsque fut condamné l'homme le plus sympathique du monde l'ébranla presque autant que la mort de son frère. Le procès en lui-même ne fut pas long, mais les préliminaires lui avaient paru durer une éternité. Tout au long des journées dominées par les gros titres de la presse, les réactions d'auditeurs à la radio et les commérages de quartier, Booker luttait pour trouver un moyen de geler et d'individualiser ses sentiments, de les séparer du chagrin et de la colère frénétique d'autres familles. Le drame survenu à Adam n'était pas, selon lui, une denrée publique limitée à une seule ligne parmi une liste des six victimes publiée dans un journal : il était intime et n'appartenait qu'aux deux frères. Deux ans plus tard, une solution satisfaisante et lénitive lui vint à l'esprit. Après avoir réitéré le geste qu'il avait fait lors des funérailles d'Adam, il se fit tatouer une petite rose sur l'épaule gauche. Était-ce le même fauteuil que celui dans lequel le prédateur sexuel s'était assis, la même aiguille que celle utilisée sur sa peau d'une blancheur de cire ? Il ne posa pas la question. Comme le tatoueur n'avait pas le jaune étincelant dont Booker gardait le souvenir, ils se contentèrent d'un genre de rouge orangé.

Le fait d'être admis à l'université lui procura du soulagement ainsi qu'une distraction, et il fut bientôt enchanté de la vie sur le campus : non pas des cours, non pas des professeurs, mais de ses camarades pleins d'entrain et je-sais-tout ; enchantement qui, deux ans durant, ne faiblit pas. Tout ce que fit Booker, de sa première année jusqu'à la fin de la deuxième, ce fut de réagir : ricaner, rire, rejeter, trouver à redire, rabaisser ; la pensée critique selon un jeune homme. Ses camarades de la résidence et lui-même classaient les filles d'après les magazines pour hommes et les films pornos, et se classaient entre eux d'après les personnages des films d'action qu'ils avaient vus. Ceux qui étaient intelligents suivaient les cours sans se fatiguer ; les génies abandonnaient leurs études. Ce fut en troisième année que son léger cynisme se transforma en dépression. Les opinions de ses camarades commencèrent à le lasser et à le déranger en même temps, non seulement parce qu'elles étaient prévisibles, mais aussi parce qu'elles empêchaient les questionnements sérieux. Si ses efforts étaient indispensables pour perfectionner *Wild Cat Blues* à la trompette, aucune pensée nouvelle ni créative n'était requise dans une société d'étudiants non diplômés et aucune ne pénétrait le brouillard béni de la transgression juvénile. L'agitation estudiantine autour de la guerre en Irak, qui avait auparavant perturbé le campus, s'était tue. À présent, le sarcasme agitait sa bannière triomphante et les petits rires se faisaient son serment ; à présent, la manipulation docile des professeurs devenait une affaire de routine. Booker resongea alors aux questions posées par ses parents lors des discussions du samedi dans Decatur Street : 1. Qu'as-tu appris qui soit vrai (et comment sais-tu que c'est vrai) ? 2. Quel problème as-tu ?

1. Jusqu'à présent, rien. 2. Le désespoir.

Ainsi, en espérant apprendre quelque chose de valeur et peut-être trouver un endroit accueillant pour le désespoir, il fit une demande d'inscription en doctorat. Là, il s'appliqua à débusquer la richesse, du troc jusqu'aux bombes. C'était pour lui un voyage intellectuel fascinant qui disciplinait sa colère, l'emprisonnait, et expliquait tout du racisme, de la guerre et de la pauvreté. Le monde politique était une abomination ; ses militants, à la fois les rétrogrades et les progressistes, semblaient rêveurs et mal avisés. Les révolutionnaires, armés ou pacifiques, n'avaient aucune idée de ce qui devrait se passer une fois qu'ils auraient « gagné ». Qui gouvernerait ? Le « peuple » ? Ben voyons. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le meilleur résultat consisterait à introduire parmi la population une idée nouvelle qu'un politicien suivrait peut-être. Le reste n'était que théâtre à la

recherche d'un public. Seule la richesse expliquait le mal de l'humanité et Booker était résolu à vivre sans aucune considération pour elle. Il connaissait exactement les sujets et thèmes des articles et des livres qu'il écrirait, et il prenait des notes sur ses recherches. Hormis les ouvrages universitaires touchant à son domaine, il lisait un peu de poésie et des revues spécialisées. Pas de romans, grands ni moindres. Certains poèmes lui plaisaient parce qu'ils égalaient la musique ; les revues, parce que leurs essais injectaient de la politique dans la culture. Ce fut durant la période de son doctorat qu'il commença à écrire autre chose que les grandes lignes d'essais à venir. Il entreprit d'essayer de donner à des phrases sans ponctuation la forme d'un langage musical exprimant ses questions sur sa pensée ou les conclusions de celle-ci. Il en jeta la plupart ; il en conserva quelques-unes.

Enfin assuré d'avoir obtenu son diplôme de recherche, Booker rentra seul chez lui pour le dîner que sa mère avait préparé en vue de célébrer l'événement. Il songea à demander à Felicity, sa petite amie par intermittence, de l'accompagner, mais décida de ne pas le faire. Il ne voulait pas que quelqu'un de l'extérieur juge sa famille. C'était à lui de s'en charger.

Tout se passa en douceur et presque avec gaieté lors de la réunion familiale, jusqu'à ce qu'il monte dans son ancienne chambre, celle qu'il avait jadis partagée avec Adam. Ce qu'il cherchait, il ne le savait pas très bien. La pièce n'était pas seulement différente, elle était hostile : un lit à deux places au lieu des lits jumeaux qui avaient été celui d'Adam et le sien, des rideaux blancs transparents au lieu des stores, une carquette mièvre sous un bureau minuscule. Pire que tout, le placard dans lequel étaient auparavant entassés leurs jouets – battes, ballons de basket, jeux de salon – contenait à présent les vêtements de fille de sa sœur Carole. Mais il s'étrangla de colère en découvrant que son vieux skateboard, identique à celui qui avait disparu avec Adam, n'était plus là. Affaibli par la tristesse, Booker redescendit l'escalier. Cependant, quand il vit Carole, sa pâle faiblesse se mua en sa jumelle flamboyante : la furie. Il chercha querelle à sa sœur ; elle riposta. Leur dispute prit de l'ampleur et dérangerait toute la famille, jusqu'à ce que M. Starbern y mette fin.

« Arrête, Booker ! T'es pas le seul à avoir de la peine. Les gens font leur deuil de différentes façons. » La voix de son père était comme l'acier du tranchant d'un couteau.

« Ouais, c'est sûr. » Booker avait un ton hostile et mêlé de dédain.

« Tu fais comme si t'étais le seul dans cette famille à l'avoir aimé, C'est pas ce qu'Adam voudrait, dit son père.

— T'en sais rien, de ce qu'il voudrait. » Booker parvint à refouler ses larmes.

M. Starbern se leva du canapé. « Eh bien, moi, je sais ce que je veux. Je veux que tu sois poli dans cette maison ou que tu en sortes.

— Oh, non, murmura Mme Starbern. Ne dis pas ça. »

Père et fils se dévisagèrent longuement, leurs regards s'affrontant dans une agression militaire. M. Starbern remporta la bataille et Booker quitta la maison, refermant avec force la porte derrière lui.

Il était séant, peut-être, qu'après avoir quitté le seul foyer qu'il avait jamais connu, Booker sorte sous une averse torrentielle. La pluie le forçait à remonter son col et à baisser la tête comme un intrus bien content qu'il fasse nuit. Levant les épaules et plissant les yeux, il longea Decatur Street, en proie à une humeur que parachevaient les trombes d'eau. Avant sa dispute avec Carole, il avait tenté de convaincre ses parents d'envisager une sorte d'œuvre à la mémoire de son frère : une modeste bourse d'études portant son nom, par exemple. Sa mère s'était peu à peu enthousiasmée pour cette idée, mais son père avait froncé les sourcils : il était résolument contre.

« On ne peut pas perdre de l'argent comme ça et on ne peut pas perdre de temps à le collecter, avait-il dit. En plus, les gens qui admiraient Adam et qui se souviennent de lui n'ont pas besoin de rappel. »

Booker sentait déjà une nuance pernicieuse de désapprobation non seulement de la part de Carole, mais aussi de ses plus jeunes frères et sœurs. Pour Favor et Goodman, Booker semblait vouloir une statue d'un frère mort quand ils étaient bébés. Ce que Booker entendait comme de la loyauté

vis-à-vis de la famille, les autres le percevaient comme de la manipulation – comme une tentative pour les contrôler – visant à surpasser l'autorité du père. Rien que parce qu'il avait deux diplômes universitaires, il croyait pouvoir dire quoi faire à tout le monde. Ils roulaient les yeux face à son arrogance.

Lorsqu'il était allé voir l'ancienne chambre, celle d'Adam et la sienne, la fibre de désapprobation qu'il avait ressentie pendant qu'il proposait d'honorer la mémoire de son frère était devenue une corde, tandis qu'il constatait l'absence brutale non seulement d'Adam, mais de lui-même. Aussi, en refermant la porte sur sa famille pour sortir sous la pluie, il commettait un acte déjà tardif.

Felicity répondit : « D'accord, bien sûr » quand Booker lui demanda s'il pouvait loger un moment chez elle. Il était content de sa rapidité de réaction puisqu'il n'avait plus d'adresse en propre, une fois qu'il avait quitté la résidence des doctorants. Dans le car qui le ramenait au campus, la lecture du précédent numéro de *Dædalus*³ qu'il avait emporté l'empêcha de nourrir sa déception concernant sa famille. Mais cette déception refit puissamment surface lorsqu'il regagna la résidence et commença à jeter dans des caisses les vestiges de sa vie à l'université – textes, chaussures de course, vêtements informes, bloc-notes, revues ; tout, à l'exception de sa bien-aimée trompette. Quand il eut fini de s'apitoyer sur soi en tant que victime d'une incompréhension scandaleuse, il appela sa petite amie. Felicity enseignait à titre de remplaçante et leur relation durait depuis deux ans surtout parce qu'il y avait des laps de temps prolongés au cours desquels ils ne se voyaient pas. Ses missions avaient beau dépendre de la maladie soudaine d'un professeur titulaire, elles étaient irrégulières et souvent dans des quartiers éloignés. Il se sentait donc à l'aise en lui demandant s'il pouvait s'installer quelque temps chez elle, puisqu'ils savaient tous les deux qu'il s'agissait d'une question de commodité sans rapport avec un engagement. C'était l'été, et puisque Felicity n'aurait probablement pas de demandes de remplacement, ils pouvaient chacun profiter de la compagnie de l'autre sans date limite : aller au cinéma, manger dehors, courir sur des pistes ; faire tout ce dont ils avaient envie.

Un soir, Booker emmena Felicity au *Quai 2*, un club délabré qui organisait des dîners dansants et se targuait d'avoir un ensemble de jazz se produisant en direct. Au-dessus de son riz aux crevettes, Booker se dit, comme souvent, que le quartet sur la petite scène avait bien besoin de cuivres. Presque toute la musique populaire était saturée de cordes : guitares, basses et touches de piano, assistées de percussions. Hormis ceux de musiciens prestigieux, comme l'E Street Band ou l'orchestre de Wynton Marsalis, les groupes comprenaient rarement, en accompagnement ou en solo, un saxo, une clarinette, un trombone ou une trompette, et c'était une lacune qu'il ressentait de manière intense. Ce soir-là, à la pause, il se rendit donc dans les coulisses jusqu'à l'étroite loge pleine de fumée d'herbe et de musiciens hilares, afin de demander s'il pourrait un jour faire partie du groupe. Non désireux de partager leur cachet avec un autre musicien, surtout un qu'ils ne connaissaient pas, ils le congédièrent sans délai.

« Va te faire voir, mec.

— Qui t'a laissé entrer ici ?

— Enfin, vous pourriez au moins m'écouter, implora-t-il. Moi, je joue de la trompette et ça vous ferait pas de mal d'avoir un cuivre. »

Les guitaristes roulèrent les yeux, mais le percussionniste dit : « Apporte-la pour le concert de vendredi. C'est à ce moment-là que ce sera pas grave si tu foires. »

Il ne parla pas de sa future audition à Felicity : elle se fichait pas mal qu'il joue de la trompette.

Booker suivit la proposition du percussionniste et fit un essai devant eux dans la loge, en imitant autant que possible un solo de Louis Armstrong. Le percussionniste hocha la tête, le pianiste sourit et les deux guitaristes n'é mirent aucune objection. Dès lors, durant l'été, Booker accompagna le groupe – qui s'appelait *The Big Boys* – tous les vendredis, quand l'endroit était tellement bondé que les clients occupés à dîner ou à boire ne prêtaient aucune attention à la musique.

Lorsque, en septembre, *The Big Boys* se séparèrent – le percussionniste déménagea, le pianiste décrocha un meilleur engagement, plus important –, Booker et les guitaristes, Michael et Freeman

Chase, commencèrent à jouer dans des rues ponctuées d'anciens combattants sans domicile, une fureur glaciale dans les yeux. Le fait qu'ils récoltaient des dons plus généreux en étant entourés de musique n'atténuait pas leur colère. Ce fut la plus douce saison de la vie de Booker, mais elle ne dura pas. Vers la fin de l'été, sa relation avec Felicity s'était dégradée au-delà de toute possibilité de rabibochage. Il leur avait plu d'être tout l'été des amants partageant la même chambre, avant que chacun ne commence à agacer l'autre par des habitudes auxquelles celui-ci n'avait jusqu'alors pas fait très attention. Felicity se plaignait de ses exercices assourdissants à la trompette et de son refus d'aller faire la fête tous les soirs sans exception avec ses amis. Lui détestait sa fumée de cigarette, ses choix en matière de nourriture à emporter, de musique et de vin. En plus d'insister pour recevoir sans arrêt des visites de membres de sa famille, elle était fouineuse et se mêlait constamment de sa vie. Par-dessus tout, il lui trouvait des opinions très arrêtées, ce qui lui était insupportable. En fait, Felicity le jugeait aussi désagréable et aussi énervant que lui-même la jugeait. Elle croyait qu'elle y laisserait peut-être sa santé mentale, s'il lui fallait écouter une fois de plus Donald Byrd, Freddie Hubbard, Blue Mitchell ou n'importe lequel de ses autres musiciens préférés. Elle se mit à le considérer comme un raté et un misogyne. Néanmoins, ils auraient pu rester ensemble, malgré l'hostilité réciproque qui se répandait entre eux comme de la moisissure, si un événement ne s'était pas produit : l'arrestation de Booker et la nuit qu'il passa en détention provisoire.

Il avait croisé un homme et une femme, garés près d'un parking désert, qui tiraient à tour de rôle sur une pipe à crack. Cette vision ne l'intéressait pas, jusqu'à ce qu'il remarque un enfant, âgé de deux ans peut-être, qui hurlait et pleurait, debout sur la banquette arrière de la Toyota des toxicos. Il marcha jusqu'à la voiture, ouvrit brutalement la portière, fit sortir l'homme de force, lui cassa la figure et envoya valser d'un coup de pied la pipe à crack qui était tombée sur le sol. La femme bondit alors du véhicule et se précipita au secours de son partenaire. Cette bagarre à trois fut plus hilarante que fatale, mais elle dura assez longtemps et fit assez de vacarme pour attirer l'attention d'abord des gens qui faisaient leurs courses, puis de la police. Ils furent arrêtés tous les trois et la petite fille qui hurlait fut confiée aux services de protection de l'enfance.

Felicity dut payer l'amende. Le juge fut indulgent envers Booker parce qu'il éprouvait autant de dégoût que lui vis-à-vis des parents fumeurs de crack. Il traduisit le couple en justice et infligea à Booker une contravention pour trouble à l'ordre public. L'incident tout entier mit en rage Felicity, qui se demanda à voix haute pourquoi il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas.

« Tu te prends pour qui ? Batman ? »

Booker toucha sa molaire droite pour savoir si elle était branlante ou cassée. La bonne femme avait eu plus de force que l'homme, qui s'était démené à fond mais n'avait pas réussi à lui donner un seul coup. C'étaient ses phalanges à elle qui avaient atteint sa mâchoire.

« Y avait un petit môme dans cette voiture. Un bébé ! dit-il.

— C'était pas ton môme et c'était pas ton problème », cria Felicity.

À peine branlante, se dit Booker, mais il irait tout de même voir un dentiste.

Dans le bus du retour, chacun, sans le dire, savait que c'était fini. Felicity continua à le harceler pendant environ une heure après qu'ils eurent regagné son appartement, mais confrontée au silence de plomb de Booker, elle capitula et prit une douche. Il ne la rejoignit pas, contrairement à leur habitude.

L'expérience professionnelle de Booker était maigre : un unique semestre, embarrassant et ponctué de catastrophes, passé à donner des cours de musique dans un collège, seul enseignement qu'il pouvait dispenser dans une école publique puisqu'il n'avait aucune qualification ; en outre, il n'avait pas été retenu pour les auditions auxquelles il s'était inscrit. Son talent de trompettiste était correct, mais non exceptionnel.

Sa fortune changea au moment précis où il le fallait, quand Carole parvint à retrouver sa trace pour lui faire suivre une lettre que lui avait adressée un cabinet juridique. M. Drew était mort et, à la grande surprise de tous, il avait inclus dans son testament ses petits-enfants, mais non ses enfants. Booker devait partager avec ses frères et sœurs la fortune dont le vieillard n'avait cessé de se vanter. Il refusait de penser à l'avarice et à la criminalité qui avaient engendré la richesse de son

grand-père. Il se dit que la mort avait blanchi l'argent du marchand de rêves. Pas mal. Désormais, il pouvait louer son propre logement, une chambre paisible dans un quartier paisible, et continuer à jouer soit dans la rue, soit dans d'autres petits clubs délabrés. N'ayant accès à aucun studio, les hommes jouaient au coin des rues. Non pour l'argent, ce qui eût été assez pitoyable, mais pour s'exercer et faire des expériences les uns avec les autres, en public et face à des auditeurs qui, faute de payer, étaient peu critiques et peu exigeants.

Vint alors un jour qui le transforma, ainsi que sa musique.

Tout simplement stupéfait par sa beauté, il contempla, bouche bée, une jeune femme à la peau noir bleuté qui riait, debout sur le trottoir. Ses habits étaient blancs et ses cheveux, semblables à un million de papillons noirs endormis sur sa tête. Elle parlait à une autre femme, blanche comme de la craie, avec des dreadlocks blondes. Une limousine longeait le trottoir et toutes les deux attendaient que le chauffeur leur ouvre la portière. Même si cela le rendait triste de voir la limousine s'éloigner, Booker souriait, souriait sans cesse tandis qu'il poursuivait son chemin jusqu'à l'entrée du métro, où il jouait avec les deux guitaristes. Aucun d'eux n'était là, ni Michael ni Chase, et c'est alors seulement qu'il remarqua la pluie : douce, régulière. Le soleil resplendissait encore, si bien que les gouttes qui tombaient d'un ciel bleu layette ressemblaient à du cristal se brisant en taches de lumière sur le trottoir. Il décida de jouer quand même de sa trompette seul sous la pluie, tout en sachant qu'aucun des piétons ne s'arrêterait pour écouter ; au contraire, ils fermaient leur parapluie en se dépêchant de descendre l'escalier qui menait aux rames. Toujours captivé par l'absolue beauté de la fille qu'il avait aperçue, il porta la trompette à ses lèvres. Ce qui en sortit fut une musique qu'il n'avait jamais jouée auparavant. Des notes basses et sourdes longtemps, trop longtemps retenues, tandis que les accords flottaient parmi les gouttes de pluie.

Booker n'avait pas de mots pour décrire ses sentiments. Ce qu'il savait, en revanche, c'était que l'air chargé de pluie avait un parfum de lilas quand il jouait en pensant à elle. Les rues aux trottoirs jonchés d'ordures paraissaient intéressantes et non plus crasseuses ; les épiceries portoricaines, les instituts de beauté, les petits restaurants, les boutiques d'occasions au profit des bonnes œuvres, tous blottis les uns contre les autres, avaient l'air accueillant, franchement chaleureux. Chaque fois qu'il imaginait ses yeux étincelants regardant vers lui ou ses lèvres entrouvertes dans un sourire engageant et téméraire, il éprouvait non seulement une vague de désir, mais aussi la désintégration de l'obsession et de la mélancolie dont la mort d'Adam l'ennuageait depuis des années. Lorsqu'il traversa ce nuage et redevint aussi satisfait sur le plan affectif qu'il l'avait jadis été, Adam disparut en skateboard dans le soleil couchant : elle était là. Une Galatée couleur de nuit, toujours et déjà vivante.

Quelques semaines après cette première vision d'elle en train d'attendre une limousine, elle était là de nouveau, à faire la queue au stade dans lequel se produisaient les Black Gauchos : un groupe à succès, nouveau et prometteur, qui jouait un mélange de jazz du Brésil et de La Nouvelle-Orléans ; concert unique. La file d'attente était longue, bruyante et agitée, mais quand les portes s'ouvrirent pour laisser entrer la cohue, il parvint tout d'abord à doubler quatre personnes derrière elle et ensuite, quand la foule eut trouvé les gradins, il put rester exactement dans son dos.

Dans une atmosphère alimentée par la musique, les règles de la bienséance étant rompues et la tolérance en matière sexuelle, épaisse comme de la crème, lui passer les bras autour de la taille semblait plus qu'un geste naturel : c'était un geste inévitable. Et ensemble ils dansèrent, encore et toujours. Quand la musique s'interrompit, sa Galatée se retourna pour lui faire face et lui accorder le sourire téméraire qu'il avait toujours imaginé.

« Bride, répondit-elle lorsqu'il lui demanda son nom.

— Bon Dieu », murmura-t-il.

Leurs ébats furent, dès le tout début, sereins, subtils et prolongés, si indispensables à Booker qu'il s'abstenait délibérément plusieurs soirs d'affilée pour rendre tout neuf son retour dans le lit de Bride. Leur relation était sans faille. Il aimait surtout le manque d'intérêt de Bride pour sa vie

personnelle. À l'inverse de ce qui se passait avec Felicity, il n'y avait pas d'investigations. Bride était d'une beauté renversante, elle était facile à vivre, elle avait tous les jours quelque chose à faire et n'éprouvait pas le besoin de sa présence à tout instant. Son narcissisme, conforme au milieu de son entreprise de cosmétiques, reflétait l'obsession dont elle était l'objet pour Booker. Donc si elle parlait sans arrêt de collègues, de produits et de marchés, il observait ses yeux envoûtants, si profondément expressifs qu'ils en disaient bien plus que ne le pouvait le simple langage. Des yeux qui parlent, songeait-il, accompagnés par la musique de sa voix. Chaque trait – le contour de ses pommettes, sa bouche aguichante, son nez, son front, son menton, ainsi que ses yeux – était plus exquis, esthétiquement plus agréable en raison de cette peau obsidienne, couleur de nuit. Qu'il ait été allongé sous son corps, qu'il l'ait dominé ou qu'il ait tenu cette femme entre ses bras, sa noirceur le transportait. Il était alors certain que non seulement il tenait la nuit, mais qu'elle lui appartenait, et si la nuit qu'il tenait entre ses bras n'était pas suffisante, il pouvait toujours voir, dans les yeux de Bride, la lumière des étoiles. Son sens de l'humour innocent et involontaire le ravissait. Lorsque Bride, qui ne portait pas de maquillage et travaillait dans une entreprise exclusivement consacrée aux cosmétiques, lui demandait de l'aider à choisir la nuance la plus irrésistible de brillant à lèvres, il riait aux éclats. Son insistance sur les vêtements blancs uniquement l'amusait. Non désireux de partager cette femme avec la foule, il était rarement d'humeur à aller en discothèque. Pourtant, danser avec elle dans des clubs ringards et faiblement éclairés, au son de bandes qui déversaient le soprano de Michael Jackson ou les hurlements de James Brown, était irrésistible. La façon qu'il avait de se serrer fort contre elle dans des boîtes de rap bondées les ensorcelait tous les deux. Il ne lui refusait rien, hormis l'accompagner pour aller dévaliser les boutiques.

De temps à autre, elle abandonnait les dehors de maîtrise totale qui étaient ceux de la chef d'entreprise branchée au succès époustouflant, pour confier quelque défaut ou douloureux souvenir d'enfance. Et lui, sachant tout de la façon dont les blessures d'enfance suppuraient et jamais ne cicatrisaient, il la consolait, non sans dissimuler sa rage à l'idée de quiconque en train de lui faire du mal.

La relation compliquée qu'entretenait Bride avec sa mère et son père exécrable signifiait que, comme lui, elle était libre d'attaches familiales. Ils n'étaient que tous les deux et, excepté celles de son odieuse pseudo-amie Brooklyn, il y avait de moins en moins d'interruptions de la part de ses collègues. Booker jouait toujours avec Chase et Michael le week-end et certains après-midi, mais il y avait de glorieuses matinées de soleil sur le rivage, des soirées fraîches passées à se tenir la main dans le parc en prévision de la chorégraphie sexuelle qu'ils exécuteraient dans chaque recoin de l'appartement de Bride. Sobres comme des prêtres, créatifs comme des diables, ils inventaient le sexe. Croyaient-ils.

Quand Bride était au bureau, Booker profitait de sa solitude pour s'exercer à la trompette, griffonner des notes qu'il envoyait à Queen, sa tante préférée, et puisqu'il n'y avait pas de livres dans l'appartement de Bride – seulement des magazines de mode ou à sensation –, il allait souvent en bibliothèque lire ou relire des livres qu'il avait ignorés ou mal compris quand il était à l'université. *Le Nom de la rose*, tout d'abord, puis *Souvenirs de l'esclavage*, recueil qui l'émut tant qu'il composa un air médiocre et sentimental afin de commémorer ces récits. Il lut Twain et apprécia la cruauté de son humour. Il lut Walter Benjamin et fut impressionné par la beauté de la traduction, il relut l'autobiographie de Frederick Douglass et savoura pour la première fois l'éloquence qui dissimulait sa haine et la révélait en même temps. Il lut Herman Melville et laissa Pip lui briser le cœur en lui rappelant Adam, seul, abandonné, englouti par les vagues d'un mal fortuit.

Au bout de six mois passés dans le bonheur suprême du sexe consommable, de la musique free-style, d'ouvrages stimulants et de la compagnie d'une Bride peu exigeante et facile à vivre, le château de conte de fées s'écroula dans la boue et le sable sur lesquels sa vanité était construite. Et Booker s'enfuit.

1.

Chanson composée en 1985, dans le but de récolter des fonds pour aider les victimes de la famine en Éthiopie.

2.

Abréviation commune de « William ».

3.

Revue trimestrielle de l'Académie américaine des Arts et des Sciences.

4^E PARTIE

Brooklyn

Rien. Un coup de fil à notre directeur de gestion pour demander une nouvelle prolongation de son congé. Rééducation. Rééducation affective, n'importe. Mais rien sur l'endroit où elle a mis le cap ni pourquoi, jusqu'à aujourd'hui. Un mot gribouillé sur une feuille de bloc-notes jaune à lignes. Nom de Dieu. J'ai pas eu besoin de le lire pour savoir ce qu'il disait. « Désolée de m'être enfuie. Il le fallait. À part toi, tout s'écroulait bla-bla-bla... »

Superbe conne. Rien sur l'endroit où elle va ni sur la durée de son absence. Une chose que je sais pour sûr, c'est qu'elle est à la recherche de ce type. Ses pensées, je les lis comme les titres qui défilent en bas d'un écran de télé. C'est un don que j'ai depuis toute petite. Comme quand la proprio a volé l'argent posé sur la table de notre salle à manger et dit qu'on avait du retard dans le paiement du loyer. Ou quand mon oncle a recommencé à vouloir me mettre ses doigts entre les jambes, avant même qu'il ait su lui-même ce qu'il comptait faire. Je me planquais, ou bien je courais ou hurlais en inventant des maux de ventre pour que ma mère, qui cuvait son vin, se réveille afin de s'occuper de moi. Croyez-le. J'ai toujours senti ce que veulent les gens et comment les satisfaire. Ou non. Une fois seulement j'ai mal lu : avec l'amoureux de Bride.

Je me suis enfuie, moi aussi, Bride, mais j'avais quatorze ans et y avait personne à part moi pour s'occuper de moi, donc je me suis inventée, je me suis endurcie. Je croyais que toi aussi, sauf quand il s'agissait de petits amis. J'ai tout de suite su que le dernier – un escroc si jamais j'en ai vu un – te ferait redevenir cette petite fille effarouchée que t'étais avant. Une dispute avec un criminel cinglé et t'as capitulé, assez idiote pour laisser tomber le meilleur boulot du monde.

J'ai commencé par balayer un salon de coiffure, puis j'ai été serveuse avant d'obtenir le boulot au drugstore. Bien avant Sylvia, Inc., je me suis battue comme une folle pour chaque boulot que j'ai eu et j'ai rien, rien laissé m'arrêter.

Mais pour toi, c'est : « Ouin, ouin, il fallait que je m'enfuie... » Où ça ? Dans un endroit où y a pas de vrai papier à lettres ni même une carte postale ?

Bride, je t'en prie.

Une citadine se lasse rapidement de l'ennui de carton-pâte que dégagent les toutes petites villes rurales. Par n'importe quel temps, un soleil à l'éclat métallique ou une pluie qui vous transperce, l'impression de baraques fatiguées cachant des résidents apathiques semble exténuer le regard le plus attentif. C'est une chose, pour les anciens hippies, de vivre leurs idéaux anticapitalistes non loin de la bordure d'une route de campagne rarement fréquentée. Au cours de leur passé aventureux, Evelyn et Steve avaient vécu une vie exaltante faite de risques et d'objectifs. Mais qu'en était-il des gens ordinaires nés dans ces contrées et qui n'en portaient jamais ? Bride ne se sentait pas supérieure à la rangée de toutes petites maisons mélancoliques et de mobile-homes de chaque côté de la route : seulement perplexe. Qu'est-ce qui avait bien pu faire choisir cet endroit à Booker ? Et qui donc, bon sang, était Q. Olive ?

Elle avait parcouru deux cent soixante-dix kilomètres en voiture, par moments sur des routes en terre battue dont certaines avaient dû être à l'origine tracées par des pieds chaussés de mocassins et des meutes de loups. Les chauffeurs de camion pouvaient les emprunter, mais une Jaguar réparée avec la portière d'un autre modèle avait sérieusement du mal. Bride conduisait

prudemment, scrutant la route devant elle pour repérer les obstacles, vivants ou non. Au moment où elle aperçut le panneau cloué au tronc d'un pin, son épuisement fit taire une inquiétude croissante. Même si plus rien ne disparaissait de son corps, elle était perturbée par le fait qu'elle n'avait pas eu ses règles depuis au moins deux mois, peut-être trois. Sans pilosité aux aisselles ni au pubis, sans trous aux oreilles ni poids stable, le buste plat, elle tentait en vain d'oublier ce qu'elle croyait être la folle transformation par laquelle elle redevenait une petite Noire effarouchée.

Whiskey s'avéra consister en à peu près une demi-douzaine de maisons des deux côtés d'une route de gravier qui menait à un espace occupé par des caravanes et des mobile-homes. Parallèlement à cette route, au-delà d'une étendue d'arbres à l'air triste, coulait un ruisseau profond, mais étroit. Les maisons n'avaient pas d'adresse, mais certains mobile-homes avaient des noms peints sur de robustes boîtes aux lettres. Sous des regards méfiants envers des voitures étranges et des visiteurs plus étranges encore, Bride roula tranquillement jusqu'à ce qu'elle aperçoive QUEEN OLIVE inscrit sur une boîte aux lettres devant un mobile-home jaune pâle. Elle se gara, descendit et se dirigeait vers la porte lorsqu'elle sentit une odeur d'essence et de feu qui semblait provenir de derrière le mobile-home. Quand elle s'avança sans bruit vers le jardin, elle vit une femme rousse solidement bâtie qui aspergeait d'essence un sommier métallique à ressorts, en prenant soin de remarquer à quels endroits il fallait nourrir la flamme.

Bride regagna sa voiture à toutes jambes et attendit. Deux enfants arrivèrent, attirés, peut-être, par l'automobile de luxe, mais distraits par la femme assise à son volant. Tous deux la contemplèrent pendant ce qui sembla plusieurs minutes, en proie à un émerveillement qui ne faiblissait pas. Bride ignora les enfants stupéfaits. Elle savait bien ce que c'était que de pénétrer dans une pièce et d'assister à l'échange de regards entre des Blancs qu'elle ne connaissait pas. Ces regards étaient faciles à dédaigner parce que, le plus souvent, l'envie qu'engendrait sa beauté succédait aux cris de surprise que provoquait sa noirceur. Bien que, avec l'aide de Jeri, elle ait tiré parti de sa peau foncée en la mettant en valeur, en la rendant séduisante, elle se rappelait un échange qu'elle avait eu avec Booker un jour. Comme elle se plaignait de sa mère, elle lui avait dit que Sweetness la détestait en raison de sa peau noire.

« Ce n'est qu'une couleur, avait-il dit. Une caractéristique génétique : pas un défaut, pas une malédiction, pas une bénédiction ni un péché.

— Mais, avait-elle riposté, les autres croient que les différences raciales... »

Booker l'interrompit. « Scientifiquement, il n'existe rien de tel que la race, Bride, donc le racisme sans race est un choix. Enseigné, bien sûr, par ceux qui en ont besoin, mais c'est tout de même un choix. Les gens qui le pratiquent ne seraient rien sans lui. »

Ses propos étaient rationnels et, à l'époque, réconfortants, mais ils n'avaient pas grand-chose à voir avec l'expérience au quotidien, comme le fait d'être assise dans une voiture sous le regard ahuri de petits enfants blancs qui n'auraient pu être davantage fascinés s'ils s'étaient trouvés dans un musée de dinosaures. Néanmoins, elle refusait catégoriquement de se laisser détourner de sa mission pour la seule raison qu'elle était hors de la zone de confort constituée de rues pavées et de pelouses bien drues, et entourée de gens de races diverses qui ne l'aideraient peut-être pas, mais ne lui feraient aucun mal. Résolue à découvrir de quoi elle était faite – coton ou acier –, il lui était impossible de battre en retraite, de revenir en arrière.

Une demi-heure s'écoula ; les enfants étaient partis et un soleil nickelé, tout en haut du ciel, réchauffait l'intérieur de la voiture. Après avoir respiré un grand coup, Bride alla jusqu'à la porte jaune et frappa. Quand l'incendiaire apparut, Bride dit : « Bonjour. Excusez-moi. Je cherche Booker Starbern. Voici l'adresse que j'ai où le trouver.

— Ça m'étonne pas, dit la femme. Je reçois beaucoup de courrier à lui : magazines, catalogues, des trucs qu'il écrit lui-même.

— Il est ici ? » Bride était éblouie par les boucles d'oreilles de la femme : des disques dorés de la taille de palourdes.

« Eh non. » La femme secoua la tête tout en plongeant son regard dans celui de Bride. « Mais il est dans le coin.

— Ah bon ? Alors dans le coin, c'est à quelle distance ? » Soulagée que Q. Olive ne soit pas une jeune rivale, Bride poussa un soupir et demanda quel chemin prendre.

« Tu peux y aller à pied, mais entre donc. Booker, il va nulle part. Il garde le lit ; il s'est cassé le bras. Entre donc. T'as l'air de quelque chose qu'un raton laveur aurait trouvé et refusé de manger. »

Bride avala sa salive. Au cours des trois dernières années, elle s'était seulement entendu dire combien elle était exotique, combien elle était superbe – partout, quasiment par tout le monde –, époustouflante, ravissante, sexy, sensass ! À présent, cette vieille femme aux cheveux roux laineux et au regard appréciateur avait effacé d'un seul coup tout un lexique de compliments. Une fois de plus, Bride était la petite fille laide et trop noire dans la maison de sa mère.

Queen courba l'index. « Entre ici, petite. Faut que tu te nourrisses.

— Écoutez, mademoiselle Olive...

— Juste Queen, ma mignonne. Et c'est O-li-vay. Entre ici. J'ai pas beaucoup de compagnie et je reconnais la faim quand je la vois. »

Ça, c'est vrai, se dit Bride. Son inquiétude au cours du long trajet lui avait dissimulé un estomac qui criait famine. Elle obéit à Queen et fut agréablement surprise par l'aspect ordonné, le confort et le charme de la pièce. Elle s'était demandé une seconde si elle ne se trouvait pas attirée par ruse dans l'antre d'une sorcière. À l'évidence, Queen cousait, tricotait, faisait du crochet et de la dentelle. Rideaux, housses, coussins, serviettes brodées étaient élégamment confectionnés à la main. Une courteline placée en tête d'un lit vide, dont le sommier, apparemment, refroidissait dehors, était faite de chutes de tissu aux couleurs tendres, et, comme tout le reste, judicieusement dépareillées. De petits objets d'art anciens tels que des cadres de tableaux et des consoles étaient disposés de façon étrange. Un mur entier était couvert de photographies d'enfants. Une marmite chauffait tout doucement sur la cuisinière à deux feux. Non accoutumée à essuyer des rebuffades, Queen plaça deux bols en porcelaine sur des sets de table en tissu, ainsi que des serviettes assorties et des cuillers à soupe en argent, au manche filigrané.

Bride s'assit à une table étroite, sur une chaise au coussin décoratif, et regarda Queen servir une soupe épaisse dans leurs bols. Des morceaux de poulet flottaient parmi des petits pois, des pommes de terre, des grains de maïs, des tomates, du céleri, des poivrons verts, des épinards et une poignée de coquillettes. Bride n'arrivait pas à identifier les puissants condiments. Curry ? Cardamome ? Ail ? Piment de Cayenne ? Poivre rouge et noir ? Mais le résultat était une manne. Queen ajouta une corbeille de pains plats tout chauds, rejoignit son invitée et bénit la nourriture. Ni l'une ni l'autre ne parla pendant de longues minutes, consacrées à manger. Enfin, Bride leva les yeux de son bol, s'essuya les lèvres, poussa un soupir et demanda à son hôtesse : « Pourquoi est-ce que vous brûliez votre sommier ? Je vous ai vue là-bas derrière.

— Les punaises, répondit Queen. Chaque année, je le brûle avant que les œufs se mettent à éclore.

— Ah, je n'ai jamais entendu parler de ça. » Puis, se sentant plus à l'aise avec cette femme, elle demanda : « Quel genre de chose il vous envoyait, Booker ? Vous avez dit qu'il envoyait des écrits.

— Oui, oui. En effet. De temps en temps.

— Ça parlait de quoi ?

— Moi, j'y comprends rien. Je t'en montrerai, si tu veux. Dis, pourquoi tu cherches Booker ? Il te doit de l'argent ? Pour sûr, tu peux pas être sa belle. À t'entendre, tu le connais pas trop bien.

— Non, mais je croyais que si. » Elle ne le dit pas, mais il lui vint soudain à l'esprit que l'harmonie sexuelle n'était pas la connaissance. C'était à peine une information.

Bride porta de nouveau sa serviette à ses lèvres. « On vivait ensemble, ensuite il m'a plaquée. Comme ça, dit Bride en claquant des doigts. Il m'a lâchée sans un mot. »

Queen gloussa. « Ah, c'est un lâcheur, c'est sûr. Il a lâché sa propre famille. Tous sauf moi.

— Ah bon ? Pourquoi ? » Bride n'appréciait pas d'être mise dans le même sac que la famille de Booker, mais cette nouvelle la surprit.

« Son frère aîné a été assassiné quand ils étaient gosses et il approuvait pas la réaction des siens.

— Oooh, murmura Bride ? C'est triste. » Elle émit le gémissement de commisération opportun, mais fut choquée d'apprendre qu'elle n'en avait rien su.

« Plus que triste. Ça a presque anéanti la famille.

— Qu'a-t-elle fait qui l'a poussé à partir ?

— Elle a tourné la page. Elle a recommencé à vivre la vie comme si c'était la vie. Lui, il voulait qu'ils créent une œuvre à sa mémoire, une fondation ou autre au nom de son frère. Eux, ça les intéressait pas. Du tout. Il faut que j'assume une part de responsabilité pour la rupture. Je lui ai dit de garder son frère tout près, de le pleurer aussi longtemps qu'il en avait besoin. C'était sans compter sur ce qu'il retiendrait de mes paroles. Bref, la mort d'Adam est devenue sa vie à lui. C'est sa seule vie, d'après moi. » Queen jeta un œil au bol de Bride, qui était vide. « Encore ?

— Non, merci, mais c'était délicieux. Je ne me rappelle pas avoir mangé quoi que ce soit d'aussi bon. »

Queen sourit. « C'est ma recette des Nations Unies, à base d'aliments des villes natales de tous mes maris. Sept, de Dehli à Dakar, du Texas à l'Australie, et quelques-uns dans l'intervalle. » Elle riait en balançant les épaules. « Tant de bonshommes, et tous pareils à l'endroit où ça compte.

— C'est quoi, l'endroit où ça compte ?

— La responsabilité. »

Tous ces maris et toujours toute seule, se dit Bride. « Vous n'avez pas d'enfants ? » À l'évidence, si : leurs photographies étaient partout.

« Plein. Y en a deux qui vivent chacun chez leur père et sa nouvelle femme ; deux dans l'armée – un marine, un dans l'armée de l'air – et une autre, une fille, ma dernière, elle fait médecine. C'est mon enfant rêvée. L'avant-dernier est bourré de fric, quelque part à New York. La plupart m'envoient de l'argent pour pas être obligés de venir me voir. Mais moi, je les vois. » Elle agita la main en direction des photographies qui regardaient, dans des cadres exquis. « Et je sais ce qu'ils pensent et comment ils pensent. » Queen alla jusqu'à un placard dans lequel étaient soigneusement rangées ou accrochées des affaires de couture. Elle souleva de son plancher une boîte à pain traditionnelle. Après avoir trié son contenu, elle en sortit une mince liasse de papiers attachés par un trombone et la tendit à son invitée.

Quelle charmante écriture, se dit Bride en s'apercevant soudain qu'elle n'avait jamais rien vu de rédigé par Booker ; pas même son nom. Il y avait sept feuilles. Une pour chacun des mois qu'ils avaient passés ensemble, plus une. Elle lut la première page lentement, en suivant les lignes avec son index, car il y avait peu ou pas de ponctuation.

Salut ma belle qu'y a-t-il dans ta tête bouclée hormis des pièces sombres peuplées d'hommes sombres qui dansent trop près pour consoler la bouche réclamant plus de ce dont elle est sûre qui est là quelque part dehors attendant seulement qu'une langue et du souffle caressent des dents qui mordent la nuit et avalent tout entier le monde qui t'est refusé alors débarrasse-toi de ces rêves enfumés et allonge-toi sur la plage dans mes bras pendant que je te recouvre de sables blancs pris sur des rives que tu n'as jamais vues léchées par des eaux si cristallines et si bleues qu'elles te font verser des larmes de bonheur suprême et te font savoir que pour finir tu appartiens vraiment à la planète sur laquelle tu es née et que tu peux désormais rejoindre le cosmos dans la paix profonde d'un violoncelle.

Bride lut ces mots deux fois sans y comprendre grand-chose, et encore. Ce fut la deuxième page qui la mit mal à l'aise.

Son imagination est impeccable dans sa façon d'entailler et de gratter l'os sans jamais toucher la moelle là où ce sentiment sale racle comme un violon de peur que ses cordes ne craquent et n'expriment dans un crissement la perte de sa mélodie puisque pour elle l'ignorance permanente vaut tellement mieux que le vif de l'existence.

Après avoir fini la vaisselle, Queen proposa un verre de whiskey à son invitée. Bride refusa.

En lisant la troisième page, elle crut se rappeler une conversation qu'elle avait eue avec Booker et susceptible d'être à l'origine de ce qu'il avait noté, celle durant laquelle elle lui avait décrit le propriétaire et les détails de son enfance.

Tu as accepté comme une bête de trait le fouet de la malédiction d'un étranger et la menace idiote qu'il contient ainsi que la cicatrice qu'il laisse en guise de définition tu passes ta vie à réfuter bien que ce mot détestable ne soit qu'une mince ligne tracée sur un rivage et rapidement dissoute dans un monde marin à n'importe quel moment quand une vague tout aussi idiote la caresse comme le toucher fortuit d'un doigt sur une anche de clarinette et que le musicien transforme en un silence pour laisser éclater la note véritable.

Bride lut rapidement d'affilée les trois pages suivantes.

Essayer de comprendre la malignité du racisme ne fait que le nourrir, le rend gros comme un ballon et éminent tandis qu'il flotte haut dans le ciel craignant de retomber sur terre où un brin d'herbe pourrait le faire crever laissant ses selles aqueuses souiller le public captivé tout comme la moisissure détruit les touches de piano à la fois noires et blanches, dièses et bémols pour produire un chant funèbre de sa décrépitude.

Je refuse d'avoir honte de ma honte, tu sais, celle qui m'est assignée et qui accompagne la vile priorité et la morale dégradée de ceux qui insistent sur ce qui est le plus facile des sentiments humains d'infériorité et d'insuffisance uniquement pour déguiser leur propre lâcheté en prétendant qu'elle est identique à la pureté d'un banjo.

Merci. Tu m'as montré la rage et la fragilité et l'imprudence hostile et l'inquiétude l'inquiétude l'inquiétude tachetée de fragments de lumière et d'amour si intransigeants qu'elle paraissait une faveur afin que je puisse te quitter et ne pas me replier dans un chagrin si profond qu'il briserait non le cœur mais l'esprit qui connaît le cri perçant du hautbois et la façon dont il se déchire en lambeaux de silence pour mettre à nu ta beauté trop aveuglante à contenir et qui fait de sa mélodie la grâce de l'espace vivable.

Perplexe, Bride leva les yeux des pages et regarda Queen, qui dit : « Intéressant, hein ?

— Très, répondit Bride. Mais étrange également. Je me demande à qui il s'adressait.

— À lui-même. Je parie que ces textes parlent tous de lui. Tu crois pas ?

— Non, murmura Bride. Ceux-ci parlent de moi, du temps qu'on a passé ensemble. » Puis elle lut la dernière page.

Tu devrais prendre au sérieux le chagrin d'amour de quelque genre qu'il soit en ayant le courage de le laisser flamboyer et brûler comme l'étoile palpitante il est incapable ou non désireux de s'apaiser en devenant une autoaccusation lamentable parce que sa brillance explosive retentit à juste titre comme le vacarme de timbales.

Bride posa les papiers et se couvrit les yeux.

« Va le voir, dit Queen à voix basse. Il est au bout de la route, la dernière baraque près du ruisseau. Allez, debout, lave-toi la figure et file.

— Je ne suis plus certaine que je devrais, maintenant. » Bride secoua la tête. Elle avait si longtemps compté sur son apparence, sur tout l'effet produit par sa beauté. Elle n'avait pas connu la futilité de celle-ci, ni sa propre lâcheté : leçon vitale que Sweetness lui avait enseignée et avait clouée à son échine pour la lui courber.

« Qu'est-ce qui te prend ? » Queen paraissait contrariée. « T'as fait tout ce chemin uniquement pour faire demi-tour et repartir ? » Puis elle se mit à chanter, en prenant une voix de bébé :

Don't know why

There's no sun up in the sky...

Can't go on.

Ev'rything I had is gone

*Stormy weather*¹ ...

« Bon sang ! » Bride frappa du plat de la main sur la table. « J'avais entièrement raison ! Tout à fait raison ! Ça parle de moi, pas de lui. De moi ! »

« Toi ? Fous le camp ! » Booker se leva de son lit étroit et pointa le doigt vers Bride, qui se tenait à la porte de sa caravane.

« Je t'emmerde ! Je pars pas d'ici avant que tu...

— J'ai dit : fous le camp ! Tout de suite ! » Booker avait les yeux à la fois éteints et animés par la haine. De son bras non plâtré, il désignait la porte. Bride monta au pas de course neuf petites marches et gifla Booker aussi violemment qu'elle le put. Il la frappa en retour avec juste assez de force pour la faire chuter. Après s'être relevée tant bien que mal, elle s'empara d'une bouteille de Michelob posée sur un plan de travail et la fracassa sur sa tête. Booker retomba sur son lit, immobile. Tout en resserrant le poing autour du goulot de la bouteille brisée, Bride regarda le sang s'insinuer dans son oreille gauche. Quelques secondes plus tard, Booker reprit conscience, s'appuya sur le coude, puis, les yeux plissés et vagues, il se tourna pour la regarder.

« Tu m'as laissée tomber, hurla-t-elle. Sans un mot ! Rien ! Maintenant, je le veux, ce mot. Quel qu'il soit, je veux l'entendre. Tout de suite ! »

Booker, qui, de sa main droite, essuyait du sang sur le côté gauche de son visage, répliqua d'un ton rageur : « Je ne suis pas obligé de te raconter des conneries.

— Oh que si. » Elle leva la bouteille brisée.

« Tu fous le camp de chez moi avant qu'il arrive malheur.

— Ta gueule ! Réponds-moi.

— Nom de Dieu, toi alors.

— Pourquoi ? Il faut que je sache, Booker.

— D'abord, tu me dis pourquoi t'as acheté des cadeaux à une violeuse d'enfants ; mise en prison pour ça, bon Dieu. Dis-moi pourquoi t'as fait de la lèche à un monstre.

— J'ai menti ! J'ai menti ! Elle était innocente. J'ai contribué à la faire inculper mais elle n'avait rien fait de tout ça. Je voulais me racheter, mais elle m'a passée à tabac et je l'avais mérité. »

La température de la pièce n'avait pas augmenté, mais Bride était en sueur : son front, sa lèvre supérieure et même ses aisselles étaient trempés.

« T'as menti ? Pour quoi faire, bordel ?

— Pour que ma mère me tienne la main !

— Hein ?

— Et me regarde avec des yeux fiers, pour une fois.

— Donc elle l'a fait ?

— Oui. Même qu'elle m'a aimée un peu.

— Donc tu veux me dire que...

— Ta gueule ! Parle. Pourquoi tu m'as laissée tomber ?

— Ah, mon Dieu. » Booker essuya encore du sang sur le côté de son visage. « Écoute. Enfin, tu vois. Mon frère, il a été assassiné par un détraqué, un pédophile, comme la personne à qui je croyais que tu pardonnais et...

— Je m'en fous ! C'est pas moi qui l'ai fait. C'est pas moi qu'ai tué ton frère.

— D'accord ! D'accord ! Compris, mais...

— Mais rien ! J'essayais de me racheter auprès de quelqu'un que j'avais détruit. Toi, t'as rien fait d'autre que de courir partout en rejetant la faute sur tout le monde. Espèce de salaud. Tiens, essuie ta main en sang. » Bride lui lança un torchon et posa ce qui restait de la bouteille. Après s'être essuyé les paumes sur son jean et avoir écarté des cheveux de son front humide, elle regarda Booker avec insistance. « T'es pas obligé de m'aimer, mais t'es sacrément obligé de me respecter. » Elle s'assit dans un fauteuil près de la table et croisa les jambes.

Durant un long silence que seul interrompait le bruit de leur respiration, ils regardèrent chacun non pas vers l'autre, mais ailleurs : le plancher, leurs mains, par la fenêtre. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Enfin, Booker sentit qu'il avait quelque chose de décisif et de vital à dire, à expliquer, mais quand il ouvrit la bouche, sa langue se pétrifia : les mots étaient absents. Peu importe. Bride dormait dans le fauteuil, le menton pointé vers le buste, ses longues jambes largement écartées.

Queen ne toqua pas ; elle ouvrit tout bonnement la porte de la caravane de Booker et entra. Lorsqu'elle vit Bride assoupie, affalée dans un fauteuil, et l'ecchymose au-dessus de l'œil de Booker, elle dit : « Doux Seigneur. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Prise de bec, répondit Booker.

— Elle va bien ?

— Ouais. Elle s'est mise K.-O. et elle s'est endormie.

— Une "prise de bec". Elle a fait tout ce chemin pour te tabasser ? En quel honneur ? Amour ou chagrin ?

— Les deux, probablement.

— Bon, on la sort de ce fauteuil et on la met sur le lit, dit Queen.

— D'accord. » Booker se leva. De son seul bras valide et avec l'aide de Queen, il la transporta sur son lit étroit et défait. Bride gémit, mais ne s'éveilla pas.

Queen s'assit à la table. « Pour elle, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas, répondit Booker. Ç'a été parfait un moment, tous les deux.

— Qu'est-ce qui a provoqué la rupture ?

— Des mensonges. Le silence. Juste le fait de ne pas dire ce qui était vrai ni pourquoi.

— Sur ?

— Sur nous quand on était gosses, des choses qui sont arrivées, pourquoi on a fait des choses, pensé des choses, entrepris des actions vraiment en rapport avec ce qui se passait quand on n'était que des enfants.

— Adam pour toi ?

— Adam pour moi.

— Et pour elle ?

— Un gros mensonge qu'elle a fait étant gamine et qui a contribué à mettre une innocente en prison. Une longue peine pour un viol d'enfant que cette femme n'a jamais commis. Je suis parti après qu'on s'est disputés sur l'étrange affection de Bride pour cette femme. Du moins, elle paraissait étrange à l'époque. Je ne voulais plus être auprès d'elle après ça.

— Dans quel but est-ce qu'elle a menti ?

— Pour s'attirer de l'amour ; de la part de sa mère.

— Seigneur ! Quelle pagaille. Et toi, tu pensais à Adam, encore. Toujours Adam.

— Ouais. »

Queen croisa les poignets et se pencha au-dessus de la table. « Combien de temps est-ce qu'il va te diriger ?

— C'est plus fort que moi, Queen.

— Ah oui ? Elle t'a dit sa vérité. Quelle est la tienne ? »

Booker ne répondit pas. Ils restèrent tous deux assis en silence, avec pour seul bruit les légers ronflements de Bride, jusqu'à ce Queen dise : « T'as besoin d'une noble raison d'échouer, pas vrai ? Ou d'une raison vraiment profonde de te sentir supérieur.

— Ah non, Queen, je ne suis pas comme ça ! Pas du tout.

— Alors quoi ? T'attaches ton frère à tes épaules pour qu'il puisse travailler nuit et jour afin de te remplir le cerveau. Tu crois pas qu'il est fatigué ? Il doit être épuisé d'avoir dû mourir sans obtenir aucun répit parce qu'il est obligé de diriger la vie de quelqu'un d'autre.

— Adam ne me contrôle pas.

— Non. C'est toi qui le contrôles. Tu t'es déjà senti libéré de lui ? Jamais ?

— Eh bien... » Booker resongea à la fois où il était sous la pluie, à la façon dont sa musique avait changé juste après qu'il avait vu Bride monter à bord d'une limousine, à la façon dont s'était dissipée la mélancolie dans laquelle il vivait. Il repensa à ses bras autour de sa taille pendant qu'ils dansaient et à son sourire quand elle s'était retournée. « Eh bien, répéta-t-il, pendant un moment, il faisait bon, vraiment bon être avec elle. » Il ne pouvait dissimuler le plaisir qui se lisait dans son regard.

« J'imagine que bon, c'est pas assez bon pour toi, donc t'as rappelé Adam et t'as obligé son meurtre à transformer ton cerveau en cadavre et le sang de ton cœur en formol. »

Booker et Queen se dévisagèrent longuement jusqu'à ce qu'elle se lève et dise, sans se donner la peine de cacher sa déception : « Imbécile », avant de le quitter, vautré dans son fauteuil.

Queen prit son temps et rentra lentement chez elle à pied. L'amusement et la tristesse se disputaient son attention. Elle était amusée parce qu'elle n'avait pas vu d'amoureux se quereller depuis des décennies – pas depuis qu'elle avait habité dans une cité de Cleveland, où de jeunes couples exprimaient leurs émotions violentes sous forme de performances théâtrales, conscients de l'existence d'un public, visible ou invisible. Elle avait vécu tout cela avec ses nombreux maris, dont tous se confondaient à présent pour ne former personne. Sauf son premier, John Loveday, dont elle avait divorcé – vraiment ? Difficile de s'en souvenir puisqu'elle n'avait pas divorcé du suivant non plus. Queen sourit en songeant à la mémoire sélective dont la gratifiait la vieillesse. Mais la tristesse perçait à travers ce sourire. La colère et la violence affichées entre Bride et Booker étaient sans ambiguïté et typiques de la jeunesse. Pourtant, après qu'ils eurent soulevé et étendu sur le lit la jeune fille qui dormait, Queen avait vu Booker lisser et écarter du front de Bride ses cheveux tout emmêlés. En jetant un rapide coup d'œil à son visage, elle avait été saisie par la tendresse de son regard.

Ils vont tout faire capoter, se dit-elle. Chacun va s'accrocher à une petite histoire triste de blessure et de chagrin : un problème et une douleur anciens que l'existence a lâchés sur leurs êtres purs et innocents. Et chacun va réécrire cette histoire à l'infini, tout en connaissant son intrigue, en devinant son thème, en inventant sa signification et en rejetant son origine. Quel gâchis. Elle savait d'expérience ô combien difficile, ô combien égoïste et destructible était le fait d'aimer. Refuser les rapports sexuels ou compter dessus, ignorer les enfants ou les dévorer, réorienter les sentiments véritables ou les laisser dehors. La jeunesse était l'excuse à cet amour naïf comme les messages glissés au cœur des biscuits chinois ; jusqu'à ce qu'elle ne soit plus, jusqu'à ce qu'il devienne pure sottise d'adultes.

J'étais jolie, dans le temps, se dit-elle, vraiment jolie, et je croyais que ça suffisait. Eh bien, en fait, ça suffisait, jusqu'à ce que ça ne suffise plus, jusqu'à ce qu'il me faille être une personne réelle, ce qui signifie pensante. Assez maligne pour savoir que poids lourd était un état et non une maladie, assez maligne aujourd'hui pour lire du premier coup dans les pensées des gens égoïstes. Mais la jugeoté était venue trop tard pour ses enfants.

Chacun de ses « maris » lui en avait arraché un ou deux, les avait réclamés ou s'était enfui avec. Certains les avaient emmenés comme par magie dans leur pays d'origine ; un autre en avait fait capturer deux par sa maîtresse ; tous ses maris sauf un – le doux Johnny Loveday – avaient eu de bonnes raisons de simuler l'amour : la citoyenneté américaine, le passeport américain, un soutien financier, l'aide médicale ou un logement provisoire. Elle n'avait pas eu l'occasion d'élever un seul de ses enfants passé leurs douze ans. Il lui avait fallu un certain temps pour comprendre ces raisons de feindre l'amour : les leurs et les siennes. La survie, à ce qu'elle supposait, aux sens propre et affectif du terme. Tout cela, Queen l'avait traversé, et elle vivait à présent au milieu de nulle part, s'occupait à faire du tricot ou de la dentelle, bien contente que, pour finir, le doux Jésus lui ait donné un petit oreiller de sagesse ainsi qu'une couverture d'oubli pour la réconforter durant ses vieux jours.

Tout agité et profondément insatisfait de la tournure des événements, surtout du dégoût non dissimulé de Queen à son égard, Booker sortit et s'assit sur le pas de sa porte. Le crépuscule n'allait pas tarder et ce village établi n'importe comment, sans lampadaires, disparaîtrait dans les ténèbres. La musique de quelques radios serait aussi lointaine que les lumières vacillantes des téléviseurs : de vieux Zénith ou Pioneer. Il regarda deux camions du coin passer avec fracas, et quelques motocyclistes qui suivirent peu après. Les camionneurs portaient une casquette ; les motocyclistes, une écharpe nouée autour du front. Booker aimait bien la légère anarchie de ce lieu dont l'indifférence à ses habitants était transformée par la présence de sa tante, la seule personne à qui il faisait confiance. Il avait trouvé du travail par intermittence auprès de bûcherons, ce qui avait suffi jusqu'à ce qu'il tombe d'un semi-remorque et s'esquinte l'épaule. À tout instant surgissait parmi ses pensées futiles l'image de l'envoûtante femme noire allongée dans son lit, épuisée après avoir hurlé et fait de son mieux pour le tuer ou, au minimum, pour le battre. Il ne savait vraiment pas ce qui l'avait poussée à faire tout ce trajet hormis la vengeance ou l'indignation – ou bien était-ce l'amour ?

Queen a raison, se dit-il. Sauf pour Adam, je ne sais rien de l'amour. Adam n'avait aucun défaut ; il était innocent, pur, facile à aimer. S'il avait vécu, grandi et eu des failles, des travers humains comme la duplicité, la bêtise et l'ignorance, aurait-il été si facile à adorer, ou même digne d'adoration ? Quel genre d'amour est-ce donc, dont l'engagement requiert un ange, et un ange seul ?

Suivant ce raisonnement, Booker continua à se fustiger.

Bride en sait probablement davantage que moi sur l'amour. Au moins, elle est désireuse de le comprendre, de faire quelque chose, de risquer quelque chose et de prendre sa mesure. Moi, je ne risque rien. Je reste assis sur un trône, à identifier des signes d'imperfection chez les autres. J'ai été charmé par ma propre intelligence et les positions morales que j'ai prises, de même que par l'insolence qui les accompagne. Mais où sont les brillantes recherches, les livres éclairants, les chefs-d'œuvre que je rêvais de produire ? Nulle part. Au lieu de cela, je prends des notes sur les défauts d'autrui. Facile. Tellement facile. Et les miens ? J'aimais bien son aspect physique, sa façon de baiser et de ne rien exiger. Au premier désaccord majeur qu'on a eu, je suis parti. Mon seul juge, c'était Adam, qui, comme l'a dit Queen, est probablement fatigué d'être mon fardeau et ma croix.

Il rentra dans sa caravane sur la pointe des pieds et, tout en écoutant les légers ronflements de Bride, il sortit un bloc-notes afin de coucher une nouvelle fois sur le papier des mots qu'il n'arrivait pas à dire.

Tu ne me manques plus adam ce qui me manque c'est plutôt l'émotion provoquée par ta mort un sentiment si puissant qu'il m'a défini tandis qu'il t'effaçait en ne laissant que ton absence pour que je l'habite comme le silence du gong japonais qui est plus captivant que n'importe quel son qui peut suivre.

Je te fais mes excuses pour t'avoir asservi afin de m'enchaîner à l'illusion de contrôle et à la séduction facile du pouvoir. Aucun propriétaire d'esclaves n'aurait su mieux le faire.

Booker rangea son bloc-notes. Enveloppé dans le crépuscule, il se laissa apaiser par l'air tiède, tout en attendant l'aube avec impatience.

Bride s'éveilla en plein jour d'un sommeil sans rêves, plus profond que l'ivresse, plus profond que n'importe quel sommeil qu'elle avait connu. Désormais, après avoir dormi tant d'heures, elle se sentait plus que reposée, et libre de toute tension : elle se sentait forte. Elle ne se leva pas tout de suite ; elle préféra rester dans le lit de Booker, les yeux fermés, pour savourer une vitalité toute neuve et une clarté flamboyante. Après avoir confessé les péchés de Lula Ann, elle avait l'impression de renaître. De ne plus être forcée de revivre – non, de survivre au mépris de sa mère et à l'abandon de son père. S'arrachant à sa rêverie, elle se redressa et vit Booker en train de boire du café à la table qui se rabattait contre le mur. Il n'avait pas tant l'air hostile que pensif. Elle le rejoignit, prit une tranche de bacon dans son assiette et la mangea. Puis elle mordit dans son toast.

« T'en reveux ? demanda Booker.

— Non. Non, merci.

— Café ? Jus de fruits ?

— Alors du café, peut-être.

— Bien sûr. »

Bride se frotta les paupières en essayant de se repasser les moments précédant celui où elle s'était endormie. La bosse au-dessus de la tempe gauche de Booker l'y aida. « Tu m'as transportée jusqu'à ton lit avec un seul bras valide ?

— J'ai été aidé.

— Par qui ?

— Queen.

— Mon Dieu. Elle doit penser que je suis folle.

— J'en doute. » Booker posa une tasse de café devant elle. « C'est une originale. La folie, elle la reconnaît pas. »

Bride souffla sur la vapeur du café. « Elle m'a montré des choses que tu lui avais postées. Des pages de ce que tu avais écrit. Pourquoi tu les lui as envoyées à elle ?

— Je ne sais pas. Peut-être que je les aimais trop pour les bazarder, mais pas assez pour les trimballer avec moi. Je suppose que je voulais qu'elles soient dans un endroit sûr. Queen garde tout.

— Quand je les ai lues, je savais qu'elles parlaient toutes de moi, pas vrai ?

— Ah, ça oui. » Booker roula les yeux et poussa un soupir théâtral. « Tout parle de toi, hormis le monde entier et l'univers dans lequel il flotte.

— Veux-tu bien arrêter de te moquer de moi ? Tu sais ce que je veux dire. Tu les as écrites quand on était ensemble, pas vrai ?

— C'est seulement des pensées, Bride. Des pensées sur ce que je ressentais ou ce que je craignais, ou bien, le plus souvent, sur ce que je croyais vraiment ; à ce moment-là.

— Tu crois toujours que le chagrin d'amour devrait brûler comme une étoile ?

— Oui. Mais les étoiles peuvent exploser, disparaître. En plus, ce qu'on voit quand on les regarde peut bien ne plus exister. Certaines pourraient être mortes il y a des milliers d'années et c'est seulement maintenant que leur lumière nous parvient. De vieilles infos qui ont l'air d'actualités. À propos d'infos, comment t'as découvert où j'étais ?

— Une lettre est arrivée pour toi. Une facture de rappel, j'entends, envoyé par un magasin de réparation d'instruments de musique. Le Palais du Crédit. Donc j'y suis allée.

— Pourquoi ?

— Pour payer, idiot. Ils m'ont dit où tu te trouvais peut-être. Dans ce trou paumé, et ils avaient une adresse de réexpédition chez un ou une Q. Olive.

— T'as payé ma facture et ensuite t'as fait tout ce trajet pour me donner une gifle ?

— Peut-être. J'avais pas prévu ça, mais je dois dire que ça faisait vraiment du bien. En tout cas, je t'ai apporté ton instrument. Il reste du café ?

— Tu l'as ? Ma trompette ?

— Bien sûr. Elle est réparée, en plus.

— Où est-elle ? Chez Queen ?

— Dans le coffre de ma voiture. »

Le sourire de Booker passa de ses lèvres à ses yeux. La joie sur son visage était infantile. « Je t'aime ! Je t'aime ! » s'écria-t-il avant de sortir à toutes jambes et de s'élancer sur la route en direction de la Jaguar.

Il avait commencé lentement, en douceur, comme souvent : timidement, sans trop savoir comment s'y prendre, en traçant son chemin à tâtons, en ondoyant d'abord de manière hésitante, car qui savait comment ça pouvait finir, puis en prenant de l'assurance dans l'extase de l'air, de la lumière, car il n'y avait ni l'un ni l'autre parmi les mauvaises herbes dans lesquelles il s'était recroquevillé.

Il était tapi dans le jardin où Queen Olive avait fait brûler un sommier pour détruire le nid de punaises annuel. À présent, il se déplaçait vite, dardant de temps à autre une langue de flamme, mince et rouge, puis diminuant quelques secondes avant de resurgir, plus fort, plus épais, maintenant que le chemin et l'objectif étaient clairs : une savoureuse rangée de pins en décomposition près des deux marches situées à l'arrière du mobile-home. Ensuite, la porte, encore du pin, doux, tendre. Enfin, il y avait la joie de lécher de délicieux tissus brodés faits de dentelle, de soie, de velours.

Au moment où Bride et Booker arrivèrent, un petit groupe de gens se tenait face à la maison de Queen : les chômeurs, les personnes âgées et plusieurs enfants. De la fumée s'insinuait par les rebords des fenêtres et le seuil lorsqu'ils défoncèrent la porte. D'abord Booker, puis Bride, immédiatement derrière lui. Ils se précipitèrent au sol là où la fumée était la plus mince et gagnèrent à plat ventre le canapé sur lequel gisait Queen, immobile, séduite jusqu'à l'inconscience par les sourires d'une fumée sans chaleur. Les yeux qui larmoyaient et la gorge prise par la toux, Booker, de son seul bras valide, et Bride, jouant des deux, réussirent à descendre sur le plancher la femme sans connaissance et à la traîner au-dehors jusque sur la minuscule pelouse de devant.

« Plus loin ! Allez ! Plus loin ! cria l'un des hommes qui se tenaient là. La baraque tout entière pourrait exploser ! »

Booker tenait trop à insuffler de l'air dans la bouche de Queen pour l'entendre. Enfin, au loin, les sirènes de la voiture de pompiers et de l'ambulance excitèrent les enfants presque autant que la beauté d'un feu rugissant telle que dans les dessins animés. Soudain, une étincelle cachée dans la chevelure de Queen explosa en une flamme et dévora la crinière rousse en un clin d'œil, tout juste le temps qu'il fallut à Bride pour ôter son T-shirt et l'utiliser afin d'étouffer le feu. Quand, de ses paumes brûlées et qui piquaient, elle arracha le T-shirt désormais fumant et couvert de suie, elle fit une grimace à la vue de quelques touffes difficiles à distinguer du cuir chevelu qui se boursoufflait rapidement. Tout ce temps-là, Booker chuchotait : « Oui, oui. Allez, chérie, allez, allez, ma petite dame. » Queen respirait ; du moins, elle toussait et crachait, indices majeurs de vie. Alors que l'ambulance se garait, la foule s'accrut et certains badauds semblèrent subjugués, mais non par la patiente qui gémissait et que l'on introduisait péniblement dans l'ambulance. Les yeux écarquillés, ils concentraient leur attention sur la charmante et généreuse poitrine de Bride. Quel

qu'ait été leur contentement, il ne valait rien comparé au ravissement de cette dernière. À tel point qu'elle tarda à accepter la couverture que lui tendait l'ambulancier, jusqu'à ce qu'elle voie la mine qu'affichait Booker. Il lui était pourtant difficile de réprimer sa joie, même si elle avait légèrement honte de diviser son attention entre la triste vision du brancard de Queen, que l'on faisait entrer à l'arrière de l'ambulance, et le retour magique de ses seins parfaits.

Bride et Booker coururent jusqu'à la Jaguar et suivirent l'ambulance.

Une fois Queen admise à l'hôpital, Bride passait ses journées avec elle, et Booker, ses nuits, dont trois s'écoulèrent avant que Queen n'ouvre les yeux. La tête couverte de bandages et son contenu, soumis aux médicaments, elle ne reconnut ni l'un ni l'autre de ses sauveteurs. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de regarder les tubes reliés à la patiente, l'un transparent comme du verre et qui tournait telle une liane des forêts pluviales, d'autres minces comme des câbles téléphoniques, tous secondaires par rapport à la fleur de clématite blanche couvrant le doux gargouillis qui s'échappait de ses lèvres.

Des lignes de couleurs primaires traversaient l'écran placé au-dessus du lit d'hôpital. Ce qui ressemblait à du champagne éventé s'écoulait goutte à goutte de poches transparentes par un tube torsadé qui alimentait le bras flasque de Queen. Comme elle était incapable de soulever un bassin hygiénique, il fallait la nettoyer, lui passer de l'huile et l'envelopper de nouveau ; tâches dont Bride, qui ne faisait pas confiance aux mains indifférentes de l'infirmière, s'acquittait toutes elle-même de manière aussi délicate que possible. Et elle baignait une partie à la fois, en s'assurant que certains endroits du corps de cette dame étaient couverts avant et après la toilette. Elle s'abstenait de laver les pieds de Queen car, lorsque Booker la relayait le soir, il insistait – tel un communiant de chaque jour, quand arrive Pâques – sur le devoir consistant à accomplir cet acte de dévotion. Il entretenait la pédicurie, savonnait, puis rinçait les pieds de Queen et finissait par les masser lentement, en rythme, avec une lotion qui sentait la bruyère. Il faisait de même pour ses mains, sans cesser de se maudire en raison de l'animosité qu'il avait éprouvée lors de leur dernière conversation.

Ni l'un ni l'autre ne parlait durant ces ablutions et, à l'exception des fredonnements occasionnels de Bride, le silence tenait lieu de ce baume dont tous deux avaient besoin. Ils travaillaient ensemble comme un vrai couple, en songeant non à soi-même, mais à aider un tiers. Rester assis parmi d'autres gens dans la salle d'attente de l'hôpital sans rien avoir à faire hormis s'inquiéter était un supplice. Mais c'en était un aussi que de regarder, impuissants, la patiente tout en notant chaque frémissement, chaque souffle, chaque mouvement du corps étendu sur le dos. Après trois jours d'attente interrompus par tous les gestes de réconfort qu'ils pouvaient prodiguer, Queen parla, sa voix n'étant qu'un coassement rauque et inintelligible à travers le masque à oxygène. Puis, tard un soir, on retira le masque et Queen chuchota : « Est-ce que je vais me remettre ? »

Booker sourit.

« Ça ne fait aucun doute. Absolument aucun doute. » Il se pencha et déposa un baiser sur son nez.

Queen humecta ses lèvres sèches, referma les yeux et se mit à ronfler.

Quand Bride revint prendre la relève et qu'il lui raconta ce qui s'était passé, ils fêtèrent l'événement en prenant leur petit déjeuner ensemble à la cafétéria de l'hôpital. Bride commanda des céréales ; Booker, du jus d'orange.

« Et ton travail ? » Booker haussa les sourcils.

« Et mon travail ? »

— Je demande, Bride, c'est tout. Conversation du petit déjeuner, tu sais ?

— Pour mon travail, je ne sais pas et je m'en fiche. J'en trouverai un autre.

— Ah ouais ?

— Ouais. Et toi ? Bûcheron pour l'éternité ?

— Peut-être. Peut-être que non. Après avoir détruit une forêt, les bûcherons reprennent la route.

— Bref, t'en fais pas pour moi.

- Mais si, je m'en fais.
- Depuis quand ?
- Depuis que tu m'as cassé une bouteille de bière sur la tête.
- Désolée.
- Sans blague. Moi aussi. »

Ils pouffèrent de rire.

Loin du lit d'hôpital de Queen, soulagés quant à ses progrès et d'une humeur assez décontractée, ils s'amusèrent à plaisanter comme un vieux couple.

Brusquement, comme s'il avait oublié quelque chose, Booker claquait des doigts. Puis il plongea la main dans sa poche de chemise et en sortit les boucles d'oreilles en or de Queen. On les avait ôtées pour lui bander la tête. Tout ce temps, elles étaient restées dans un petit sachet en plastique rangé dans le tiroir de sa table de chevet.

« Prends-les, dit-il. Elle y tenait beaucoup et elle voudrait que tu les portes le temps qu'elle se rétablisse. »

Bride toucha ses lobes, sentit que de minuscules trous étaient revenus et eut les larmes aux yeux, tandis qu'elle affichait un large sourire.

« Laisse-moi faire », dit Booker. Il inséra soigneusement les fils de métal dans les lobes de Bride en disant : « C'est une bonne chose qu'elle les ait portées quand l'endroit a pris feu, parce qu'il ne reste rien du tout. Pas de lettres, pas de carnet d'adresses, rien. Tout a brûlé. Donc j'ai appelé ma mère pour lui demander de prendre contact avec les enfants de Queen.

— Elle peut les joindre ? » demanda Bride, qui balançait doucement la tête d'avant en arrière pour mieux savourer le plaisir de porter les disques dorés. Tout revenait. Presque tout. Presque.

« Certains, répondit Booker. Une fille au Texas, étudiante en médecine. Elle doit être facile à trouver. »

Bride remua ses flocons d'avoine, en goûta une cuillerée et jugea qu'ils étaient froids. « Elle m'a dit qu'elle n'en voit aucun, mais qu'ils lui font parvenir de l'argent.

— Tous, ils la détestent pour une raison ou pour une autre. Je sais qu'elle en a abandonné pour épouser d'autres hommes. Plein d'autres hommes. Et qu'elle n'a pas pris ou n'a pas pu prendre les gosses avec elle. Leurs pères ont fait ce qu'il fallait pour ça.

— Mais je crois qu'elle les aime, dit Bride. Il y avait des photos d'eux partout.

— Ouais, enfin l'enfoiré qui a assassiné mon frangin avait les photos de toutes ses victimes dans son putain de repaire.

— C'est pas pareil, Booker.

— Ah bon ? » Il regarda par la fenêtre.

« Non. Queen aime ses enfants.

— C'est pas ce qu'ils croient.

— Oh, arrête, dit Bride. Fini, les disputes idiotes à propos de qui aime qui. » Elle repoussa le bol de céréales vers le centre de la table et but une gorgée du jus d'orange de Booker. « Allez, le haineux. Retournons voir comment elle va. »

Debout de chaque côté du lit de Queen, ils furent extrêmement heureux de l'entendre parler à voix haute et intelligible.

« Hannah ? Hannah ? » Queen regardait fixement Bride ; elle était toute pantelante. « Viens ici, ma chérie. Hannah ?

— Qui est Hannah ? demanda Bride.

— Sa fille. L'étudiante en médecine.

— Elle croit que je suis sa fille ? Mon Dieu. Les médicaments, les cachets, j'imagine. Ces trucs-là lui embrouillent les idées.

— Ou les canalisent », dit Booker. Il baissa la voix. « Il y avait un problème avec Hannah. Le bruit courait dans la famille que Queen avait ignoré ou rejeté les plaintes de la petite au sujet de son père ; l'Asiatique, je crois, ou le Texan. Je ne sais plus. En tout cas, elle disait qu'il l'avait caressée et que Queen refusait de le croire. La glace entre elles n'a jamais fondu.

— Elle a toujours cette histoire à l'esprit.

— Plus profondément qu'à l'esprit. » Booker s'assit sur une chaise au pied du lit de Queen et écouta l'appel insistant – à présent un murmure – par lequel elle réclamait Hannah. « Maintenant que j'y pense, ça explique pourquoi elle m'avait dit de m'accrocher à Adam, de le garder près de moi.

— Mais Hannah n'est pas morte.

— Dans un sens, si, du moins pour sa mère. Tu as vu cet étalage de photos qu'elle avait sur son mur. Il occupe tout l'espace. On dirait un trombinoscope. Mais la plupart sont des photos d'Hannah : bébé, adolescente, titulaire de son diplôme du secondaire, en train de remporter un prix. Ça ressemble plus à un mémorial qu'à un musée. »

Bride se plaça derrière la chaise et commença à masser les épaules de Booker. « Je croyais que ces photos étaient celles de tous ses enfants, dit-elle.

— Ouais, certaines. Mais c'est Hannah qui règne. » Il appuya la tête sur le ventre de Bride et laissa s'évacuer la tension dont il ignorait qu'elle était en lui.

Quelques jours après une guérison qui inspirait la joie, Queen avait toujours les idées confuses, mais elle parlait et mangeait. Son discours était difficile à suivre, puisqu'il semblait se composer de géographie – les lieux dans lesquels elle avait vécu – et d'anecdotes adressées à Hannah.

Bride et Booker étaient contents de l'avis du médecin : « Elle va largement mieux. Largement. » Ils se détendirent et commencèrent à prévoir ce qu'ils feraient quand Queen serait autorisée à quitter l'hôpital. Trouver un endroit où ils seraient tous les trois ensemble ? Un grand mobile-home ? Du moins, Queen pouvait se débrouiller seule ; sans trop creuser la question, ils supposaient qu'ils vivraient tous les trois ensemble.

Lentement, lentement, leurs projets radieux concernant l'avenir immédiat s'assombrirent. Sur l'écran, les lignes aux couleurs de carnaval se mirent à onduler et à baisser, leur chute ponctuée par la musique de sonneries d'alarme. Booker et Bride prenaient de courtes respirations tandis qu'augmentait la température de Queen et que sa numération sanguine diminuait. Un méchant virus nosocomial, aussi sournois et aussi mauvais que la flamme qui avait ravagé son logis, s'attaquait à la patiente. Elle se débattit quelque peu, puis garda les bras levés très haut, les doigts recourbés comme des griffes, essayant sans cesse et toujours d'attraper les barreaux d'une échelle qu'elle était seule à voir. Ensuite, tout s'arrêta.

Douze heures plus tard, elle était morte. Bride en doutait, puisque Queen avait encore un œil ouvert. Ce fut Booker qui le ferma, après quoi il ferma les siens.

Durant les trois jours passés à attendre que les cendres de Queen soient prêtes, ils se disputèrent sur le choix d'une urne. Bride voulait quelque chose d'élégant en cuivre ; Booker, lui, préférait quelque chose de plus respectueux de l'environnement, qui pouvait être enterré et, au fil du temps, enrichir le sol. Quand ils découvrirent qu'il n'y avait pas de cimetière dans un rayon de plus de cinquante kilomètres, ni d'endroit convenable dans le village de mobile-homes pour ses funérailles, ils choisirent une boîte en carton afin de contenir les cendres qui seraient éparpillées dans le ruisseau. Booker insista pour accomplir seul les rites pendant que Bride attendait dans la voiture. Elle le regarda avec attention et inquiétude, tandis qu'il s'éloignait en direction du courant, la boîte de cendres calée dans le creux de son coude droit et sa trompette qui se balançait aux doigts de sa main gauche. Bride se dit que ces dernières journées, alors qu'ils tentaient de trouver quoi faire,

avaient été agréables car ils s'étaient concentrés sur une tierce personne qu'ils aimaient, Booker et elle. Qu'allait-il se passer maintenant, se demanda-t-elle, quand ils se retrouveraient – ou s'ils se retrouvaient – de nouveau seuls tous les deux ? Elle ne voulait plus être sans lui, jamais, mais s'il fallait qu'elle le soit, elle était certaine que tout irait bien. L'avenir ? Elle s'en chargerait.

Bien qu'accomplie du fond du cœur, la cérémonie de Booker conçue pour honorer sa bien-aimée Queen fut maladroite : les cendres, agglutinées par endroits, étaient difficiles à répandre et son hommage en musique, sa tentative d'interprétation de *Kind of Blue* 2, n'était pas dans le ton ni très inspirée. Il l'abrégea et, empli d'une tristesse qu'il n'avait pas éprouvée depuis la mort d'Adam, il jeta sa trompette dans l'eau grise comme si c'était elle qui lui avait failli, et non l'inverse. Il la regarda flotter un moment, puis s'assit dans l'herbe et appuya son front sur sa paume. Ses pensées étaient décharnées, squelettiques. Il ne lui était jamais venu à l'idée que Queen mourrait, ni même qu'elle pouvait mourir. La plupart du temps, pendant qu'il soignait ses pieds et écoutait sa respiration, il songeait à son propre malaise. Combien sa vie était devenue désordonnée, après ces soins à une tante qu'il adorait et qui était à présent morte du fait de sa propre négligence : qui donc faisait brûler des sommiers aujourd'hui ? Combien sa situation fâcheuse avait été rendue critique par le retour inopiné d'une femme dont il avait joui autrefois, qui était passée d'une seule à trois dimensions : exigeante, perspicace, téméraire. Et qu'est-ce qui lui faisait croire qu'il était un trompettiste talentueux capable de faire honneur à un enterrement, ou bien que la musique pouvait être son langage de mémoire, de commémoration ou de déplacement de la perte ? Depuis combien de temps son traumatisme infantile le chassait-il loin des courants impétueux et des vagues de l'existence ? Les yeux lui brûlaient, mais étaient incapables de pleurer.

Effleurées par une brise rare et bienvenue, les cendres de Queen dérivèrent de plus en plus loin en aval. Le ciel, trop maussade pour tenir sa promesse de soleil, émit à la place une chaude humidité. En proie à une solitude insupportable ainsi qu'à de profonds regrets, Booker se leva et alla retrouver Bride dans la Jaguar.

À l'intérieur de la voiture, le silence était épais, brutal, probablement parce qu'il n'y avait pas de larmes, ni rien d'important à dire. Excepté une chose, et une chose seulement.

Bride prit une profonde respiration avant de rompre le silence de mort. Maintenant ou jamais, se dit-elle.

« Je suis enceinte », annonça-t-elle d'une voix calme et limpide. Elle regardait droit devant elle la route de gravier et de terre battue largement fréquentée.

« Qu'est-ce que t'as dit ? » La voix de Booker se brisait.

« Tu m'as bien entendue. Je suis enceinte et il est de toi. »

Booker la regarda longtemps avant de détourner les yeux en direction du ruisseau, sur lequel flottait encore une poignée de cendres de Queen, mais la trompette avait disparu. Une par le feu, une par l'eau ; deux pertes parmi ce qu'il avait si intensément aimé, songea-t-il. Il ne pouvait en subir une troisième. Affichant tout juste l'esquisse d'un sourire, il se tourna pour regarder Bride une nouvelle fois.

« Non, dit-il. De nous. »

Il lui offrit alors la main qu'elle avait ardemment désirée toute sa vie, la main qui n'avait pas besoin de mensonge pour qu'on la mérite, la main de la confiance et de l'attention : alliance que certains qualifient d'amour naturel. Bride caressa la paume de Booker, puis mêla ses doigts aux siens. Ils s'embrassèrent, légèrement, avant de s'incliner en arrière sur les appuie-tête pour laisser leur échine s'enfoncer dans le cuir moelleux des sièges. Tout en regardant à travers le pare-brise, chacun commença à s'imaginer ce que serait certainement l'avenir.

Nul enfant errant seul, muni d'une canne à pêche, ne passa en jetant un coup d'œil aux adultes installés dans la voiture grise et poussiéreuse. Mais s'il en était passé un ou une, il ou elle aurait peut-être remarqué les sourires prononcés et les regards ô combien rêveurs de ce couple, sans pour autant se soucier le moins du monde de ce qui provoquait ce rayonnement de bonheur.

Un enfant. Nouvelle vie. Hors d'atteinte du mal ou de la maladie, à l'abri des enlèvements, des coups, du viol, du racisme, des insultes, des blessures, de la haine de soi, de l'abandon. Libre d'erreurs. Rien que bonté. Sans colère.

C'est ce qu'ils croient.

1.

Extrait de *Stormy Weather*, chanson de jazz composée en 1933 et reprise ultérieurement par de nombreux artistes.

2.

Album de Miles Davis, sorti en 1959.

Sweetness

Je préfère cet endroit-ci – Winston House – à ces gigantesques maisons de santé hors de prix à l'extérieur de la ville. La mienne est petite, accueillante, moins chère, avec des infirmières vingt-quatre heures sur vingt-quatre et un médecin qui vient deux fois par semaine. Je n'ai que soixante-trois ans – trop jeune pour être mise au rancart – mais j'ai attrapé une maladie des os qui évolue progressivement, donc il est vital d'être bien soigné. L'ennui est pire que la faiblesse ou la douleur, mais les infirmières sont charmantes. Il y en a même une qui m'a fait la bise avant de me féliciter quand je lui ai dit que j'allais être grand-mère. Son sourire et ses compliments valaient pour quelqu'un sur le point d'être couronné.

Je lui avais montré le mot sur papier bleu que m'avait envoyé Lula Ann ; enfin elle l'a signé « Bride », mais ça, je n'y fais jamais attention. Ses propos fleuraient bon la griserie : « Devine quoi, S., je suis tellement, tellement heureuse de transmettre la nouvelle. Je vais avoir un bébé. Je suis trop, trop excitée et j'espère que toi aussi. » Je suppose que l'excitation concerne le bébé, pas son père, parce qu'elle ne parle pas de lui du tout. Je me demande s'il est aussi noir qu'elle. Si oui, elle n'aura pas à s'inquiéter comme je l'ai fait. Les choses ont un tantinet changé depuis ma jeunesse. Les individus à peau noir bleuté sont partout à la télé, dans les magazines de mode, les spots publicitaires, ils ont même des premiers rôles au cinéma.

Il n'y a pas d'adresse d'expédition sur l'enveloppe. Donc j'imagine que je suis toujours le mauvais parent puni sans arrêt jusqu'à son dernier jour pour la manière bien intentionnée et, en fait, indispensable dont je l'ai élevée. Je sais qu'elle me déteste. Dès qu'elle a pu, elle m'a laissée toute seule dans cet affreux appartement. Elle s'est autant que possible éloignée de moi : elle s'est bichonnée et elle a obtenu un boulot du tonnerre en Californie. La dernière fois que je l'ai vue, elle était tellement belle ; j'en ai oublié sa couleur. Pourtant, notre relation se limite à des envois d'argent de sa part. Je dois dire que je suis bien contente d'avoir ce liquide, parce que je n'ai pas à quémander des extras comme certains autres patients. Si je veux un jeu de cartes à moi tout neuf pour faire des réussites, je peux l'avoir et je n'ai pas besoin d'utiliser le jeu crasseux et usé de la salle commune. Et puis je peux acheter ma crème spéciale pour le visage. Mais je ne suis pas dupe. Je sais que l'argent qu'elle envoie est une façon de se tenir à distance et de faire taire le peu de conscience qui lui reste.

Si j'ai l'air irritable, ingrate, c'est en partie parce que derrière il y a des regrets. Toutes les petites choses que je n'ai pas faites ou que j'ai faites de travers. Je me rappelle le moment où elle a eu ses premières règles et la façon dont j'ai réagi. Ou bien les fois où je criais quand elle trébuchait ou qu'elle laissait tomber quelque chose. Comment je lui ai hurlé dessus pour l'empêcher de moucharder le propriétaire, ce chien. Certes. J'étais vraiment bouleversée, voire rebutée par sa peau noire quand elle est née et au début j'ai pensé à ... Non. Il faut que je chasse ces souvenirs, et vite. À quoi bon. Je sais que j'ai fait au mieux pour elle vu les circonstances. Quand mon mari nous a laissées tomber, Lula Ann a été un fardeau. Un lourd fardeau, mais je l'ai bien porté.

Oui, j'ai été dure avec elle. Et pas qu'un peu. Une fois qu'elle s'est attiré toute cette attention, après le procès des instituteurs, elle est devenue récalcitrante. Vers l'époque où elle a eu douze ans, où elle allait en avoir treize, il m'a fallu être encore plus dure. Elle répondait, elle refusait de manger ce que je cuisinais, elle se pomponnait les cheveux. Quand je les nattais, elle les dénattait en allant à l'école. Je ne pouvais pas la laisser mal tourner. J'ai serré la vis et je l'ai avertie des insultes qu'on lui adresserait. Pourtant, une partie de mon éducation a dû passer. Vous voyez ce qu'elle est devenue ? Une jeune femme riche qui pense à sa carrière ! Incroyable, non ?

Maintenant, elle est enceinte. Bien joué, Lula Ann. Si tu crois que la maternité n'est qu'affaire de roucoulades, de petits chaussons et de couches-culottes, tu vas avoir un choc énorme. Énorme. Toi et ton anonyme de petit ami, mari, mec du moment – peu importe –, imaginez OOOH ! Un bébé ! Guili-guili !

Écoute-moi. Tu es sur le point de découvrir les qualités qu'il faut, comment est le monde, comment il fonctionne et comment il change quand on est parent.

Bonne chance, et que Dieu aide l'enfant.



Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.christianbourgois-editeur.com

Titre original : *God Help the Child*

© Toni Morrison, 2015

© Christian Bourgois éditeur 2015, pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur 2015, pour l'édition numérique

Le Format epub a été préparé par
NordCompo
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : NordCompo
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : août 2015
N° d'édition : 2299
ISBN : 9782267028782/ Imprimé en France
ISBN ePub : 9782267028799